

Les Carnets d'Afrique

L'intégrale

Voici, comme promis un an après les faits, la version intégrale, propre, mise en page, non-expurgée, mais corrigée, annotée, commentée, introduite et conclue des Carnets que je vous ai envoyés d'Afrique pendant l'année 2003.

Le 27 avril 2004

UN AN APRÈS...

Vous vous en souvenez? Il y a un an pile-poil (surtout poil), je rentrais de ma première expérience Africaine. À la veille d'y retourner, un petit bilan s'imposait, que voici. En pièce jointe (si ça passe, sinon je le mettrai chez Blairinette), l'intégrale des "Carnets d'Afrique", comme d'hab' revus, corrigés, augmentés et commentés. Et tout de suite, une introduction.

Il y a un peu trois parties dans cette histoire d'un an, pas très égales, et qui ne correspondent même pas aux différentes appellations que j'ai néanmoins conservées par nostalgie de la première rédaction.

Dans les "Carnets" 01 à 06, j'ai débarqué en Afrique. Après mon "aventure" panaméenne, le sentiment était, il faut bien l'avouer, à l'ennui, voire à la sensation de régression: retour aux études, à la langue française, pire, à l'accent vaudois, et à la famille (même si je l'aime beaucoup). Bref, il n'était pas fier, le lau, même si je tentais de faire bonne figure et rédigeais des histoire d'une joie un peu forcée. Je voulais y croire. Et cet artifice naïf n'était pas vain, puisque ça m'a conduit au voyage du "Carnet 06", le meilleur de la série.

La deuxième partie est relatée dans les "Carnets" 07 à 14: une histoire aussi longue à vivre qu'à lire, l'histoire d'une passion qui meurt. J'ai lu peu après le fameux *Anna Karénine* de Tolstoï: c'est ça, c'est exactement ça, un quart de flamme, et trois quarts de cendre, de déliquescence, de tentatives désespérées de retenir ce qui se dérobe inéluctablement, une lutte contre l'hiver qui suit un printemps trop court, un été à peine esquissé. Roméo et Juliette avaient raison de se suicider: il ne faut pas survivre à la passion.

Mais faut-il seulement aimer de passion? Expérience et réflexion faites, ma réponse est non. Non, je renie ces thèses auxquelles j'ai souscrit un temps et qui clament que la tristesse est le prix à payer pour les joies passées. Non, je ne crois plus que tout doit être sacrifié à une passion, qu'il faille impérativement la vivre "jusqu'au bout", et brûler toutes ses cartouches en une salve tonitruante. Non, parce que la passion ne s'achève pas en apothéose comme chez Shakespeare, mais en lente décomposition comme chez Tolstoï - ignoble lorsqu'on en a conscience. Non, car la passion sentimentale est un luxe de mondains qui s'ennuient, et à qui l'amour n'est pas assez.

Non, car la passion sentimentale se constitue *contre* le monde, exclusive, et que moi je veux inclure, tout inclure, ma passion embrasse toute, tout le monde, tout de suite (encore un clin d'œil à Tolstoï, mais à son *Résurrection*, cette fois). La passion sentimentale est l'acmé de l'égoïsme à deux, et moi, j'ai besoin de bien plus d'air que ça pour respirer à plein.

Attendez, je ne nie pas, bien sûr, être un passionné. Mais ce que je chéris, c'est la vie, c'est le monde, c'est construire... Ce n'est pas une femme. Une femme, je préfère l'aimer de tendresse. C'est comme ça, c'est à prendre ou à laisser: la passion, je la garde pour l'architecture. Et je me donne raison. *Sorry...*

Enfin, il y a eu le voyage, brièvement relaté dans les "Carnets" 15 à 18. C'était autant au sens propre qu'au figuré une "traversée du désert". Il me fallait me purifier des relents de cette

passion morte qui me collait à la peau. Il me fallait digérer de m'être fait lâcher en cours de route, ce que je me suis toujours interdit *absolument* de faire: comme disent mes amis Émilie & Attilio, "nous sommes partis ensemble, nous rentrons ensemble", quitte à écourter le projet - je veillerai désormais à ce que cette acception du voyage soit partagée par mes compagnons. Et puis, il me fallait me préparer à affronter la vie professionnelle, ce que j'avais ajourné d'un an par cette aventure, pour le meilleur et pour le pire.

Heureusement, "j'm'en étais sorti vivant, pour ça 'faut être très intelligent", comme disait Renaud à Bobino (je crois). Et aujourd'hui, rien n'est plus intéressant que de relire le dernier de ces "Carnets", avec ses doutes et ses questions quant à l'avenir, pour suivre le chemin parcouru en un an, jusqu'au retour de ma première mission MSF. Mais ça, c'est déjà une autre histoire...

CD'A 01 – CARNETS DU BURKINA FASO N°1

Le 23 octobre 2002

PANAMÁ-OUAGADOUGOU

Bonjour!

Déjà trois matins que je me réveille sous le petit cube de ma moustiquaire: il est temps de donner quelques nouvelles. Cinq heures du mat', il fait frais, je m'y colle!

Je ne me sens pas le courage d'un résumé: changeons de formule, je ferai court, quitte à écrire plus souvent au début, ça va¹? C'est parti:

Commençons par un bref rappel de ma raison d'être ici à Ouagadougou, pour ceux qui ont manqué un épisode quelque part: l'École polytechnique de Lausanne organise un cours de spécialisation sur le développement, qui se donne "sur site", en l'occurrence au Burkina Faso (ça change chaque session). Je vais donc apprendre à construire des bidonvilles, ce qui sera 'achement tendance, dans le seizième par exemple... C'est un projet de retour, parmi d'autres².

J'ai beaucoup hésité à m'engager à suivre ce cours, mais j'ai réalisé un jour (j'étais encore à San Felix) que je regretterais toute ma vie d'avoir manqué une telle opportunité pour des bêtes questions de fric. Alors je me suis trouvé des "arrangements familiaux", et baste! Sans remords puisque, pendant mon séjour transitoire entre ces deux destinations tropicales, je réalisais lentement que partir pour le Burkina, pour moi qui n'avais jamais vu l'Afrique, était un véritable "retour à la maison", puisqu'une chambre m'y attendait, et que j'allais y reprendre ma fonction d'architecte, qui est tout de même ce pour quoi je vis³. Ainsi, mon enthousiasme n'a cessé de grandir tout au long des semaines, à fort juste titre d'ailleurs, comme nous le verrons la prochaine fois.

Mais je parlerai de l'Afrique plus tard: ce *Carnet* n'a pas l'ambition d'aller si loin dans la description, mais seulement de poser un premier pied sur cette poussière rouge⁴. Je voulais

¹ De toutes façons, vous n'avez pas le choix, eh!

² Finalement, j'ai renoncé. Pour l'instant, du moins!

³ Sur ce dernier point, j'ai vite déchanté, tout de même... Mais bon, j'étais content d'être en Afrique à ce moment-là, je nous méprenons pas.

⁴ De latérite.

plutôt évoquer un ou deux faits marquants d'Europe, où j'ai passé seize jours en tout et pour tout. Pour commencer, ce qui a largement dominé mon émotionnel est la beauté de l'automne. Elle m'a saisi à la gorge au sortir du métro: quelles couleurs, quel ciel, quelle atmosphère! En neuf mois de Panamá, je m'étais totalement déshabitué aux saisons⁵...

En quelque jours à Paris, j'ai pu voir une fraction de mes meilleurs amis, dont un groupe qui avait organisé une soirée Renaud-et-chansons-paillardes: quel bonheur! Je suis ensuite descendu à Angoulême pour changer de bagage, et emballer mes affaires, qui encombraient. Il était ainsi consacré que ma maison m'attendait en Afrique. Puis je passai par la Provence, anticipant un peu les cinquante ans de ma mère bien-aimée. Joie: le *Nagua* (robe traditionnelle du Panamá) que je lui avais fait faire en servant de patron lui va comme un gant!

Ensuite, ce fut la Suisse: dernière semaine avant départ, il était temps que je me préoccupe de visas et d'inscriptions! J'avais soustrait aux visites familiales les jeudi et vendredi (17 et 18 octobre), espérant que deux jours suffiraient à amortir tous les inattendus administratifs possibles. J'arrivai donc à Lausanne jeudi midi, pour trouver les bureaux fermés pour cause de pause repas. Ce mauvais départ n'empêcha pas qu'à trois heures, j'avais déjà bouquiné une demi-heure: tout était terminé! Il me restait ainsi plus de deux jours absolument vierges de toute préoccupation sinon celle de monter dans l'avion dimanche matin. Il est bon d'avoir la tête si légère...

Pour mon dernier ouikène européen de 2002, la neige m'a fait l'honneur d'auréoler le Jura. Ça me console presque de manquer un second hiver⁶... Bref, je tchèque pour la huitième fois, la première où je suis attendu à l'arrivée. Le transit (quatre heures) à Charles-De-Gaulles est mortel: il y a deux bancs de quatre sièges pour tout le terminal! C'est malin... Mais ce désagrément pour mes ischions ne me retient pas pour autant de terminer *Le loup des steppes*. C'est marrant, déjà pour mon aller-retour Panamá-Finlande je lisais du Hesse... Marrant aussi que je puisse apprécier, bien que mon état d'esprit soit pratiquement opposé.

Dans l'avion pour l'Afrique, il y a moins de Noirs que dans un vol pour New York, c'est un comble! Je regarde passer les nuages, et laisse défiler mes pensées, comme le train m'y a accoutumé en dévidant ses campagnes: je ne réalise pas encore que je suis parti. Je me sens un peu fatigué, un peu ivre, sans passé, incapable de me concentrer sur un avenir, je suis juste là, assis, heureux, ou plutôt à savourer ma quiétude de cœur pour être plus exact. Quand je pense qu'Anna (la chef de Vera du Panamá) m'avait prévenu que l'Afrique était le pays de l'éternel présent, je suis déjà 'achement acclimaté, moi!

Ouagadougou, vingt octobre 2002, vingt-et-une heure (une de retard). Il fait nuit depuis bien longtemps. La chaleur au sortir des bâtiments climatisés est saisissante. Mais je n'ai guère le temps de m'y appesantir: Étienne est là, avec les quelques copains de promo débarqués du même avion: nous nous serrons la main avec l'enthousiasme de graciés étirant leurs membres ankylosés. Parmi eux, Adrian (qui intervient comme prof de communication) est un vieux copain d'Étienne, mais ils ne s'attendaient pas à se retrouver au Burkina Faso! Première leçon d'impro: on décide qu'on ira poser mes bagages à ma chambre, puis passer une chouette soirée chez mes tante-et-oncle Dollfus, et qu'Adrian dormira chez eux à ma place, et moi dans ma nouvelle piaule que je suis si impatient d'investir. Étienne me rappelle que l'imprévu se prévoit: j'en ai une belle démonstration.

⁵ Et puis, j'aime l'automne pour soi, et presque autant que l'hiver qu'il annonce, c'est dire!

⁶ Presque. Au moment de relire, ça fait deux ans que je n'ai pas vu tomber la neige, tout de même! Deux hivers perdus, snif...

Nous arrivons donc tous au campus: on se fait des salamalek avec Magdalena, une collègue Suisse-Allemande, pour choisir entre les chambres voisines 85 ou 87. J'hérite finalement de la seconde (des fois que quelqu'un me rendrait visite⁷!). Je suis sous le charme de l'architecture: la nuit m'empêche d'apprécier totalement un ensemble de bâtiments du meilleur moderne qui soit. Je repense à Kahn et Corbu en Inde: à l'exception de la Finlande, le modernisme ne s'épanouit jamais tant que sous ces latitudes chaudes. Je tarde autant que je peux à caresser ces briques, ce béton, ces chaînes qui pendent des gargouilles dans les patios ouverts sur les étoiles. C'est incroyable que mon enthousiasme cent fois excessif ne parvienne même pas à être déçu, au contraire!

Bref, je m'arrache à ma contemplation architecturale, non sans prier pour que la nuit soit courte, et nous repartons pour une chouette soirée avec Adrian, Mireille et Étienne. Vu l'heure, les cousins sont déjà sous leur moustiquaire. Je joue mon rôle de Père Noël, ambassadeur de toute la famille (ce qui n'avait pas empêché mes bagages de ne pas être pleins. La poche caméra de mon sac à dos ne contenait que mon opinel, que j'oublie toujours de sortir de mes poches à l'embarquement). C'est au cours des discussions de ce soir-là que je réalise soudain que ce rognutudju d'Étienne qui m'avait vaguement passé l'info pour ce cours y est en fait plus que mouillé: il le finance, y propose des stages, etc. Moi qui pensait que je verrais ma famille de temps en temps quand j'arriverais à sauver un ouikène, on va faire le même boulot! Le monde des expats est tout petit...

Bref, il me ramène à ma citéU avant minuit, mais bien entendu je ne me couche pas sans avoir vidé mes bagages et collé mes meilleures photos aux murs. C'est donc bien dans ma chambre que je dors ce soir-là, mal cependant, je dois l'avouer: tenaillé, en fait, par l'impatience de me balader dans le labyrinthe de cette école dès six heures le lendemain! On est architecte ou on ne l'est pas, hein?

Mais je garde les descriptions et la découverte des collègues pour la suite: ce *Carnet* était prévu pour nous amener à cette première nuit africaine. C'est fait.

La suite pour le prochain numéro.

CD'A 02 – CARNETS DU BURKINA FASO N°2

Le 1^{er} novembre 2002

VIE QUOTIDIENNE AU BURKINA FASO

5h00, sonnerie de réveil: un début comme dans les films pour romantiques rachitiques de la glande imaginative. Je sors le bras du dais de mousseline, et écrase le fautif, puis me lève. Je ne vais pas pousser le mauvais goût jusqu'à vous refaire le coup du réveil glauque à la Goltlib: vous savez que je suis du matin, alerte dès passée la jouissance de matraquer mon réveil-matin (quel journal).

Pourtant, il m'a fallu du temps pour me remettre à des horaires imposés: c'est qu'il y avait un an, voire plus que j'étais libre d'organiser mon temps et mon travail... Dure astreinte du statut d'étudiant recouvré! J'ai donc fixé mon dévolu sur un rythme matinal, avec réveil une heure avant l'aube, pour profiter un peu de ces heures fraîches, presque froides encore (la saison vraiment chaude est à venir, pour la fin de mon séjour, exactement). Mais pour tout

⁷ Des fouaques...

dire, j'ai un goût bourgeois⁸ des horaires fixes, et j'aime à organiser mon travail en l'articulant sur le repère des impératifs horaires plutôt qu'au gré de mon caprice. Bref, la vie carcérale du petit internat de deux cent élèves me va comme une robe à une mariée.

J'allume le vert hideux ma spirale anti-moustique (ça pue toujours moins que le spray), et me rase avec l'élégance qui caractérise tous mes mouvements, surtout s'il n'y a pas de témoin (je dis ça au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, hein). La chambre est joliment organisée autour d'un bloc de brique qui sert à la fois de paroi à la douche, de paravent pour le lavabo, de penderie, de poubelle, de bibliothèque (ah, ma bibliothèque...), et de table de chevet. Il y a des architectes de génie, tout de même, j'aime à le souligner de temps en temps... La petite fenêtre carrée est parfaitement dimensionnée: on ne manque pas de lumière dans ce pays! Vous aurez tout de même noté l'absence du WC: il est commun, sur le demi-palier. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'ils nous fourguent deux rouleaux de PQ par semaine plutôt que le laisser à demeure à l'endroit à-des-couettes... Qui va piquer du PQ, hein? Toujours z'est-il qu'en deux semaines, ça a déjà commencé à s'accumuler sur mon armoire murale: ça se revend, le PQ?

Ce temps du matin, je l'emploie au courrier, donc par exemple à la rédaction de mes monologues exotiques. Cela parvient à me tenir occupé jusqu'à 6h00, qui est à la fois l'heure de l'ouverture de la K'fet (miam!) et celle de l'aube. 'Faut être précis pour la choper, celle-là, paskeu comme le décrivait déjà Châteaubriant bien mieux que moi, sous ces latitudes le jour tombe d'un coup comme le malheur: l'exotisme, ça se paye. Adieux aubes et rosées, nuées enflammées et petits chants d'oiseaux qui secouent les perlent des toiles d'araignée. Commutateur: nuit, jour, ça y est. Il est six heures, à la bouffe.

Je sors donc de ma piaule: il m'a fallu longtemps pour m'habituer à nouveau à fermer derrière moi, j'avais perdu l'usage des serrures (sauf celui d'être bloqué derrière, bien entendu). Mais maintenant tout va mieux: j'ai ma chambre à moi, à moi tout seul, na! Joie! Noël et Trinité.

Nos nids individuels sont joliment agencés sur trois niveaux autour de petites cours intérieures qui s'enchaînent. Ça crée des espaces complexes et changeants sous la trajectoire pourtant simplifiée du soleil (je monte, je descend). À l'exception des salles de classe et des quartiers privés, tous les espaces sont un subtil mixte d'extérieur et d'intérieur, avec percées sur le ciel, toujours, et multiples perspectives sur les constructions alentour. La construction de brique et béton, loin d'être lourde et sinistre comme sous la pluie, est ici fraîche et magnifiée par le soleil. *C'est drôlement chouette*: j'espère que le tarissement de mon vocabulaire témoigne de l'effet, que dis-je du charme, qu'opère sur moi cette volumétrie exotique!

Je traverse dans le jour encore adolescent la poussière du terrain de football et pénètre la petite bâtisse au crépi rose, pour être des premiers à mériter le grand sourire des cuisiniers affables. Je ne me suis pas encore habitué au rituel: ici, on ne dit pas simplement "bonjour", mais "bonjour-ça-va" (sans point d'interrogation), et on attend en retour un "ça-va-et-toi/vous-ça-va" sur le même ton, "et-la-famille-ça-va", etc. Il serait grossier de manquer au rituel, mais je loupe encore souvent ma réplique! Ça viendra, c'est promis.

Ensuite, j'avale goulûment ma demi-baguette réglementaire, mais je troque la confiture contre un second bol de chocolat chaud. Je n'ai pas l'habitude de petit-déjeuner, et encore moins façon française, mais là, j'avoue que ça passe bien, allez comprendre pourquoi? Ensuite, je file à la guérite de l'entrée où les gardiens filtrent les inconnus à qui on a eu le malheur de laisser entendre que nous étions étudiants à l'EIER (c'est l'école). Je récupère ainsi les clefs d'un

⁸ Ou helvète? Peut-être les deux, mon capitaine!

"foyer étudiant", construction isolée au grand toit de tuile pointu, et je m'adonne, de 6h30 à 7h30, à *Frankenstein*, ma vache à tuyaux enfin recouverte après plus d'un an de cruelle séparation. J'avais bien peur que les hurlements hétéroclites d'une pauvre cornemuse désaccordée gênassent mes joyeux lurons de compagnons, mais pour l'heure, je n'ai pas reçu de menace d'excommunication. À moins que personne n'ait encore eu le courage de se lever? J'ai tout de même pris la décision de ne pas jouer les ouikènes.

Les cours du matin vont de 7h30 à 12h00, avec deux pauses trop longues. La salle qui nous incombe est un grand volume climatisé, abondamment percé de petite fenêtre renfoncées qui étaient les premiers jours obstruées par des rideaux verts que nous avons mis long à oser ouvrir ("Mais pourquoi diable est-ce tout fermé: il doit bien y avoir une raison?"). Nous disposons également d'une "quatrain" d'ordis dûment estampillés EPFL, donc à clavier suisse roman, pour mon plus grand bonheur⁹. Par contre, la bande passante est lamentable, et il vaut mieux emporter un bon bouquin pour apprivoiser le temps de téléchargement de chaque message! Enfin, ça fonctionne...

Nous sommes quelque vingt-trois: moitié¹⁰ Noirs, moitié Blancs, moitié Femmes, moitié Hommes, etc. Mais cette répartition idéale cache quelques criantes disparités: presque toutes les femmes sont blanches, les hommes étant majoritairement noirs.

Il y a en fait, malgré de vaillants efforts pour souder le groupe, deux sous-parties difficilement miscibles. Un regard superficiel les distinguerait à tort par la couleur, les Noirs/les Blancs, alors que la peau n'a rien à voir: la différence vient de l'âge d'abord (près de quarante ans en moyenne pour les Noirs, pas trente pour les Blancs), donc de l'expérience et de la maturité, ensuite de ce que les Blancs sont tous Suisses, presque tous Suisse romands même, quand les Noirs sont de tout le Sahel¹¹, et enfin de la motivation, les Noirs étant là pour ajouter un titre à leur carrière, alors que les Blancs sont là pour l'exotisme de l'expérience. Bref, tout le monde est sympa, tous sont cordiaux avec tous, mais il n'empêche que les affinités restent tragiquement en-deçà de la couleur des peaux. Pour un peu, nous nous sentirions racistes!

J'ai deux collègues architectes, Alex-le-Suisse et Aminou-le-Nigérien, et il n'y a que deux inge', Yan (encore un Suisse), méca, et Pascale (enfin une femme!), matériaux. La dernière est de Saint-Blaise (quasi où je suis né, pour ceux qui ne situent pas)! Les autres sont en droit, en géo (-logie ou -graphie), en hydraulique, etc. Pour l'instant, je ne vais pas vous intoxiquer avec des "galeries de portraits", j'attends de voir qui mentionner sans surcharger ces *Carnet* logorrhéiques! Mais Alex-l'archi et Pascale-l'inge' peuvent tout de même être notés dès à présent: nous avons fait ensemble le premier travail de groupe sur le blocage du "système Nord". Je n'y reviens pas plus.

Pour en terminer avec la composition de cette équipe, je mentionne encore que je ne me suis jamais autant senti en Suisse depuis que j'ai quitté le pays il y a onze ans: autant les profs (pour ceux qui ne sont pas d'Afrique, s'entend) que les élèves ont des accents vaudois à couper au couteau (et neuchâtelois pour Pascale), et la bataille autour des "septante" fait rage (certains doivent même être Fribourgeois: ils poussent le vice jusqu'au "huitante"¹²!!!). Bref, je

⁹ Note pour les Français-de-France: la Suisse Romande a son clavier, à mon humble et modeste avis infiniment plus pratique que l'AZERTY, car tous les accents sont sous les petits doigts. Avantages: la barre des chiffres est libérée, et donc le pavé numérique sans emploi. Et puis, les accents bizarres sont plus accessibles, c'est pratique pour écrire l'allemand, l'espagnol et le finnois.

¹⁰ C'est quoi, la moitié de vingt-trois?

¹¹ Donc étrangers les uns pour les autres.

¹² Pour les Français-de-France bis: nulle part en Suisse "octante" est employé, c'est du vieux français de FRANCE.

m'attends à tout instant à voir débouler du coin d'une rue à mauvaise visibilité une vache milka ceinturée d'une swatch en guise de sonnaille. On ne peut pas dire que ce soit d'un exotisme paroxystique, ce campus...

Midi: riz. Point. Il a fallu trois jours pour que je goûte à autre chose. J'ai donc sérieusement remis en question mon végétarisme, mais il a tenu le coup: j'ai décidé le mardi 22 que je m'y tenais, et voilà que le mercredi, les cuistots sortent de sous les fagot une sauce "spécial laurent" et deux œufs durs! Vraiment sympa, mais ça me gêne terriblement, ils ne peuvent tout de même pas s'adapter aux *desiderata* de chacun, non? Et puis, pour tout dire, chez moi, je cuisine sans sauce, et celle-ci est grasse: bref, depuis mercredi 30, j'ai demandé à ce qu'ils oublient la sauce spéciale si gentille, et se contentent d'un seul œuf. Ça reste très sympa de leur part d'y penser. Et moi, je me sens bien: je digère bien mieux le riz qu'au Panamá!

De 12h30 à 15h00, c'est sieste pour tous. Chaleur et digestion nous aplatissent sur nos couches. Mais je tiens bon: je profite de ce temps pour bouquiner un peu, j'aime autant dormir en cours¹³! Détail en passant: on commence à dire "bonsoir" à partir de là! Les cours qui suivent sont donc dits "du soir"! Poilant... Mais pas l'ombre de la queue d'une explication rationnelle pour l'heure.

Cours de 15h00 à 17h30, donc. Je ne résiste pas à vous en parler un peu, c'est trop passionnant! Il faut dire que nous avons commencé en beauté avec l'intervention tout au long de la première semaine de Monsieur Jean Batou de l'UNIL qui nous a splendidement démontré ce que j'essaie de comprendre depuis trois ans: le développement, c'est de la balle, de l'attrape-gogos! Les pays pauvres ne sont pas "en retard": s'ils sont pauvres, c'est tout simplement parce que nous les exploitons! Preuve en neuf points que le "sud" ne se "développera" jamais (moi, ça me fait une révision: bien, ça, Coco):

1-L'échange est biaisé, puisqu'un produit issu d'artisanat ne peut être concurrentiel contre la grande série industrielle.

2-Le capital est occidental, et dont les bénéficiaires sont rapatriés: les pays pauvres travaillent, mais n'en profitent pas.

3-Le Nord contrôle les transports et le tertiaire (assurance p.ex.), donc l'essentiel de la *valeur* d'un produit.

4-Fuite des capitaux des élites du Sud vers les banques du Nord.

5-Fuite des cerveaux et de la main-d'œuvre corvéable et remerciable.

6-Protectionnisme et subventionnement de ceux-là même qui font métier de professer le libre-échange.

Et, depuis 1980:

7-Une dette qui s'élève à 2000 milliards de dollars, dont le service coûte par conséquent 200 Md\$ par an, quand l'ensemble des "aides" au "Pays en développement" s'élèvent à... 50 Md\$! C'est gentil, de faire semblant de donner quand on reçoit quatre fois plus en espèces par l'autre main...

8-Privatisation des services publics profitables, et nationalisation de ce qui a été surpressurisé. Et,

9-Montée en puissance de la notion de propriété intellectuelle (97% des brevets sont déposés par des pays riches)...

Assez convainquant. Non? Et il y en a encore qui veulent aller faire le boy-scout en Inde pour "aider" les "pauvres" à se "développer"?

¹³ Ben oui. Vous pas?

Pourtant, Yan-l'inge-méca me trouve "cynique" quand je soutiens que le mieux est de laisser l'affaire pourrir ("*Que la crise s'aggrave!*", un livre de François Partant), et préparer les idées que les survivants auront à mettre en avant pour ne pas dupliquer ce que nous avons connu. Bref, plus que jamais, défendons l'utopie! L'avenir a besoin d'idées.

Mais Alex-l'archi a raison aussi: s'il est important de penser avec exactitude à où l'on va, le point de vue intellectuel pur est vain, et il faut aussi se salir les mains, et améliorer tout ce qui passe à portée. Ça n'empêche surtout pas de réfléchir, tant qu'on pense large. Je ne répéterai pas le sempiternel (mais ô combien pertinent) *think global, act local*.

Bon, j'arrête la théorie.

Quand les profs nous lâchent à nos idées noires, le jour décline (rapidement): à 6h00 il fait noir. J'utilise ce temps-là variablement, soit que j'aïlle en courses, soit que je rejoigne les copains au *maquis* juste de l'autre côté de la barrière rouge et blanche. Ensuite, re-repas, tout pareil à celui de midi. En général, c'est l'occasion de blaguer avec du monde, en particulier les quelques autres Blancs du site, Benoît & Elisanda, un couple-carte-postale à attendrir un fromage corse, ou Sandrine, en stage ici depuis début juillet. Les conversations tournent tout de même souvent, et hélas, autour des progrès de nos turistas respectives!

Encore un truc auquel je ne me suis pas habitué, c'est qu'il est très mal vu ici de se servir de sa main gauche pour manger, et pire encore pour porter les aliments à sa bouche. Ben merde, alors, et mon bout de pain, je le tiens avec les pieds? Bon, je ne sais pas si je m'y ferai... C'est pénible ce truc. Et d'un artificiel... Et les gauchers, ils font comment, hein¹⁴?

En sortant de la K'fet, il me reste un peu de temps avant huit heures, où Sandrine me rejoint: on rôde partout à la recherche de compagnons pour se faire un "*Il était une fois*", un "*Ascenseur*", un "*Grandissime Dalmuti*", un Tarot, un "*Elixir*" ou un Poker menteur... Quand on ne trouve vraiment personne, on va piquer l'échiquier d'Alex-l'archi, mais je n'ai pas emporté "*Tempête sur l'échiquier*", quelle négligence. Je n'ai encore trouvé personne pour me suivre sur une soirée chant. 'Faut dire que je n'ai hélas pas la guitare pour entraîner...

Dodo à 10h00: vous l'aurez compris, la journée est pleine comme un neuvième mois! Mais sans stress, grâce à l'organisation bien rythmée que j'ai réussi à me ménager entre les horaires de cours. Pas de temps par contre pour cogiter, si peu que, faute de pouvoir ressasser mes souvenirs, je m'en sens soudain orphelin! Comme si je n'avais plus droit à un passé pour ne pas daigner lui accorder le temps auquel il avait droit autrefois! Bon, ça passera, j'imagine.

Passons à l'événementiel qui perturbe la soporifique régularité des journée-type déjà bien rôdées telles que les voilà décrites: le ouikène dernier, je suis sorti, si, si! 'Rigolez pas, eh!

D'ailleurs, ça a commencé dès le vendredi 25: nous sommes allés avec deux collègues de Ouagadougou visiter Pascale-de-Neuch', clouée au lit chez des amis à elle par un palu malencontreusement épanoui dès le soir de la rentrée des classes! Elle allait heureusement mieux (puisque nous lui apportions les polycop' des cours manqués!), et nous rejoignit d'ailleurs sur le campus dans le ouikène.

Le lendemain, j'avais rendez-vous avec un gars (qui ça? En tous cas lui m'a reconnu, bien pratique, *parfois*, d'être aussi visible que nous les sommes) pour aller voir avec un photographe si je pouvais squatter son matos de temps en temps. En passant: c'est bien plus facile de faire révéler du noir-blanc ici qu'au Panamá, les photographes travaillant artisanalement plutôt que par grands labos! Youpee.

¹⁴ Explication: c'est que - excusez-moi - dans les pays sans PQ, c'est la main gauche qui sert à se torcher.

J'avais peur de sortir. Tant de monde, tant d'inconnu. J'ai l'impression de porter une immense pancarte clignotante avec sirène, clamant "Blanc à arnaquer". Nous avons décidé de marcher: malgré l'heure encore matinale, la chaleur montait déjà, et la poussière noyait la route dans une brume sèche un peu surréelle. Je me demande comment on peut faire du vélo dans ces conditions, mais visiblement "on" peut: ils sont pléthore, ils sont légion! Tant, qu'il est hasardeux parfois pour un automobiliste d'avoir à tourner à droite! Moi, je ne me lance pas là-dedans. À pieds, ou en taxi s'il le faut, mais dans ce fleuve de deux-roues, non merci!

De retour à l'EIER à 10h00, je retrouvai mes Tante-et-oncle Dollfus. Eux, tâchez tout de même de noter leurs prénoms, ils vont réapparaître souvent! Mireille et Étienne, donc, et les cousins, dans l'ordre, Damaris, Bénédicte, Aurore, et Amos. Seul le dernier est un cousin, en fait, les trois premières étant des cousines.

Nous avons commencé par visiter le SIAO, un immense marché à l'artisanat bisannuel, un truc pour les touristes, quoi! D'ailleurs, l'entrée étant payante, la foule à l'intérieur est plus lait que café! Mais non, je ne suis pas cynique. Les acheteurs ont l'impression d'être utile, de faire progresser l'artisanat, etc.: Dieu les bénisse et le leur rendra au centuple. Skusez.

Un point à sauver toutefois: Étienne m'a fait admirer la coupole centrale en terre (label "construction 100% sans bois!") terminée la veille (au sens propre). Là, c'est du vrai beau boulot. Chapeau. Et puis, il était presque midi: nous n'avons pas traîné!

Ensuite, ouikène "en famille", tranquille-peinard dans la grande-maison-Dollfus. Piscine (froide!), jonglerie: rien ne manque. Les cousines aînées m'impressionnent de stratégie à l'"ascenseur" qu'elles découvrent, et se lancent seules dans le casse-tête de "Sokoban" (appel en passant: deux mois [san Felix!] que je suis bloqué niveau 77, si quelqu'un a un tuyau, merci). Je suis soufflé par leurs douze et neuf ans.

Et puis, avec Mireille, on établit doucement, en sirotant, qu'il est plus difficile d'échapper au "système" en mangeant Bio, végétarien et tout le tremblement "chez nous" qu'en mangeant ce qu'on trouve ici. Je ne développe pas, vous avez compris, hein?

Bon, je l'avoue, je n'ai pas encore affronté la grande épreuve du marché central, celui où le moindre centimètre de peau blanche disparaît, paraît-il, sous les mains avides de profit: ce sera pour demain!

Avant de vous lâcher les basques, je voulais tout de même quitter mes propos sur les Blancs, et parler un peu, tout de même, des Burkinabés. D'abord, il est à noter que le pays est composé de soixante et une ethnies: la Suisse et ses quatre langues, ils peuvent retourner jouer. Autre nouvelle (ben je savais pô, moi), les Burkinabés sont en grande partie Musulmans. Bien pratiquants et tout, avec prière cinq fois par jour, mais sympa, hein, pas intégristes pour un sou. Tout de même, que le Burkina soit l'un des pays les plus stables du continent a de quoi donner à méditer à ceux qui associent trop vite violence avec plucrité ethnique, pauvreté, ou islamisme!

J'ai pu goûter mercredi 23 au fameux thé arabe, passé et repassé cent fois d'une théière à l'autre, sucré, filtré, réchauffé, et servi parcimonieusement dans un verre préchauffé minuscule. Que c'est amer, mais quel régal!

Le français, bien que langue officielle, est pour l'immense majorité une seconde langue: ils le parlent très mal, et avec un accent tel que je dois souvent répéter et faire répéter. J'en ai pris le tic de toujours parler distinctement, fort et articulé: c'est ridicule! Rétrospectivement, j'imagine l'espagnol que j'ai appris: Mariano et Itziar devaient se fendre la poire en deux à la tronçonneuse ébréchée!

Sinon, ce qui m'a le plus marqué de cette première semaine de cours était la différence de nos structures mentales (dirais-je): les Africains font des réponses "circulaire", indirectes, longues, structurées en trois parties avec thèse, remerciements, etc, j'exagère à peine: quand un collègue Noir ouvre la bouche pour poser une question, on va tous se coucher (d'où l'inutilité des siestes de midi). Je me souviens d'une critique que nous avons formulée à trois, avec deux Noirs: j'avais dit: "c'est dommage, on sent encore deux groupes parmi nous, les Noirs et les Blancs ne se mélangent pas". Mon pote Illya, porte-parole, a donc mis trois bonnes minutes à expliquer que tout allait bien, que nous étions ravis, mais que, tout de même, si vraiment il fallait chercher le petit morpion qui gratte là où on ne peut pas, eh bien, peut-être faudrait-il mentionner en murmurant et en s'excusant d'être l'agent de cette tâche ingrate qu'il y aurait certaines disparités dans le groupe, disparités qu'il serait certes malvenu d'inculper à la race, mais qui, tout de même, il faut l'avouer bien que cela coûte, paraissent diviser notre belle assemblée en deux groupes distincts par continent d'origine, etc. - Une fois de plus, je n'ai pas pu résister, skusez.

Et moi, je dois leur sembler d'une grossièreté barbaresque, avec mes réponses monosyllabiques, mes hyperboles marseillaises, et mes questions directes! Les pauvres...

Sinon, ils ont une fantastique mémoire des gens et des noms. Après vingt-quatre heures sur le campus, absolument tout le monde sauf les Européens connaissait mon nom, d'où je venais, et ce que je faisais, bien que je n'en aie rien mentionné! Là encore, le pauvres sont terriblement humiliés quand je leur demande leur nom pour la troisième fois de la soirée!

Pour terminer, j'ai été passablement choqué d'une certaine inversion des conventions entre sexes: il est ici mal vu pour un homme de toucher une femme en publique, même de donner la main à son épouse par exemple. Mais par contre "dans son sexe", tout va bien. J'avoue tout de même qu'il faudra encore un moment pour ne pas trouver que, quand un grand Noir balèze me prend par la main au cours d'une discussion ou pour traverser, ça fait quand même un peu pédé! Bon, tant que je suis le seul gêné...

Avec toutes ces différences, saurai-je m'intégrer? J'ai peur que non, mais ce n'est pas grave: les Noirs ont un sens de l'accueil qui rend le statut d'étranger tolérable...

Allez ça suffit: je ne vais pas reprendre mes sales habitudes des *Carnets* interminables: j'ai promis de m'amender. Pourtant, dans huit jours, nous partons une semaine en plein cambrousse, histoire de tâter du "terrain". Ça promet du croustillant à plein de kilo-octets, ça!

Bon ouikène!

laurent.

CD'A 03 – CARNETS DU BURKINA FASO N°3

Le 18 novembre 2002

IMMERSION EN MILIEU RURAL

Cette fois ça y est, j'ai vu l'Afrique! Ils appellent ça "immersion en milieu rural", et c'est supposé être 'achement aventureux, certains copains balisaient depuis une bonne semaine: On dormira comment? Y aura-t-il des bêtes? Et surtout, on mangera quoi? Parce que, de toutes les questions, celle de la bouffe semble la plus préoccupante, et de loin!

L'histoire débute ainsi le vendredi 08 novembre avec une journée préparatoire censée répondre à nos questions, celles ci-dessus en étant un échantillon. Pour tout dire, ce me fut

pénible: pendant tout l'après-midi, il ne fut question que de ce que l'on grillerait pendant une semaine! Tendances générales, bénies par l'organisation du truc: comme on ne sait pas ce qu'on pourra trouver sur place, il faut tout emporter, donc calculer des menus, et faire son marché. Bonjour l'immersion! À la fin, je pétais vraiment les plombs. Surtout que la vraie question, elle, n'était pas effleurée: nous n'avions pas même une liste de ce que fournit l'école, donc on se retrouvera par exemple avec du PQ pour un siège (pas mal, celle-là), mais sans draps ni couvertures... Bon. Je ne me prétends pas habitué à la brousse, mais il me semble que le plus évident bon sens lorsqu'on plonge dans l'inconnu, c'est qu'on s'adapte: on ne peut pas partir avec toutes ses petites habitudes, si? Visiblement si.

Ce même vendredi soir, on fait méchoui, histoire de souder encore toute la classe. Heureusement qu'il y a un second vedge¹⁵: j'apporte du pain, il fournit des beignets de farine de haricot locaux (bons, mais tellement suintants de gras que je ne peux en manger plus d'un). Et on se goinfre de cacahuètes (zut, ici on ne connaît que le vocable "arachide") enrobées de sucre caramélisé au point que j'en sors avec une indigestion. Au lieu de rester avec les copains, j'ai passé la soirée avec un journaliste qui traînait par là, et qui m'a expliqué à ma grande surprise que le Burkina Faso est bien une dictature, mais d'un nouveau genre, "soft" s'est-on entendu à dire dans les milieux concernés. De façade, le crépi de démocratie est parfait, avec liberté d'expression, de presse, transparence des comptes publics, et tout le tralala. En fait, la dictature s'exerce en interne, avec efficacité et discrétion, beaucoup de discrétion. Moi, je ne soupçonnais rien, mais Étienne a confirmé¹⁶! Je pourrai sans doute en raconter plus à la fin de mon séjour¹⁷?

Mais l'horreur de la soirée n'est ni la colère d'avoir parlé bouffe toute la journée, ni la douleur de l'indigestion aux arachides, ni la pénibilité des désillusions politiques, c'est que le gars me trouve immédiatement l'accent suisse¹⁸. Déjà? En fait, je commence à en avoir marre, du français à longueur de journée! Depuis quelques années, ma langue maternelle était doucement devenue une langue pour occasions exceptionnelles, une langue privée en quelques sortes. Ici, avec ces foules compactes qui la pétrissent de leurs accents tordus, je me sens dépossédé, floué, blousé. Tous ces inconnus qui parlent la langue de mes amis chers volent une part de mon identité. En fait, je ne suis pas content du tout d'être en pays francophone: je ne ferai plus cette erreur. Sans compter que ça a une conséquence moins innocente: la langue est un pouvoir, et ma maîtrise de la langue officielle en rajoute encore ici sur ma couleur de peau qui me met déjà du côté des riches et des influents... Quand je fais un effort pour communiquer dans une langue qui ne m'est pas spontanée, nous sommes au moins linguistiquement à égalité avec les autochtones¹⁹.

On aboutit ainsi à des situations cocasses: j'ai fini par découvrir avec délectation que Magdalena-la-voisine-Suisse-allemande est plus à l'aise en anglais que dans la langue de St-Ex: nous nous retrouvons donc à faire notre marché en parlant celle de Kenneth White, entouré de commerçants qui nous apostrophent dans ma langue maternelle, scène inverse de tous mes voyages. Vivement l'étranger, tiens!

Bon, il y a pourtant de meilleures nouvelles, ce ouikène-là: j'ai enfin "atterri"! En trois semaines de Burkina Faso, je n'avais pas réussi à me sentir "là", comme si ma tête était décon-

¹⁵ Végétarien. C'est la première occurrence?

¹⁶ Je n'étais pas censé mentionner mon oncle, là. Oubliez-le!

¹⁷ Vraiment très discrète, vraiment très dictature, cette... dictature.

¹⁸ *Quel* accent "suisse": nous en avons une dizaine, et Anh me fait rire avec son accent genevois, alors que Pascale-l'inge' me rappelle mon enfance neuchâteloise...

¹⁹ Très important, ce point-là. Une erreur que je n'avais pas faite en partant au Panamá.

nectée de mon corps sollicité par le changement radical d'environnement thermique et bactérien. Je me sentais comme lorsqu'on a une très grosse fièvre, mais heureusement sans aucune douleur. J'aurais volontiers chanté en boucle "*comfortably numb*" de Pink Floyd –The wall, pour ceux qui savent apprécier...

Bref, samedi 09 j'ai débarqué au Burkina Faso, après y avoir vécu trois semaines dans un bizarre état second. Juste à temps pour le voyage.

Lundi 11 novembre 2002, Voyage

Nous sommes partis avec une heure de retard, comme prévu. Il y a un péage pour sortir de la ville: les fenêtres de notre bus bondé (nous sommes vingt-six avec armes et bagages dans un bus qui doit avoir... vingt-six places, strapontins inclus!) sont assaillies par les vendeurs ambulants. Des bras chargés de fruits, de cartes de téléphone et d'eau en sachet (ça se fait beaucoup, ça, l'eau, voire la boisson sucrée, en sachet individuel) passent toutes les ouvertures, à mi-chemin entre la scène fameuse de "La belle et la bête" de Cocteau et celle de la pieuvre de "20'000 lieues sous les mers". Alex-l'architecte prend un sachets de pommes: luxe, sachant que l'unité se paye le prix d'un coca au *maquis* en face de l'école (ou une course de taxi standard).

La route déroule ensuite son long ruban régulier pour les quelques deux cents kilomètres du trajet. Chacun tente de s'endormir sur les bagages qu'il tient sur les genoux, ou contre l'épaule de son voisin s'il a la chance d'être assis à côté d'une jolie fille. Quand l'asphalte finit par le céder à la piste, la poussière envahit tout. Réaction du chauffeur pendant qu'on ferme toutes les fenêtres: "ouvrez, il faut que la poussière puisse sortir" (sous-entendu "de toutes façons, elle rentre"). Bon. On sera tout rouges, alors... Ah, j'allais oublier: la piste, certes poussiéreuse, est excellente en matière de qualité de roulement. Rien à voir avec les routes de montagne défoncées du Panamá. Ici, si ça secoue, c'est parce qu'on doit voler à bien cinquante kilomètres-heure.

La brousse, c'est impressionnant. Tout de même. C'est plat, absolument plat. Pire que les Pays-Bas que je ne connais pas, pire que la Finlande que je connais un peu. C'est plat et nu. Le diffus semis d'arbres suffit à peine à former à l'horizon une couche verte continue, en sandwich entre le jaune de la terre et le bleu pâle du ciel. L'humour local, c'est que la route tracée au cordeau d'un horizon à l'autre fait, à un moment donné, une série de coudes: il s'agit de contourner un amas rocheux (ouiiii, de la caillasse, les chaussons me démangent si je les avais emportés): ils appellent ça "la montagne", connue jusqu'à Ouagadougou (deux-trois heures de route). Ça ne culmine pas à vingt mètres au-dessus de la surface de la plaine...

Je ne peux donc que souscrire aux thèses de ma tante Mireille, longtemps détaillées ces derniers ouikènes en famille: il y a une différence culturelle fondamentale entre les peuples de plaine (brousse, steppe, savane) et ceux de forêt et/ou montagne. Dans la jungle panaméenne, je ne peux pas même vous dire dans quelle direction est tel village à une heure que j'ai visité cent fois: on ne se déplace que de repère en repère, d'arbre en caillou, pas à pas. Ici, un village à une journée de marche est visible... Visible! Et l'itinéraire qui y conduit limpide comme un trait de géomètre. Un cercle de trente kilomètres de jungle est plus difficile à appréhender qu'un désert de trois cents: comment ne pas changer radicalement de manière de penser le monde de l'un à l'autre?

Bon. Sur ces considérations, la galerie surchargée pète et s'affaisse sur le toit du bus. Freins. On descend tous. On contemple le dégât. On tourne un peu. Et puis, on se met à décharger à quelques uns: il s'agit de poser tout le monde ici, et le bus fera des navettes par groupe vers les villages attirés. Je me juche fièrement sur le toit de la carcasse du véhicule, et

balance avec enthousiasme les sacs aux autres fourmis affairées autour. Il fait ignoblement chaud, mais, allez comprendre pourquoi, je ne transpire pas (plus d'eau?), alors je m'amuse. Quand le véhicule n'a plus que la galerie sur les tôles, je rejoins les potes qui se sont formés par groupes (avec chargement respectif) autour des arbres épars. Pas pour longtemps: j'embouche avec délectation un morceau d'emmental que ma coéquipière Anh-de-Genève a réussi à contrebander, et je pars avec *Frankenstein* sous un manguier, assez loin pour ne pas faire chier les copains. C'est marrant, les manguiers: le feuillage s'arrête tellement exactement à deux mètres du sol qu'on les dirait taillés par un jardinier maniaque.

Bon, c'est notre tour: une demi-heure de route, et on nous pose devant notre hôtel, un gros cube de parpaing et tôles sans fenêtres qui sert usuellement d'entrepôt. Ça commence bien: dire que tout autour fleurissent de magnifiques cases d'adobe avec toit en paille, fraîches et intimes... Mais, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nos vaillants zaventuriers empoignent leur courage à "demain", et avec l'autre montent vaillamment leurs lits de camp militaires gracieusement fournis par l'organisation scolaire. Et, épuisés par l'effort, en profitent immédiatement: l'heure de la sieste, ici, c'est sacré!

Quand la chaleur se fait moins crue, nous nous secouons, et allons voir le chef du village, histoire de présenter nos personnages et nos hommages. Premier entretien, il nous raconte que la colline qu'on a tous remarquée en arrivant (bien dix mètres d'altitude, mais non je ne suis pas sarcastique) a suivi ce peuple d'anciens migrants dans leurs pérégrinations. D'ailleurs, il resterait à Zigla, près de Ouagadougou, le creux correspondant à cette éminence itinérante!

On nous montre le forage, pas loin. Frustration: l'eau des profondeurs n'est pas fraîche pour un sou. Beuh... enfin, c'est de l'eau, et saine qui plus est. La différence entre un forage et un puits, c'est que le premier va chercher l'eau sans contact avec l'air à cent mètres de profondeur, quand le second s'ouvre à dix mètres sur de l'eau stagnante. Tout le combat des ONG locales, c'est de troquer des forages contre les puits, mais le défaut des premiers, c'est qu'il faut une pompe, donc de l'entretien, donc de l'organisation, etc. Les villageois, ça les broute, tous ces efforts, même s'ils ont bien remarqué qu'ils ont moins mal au ventre avec l'eau des forages. On n'est pas des tapettes, hein? On ne va pas reculer devant un petit mal de bide, hein? On en a vu d'autres, hein? Bref, ils sont bien contents si des gentils Blancs viennent leur creuser des forages et entretenir la pompe dessus régulièrement, mais quand ça ne marche plus, ben ma fois, on retourne au bon vieux puits, le monde ne va pas s'arrêter de tourner pour ça. On va tout de même pas se décarcasser pour une nuance de digestion.

Piskon en est aux aisances, je note une fois pour toutes qu'ils n'y a pas de toilettes au village: les champs sont bien assez grands. Mais sur l'ordre formel des nos patrons, ils ont creusé un joli trou pas loin de chez nous, entouré de paille tressée comme ils font si bien. Ils reboucheront après notre départ: ils ne voient pas d'avantage au système. C'est vrai qu'ils ont pas mal de place (même si la "portance" du territoire est à peu près atteinte), mais tout de même, ceux-qui-savent évoquent des problèmes d'hygiène... Moi, je ne sais pas: les gogues, c'est si vite crade!

Séjour à Malenga Yarcé

Les groupes sont censés être de quatre, avec mélange des couleurs, des genres, et des disciplines. Nous avons réussi à pas mal panacher: l'autre mâle est Lambert, un Congolais de quarante ans qui bosse haut dans un ministère de son pays: au début, j'ai eu du mal à lui demander en lui claquant dans le dos: "Salut Lambert, et ta chiasse, ça va?"... Mais c'est venu,

tout vient. L'autre pâle, c'est Anh, une géologue genevoise d'origine vietnamienne: elle est bien moins outrageusement couleur café-au-lait-sans-café que moi: c'est donc moi qui me retrouve seul Blanc de l'équipe! Elle a mon âge, comme la moitié des Suisses, et contre la majorité du Cycle dont la moyenne d'âge tourne en milieu de trentaine. Le quatrième mousquetaire, c'est Odette, une Burkinabé de Ouagadougou, géographe de son état, dont la plus notable caractéristique est d'avoir emmené sa fille Marie-Éléonore qui a autant de jours que notre formation: trois semaines. Elle emmène aussi, du coup, sa mère Léa, qui ne parle pas français, pour servir de nounou. Bref, j'avais bien choisi mon groupe: nous allions pouponner, comme disait Anh! Bon, en pratique, pas trop: la mère et la grand-mère suffisaient amplement au service du bébé, et je n'ai même pas eu l'occasion de la prendre un peu dans les bras²⁰.

Un truc qui m'a fait rire: Lambert a étudié de nombreuses années à Moscou, il parle parfaitement russe, et Anh a vécu en Amérique Latine à peu près le même temps que moi, et nous avons un niveau d'espagnol équivalent. Il aurait fallu qu'Odette parle finnois pour que la coïncidence soit parfaite, mais c'était trop demander sans doutes. Par contre, il y aurait deux véritables Finlandaises dans la capitale²¹: j'en ai croisé une la semaine dernière, et je devrais rencontrer la seconde le ouikène prochain. Ceci dit, je coupe court aux fantasmes lubriques que je vois baver d'ici: ce sont de vieilles dames respectables! Non, je ne suis pas venu au Burkina Faso pour chercher une Finlandaise à marier²²!!!

Mais pour terminer cette petite considération linguistique, un autre collègue a fait ses études en Bulgarie, et lui aussi écrit parfaitement le cyrillique... J'avoue que ça, je ne m'y attendais pas, mais alors pas du tout! Comme quoi, la planète est petite, surtout pour ceux qui ont la chance insigne d'atteindre les études supérieures.

Je reviens au village. Ils ne parlent évidemment pas un mot de français. Nous étions censés disposer de deux traducteurs, mais en fait nous n'en auront qu'un pour tout le séjour. Il est possible qu'il ait évincé l'autre, espérant ne pas avoir à partager l'enveloppe "traduction": il n'a pas compris que nous avions deux enveloppes, et que l'autre, nous l'avons remportée, le con! Nous disposons également d'un cuistot, à qui les femmes détaillent à longueur de journée le *process* exigé. Non, là, je suis méchant: je suis tombé sur un groupe merveilleux: depuis le début, tous ont dit qu'ils s'en foutaient de la bouffe, et on a acheté de quoi faire de la cuisine locale, histoire que le cuistot se sente à l'aise.

Tambouille simple, donc, pas trop de viande, si bien que j'ai pu goûter au moins la moitié des sauces, tout baigne. Je dis "goûter", parce que c'est gras... Il nous a fallu être coercitifs pour qu'une seule bouteille d'huile suffise à la cuisine de cinq pour quatre jours! Le cuistot est même revenu à la charge le dernier soir, mais nous avons tenu bon...

Le seul problème de toute cette longue parenthèse culinaire, bien à l'image de la hiérarchie de nos préoccupations, c'est combien c'est long... Les premiers soirs, nous avons attendu plus de deux heures le repas! Après, on a compris... Ah, et j'oubliais: un soir, je prends deux œufs pour agrémenter mon *tô*. Le *tô*, c'est la base de la nourriture locale, des sortes de boulettes de farine de mil ou de maïs (depuis peu). Bon, eh bien je casse mon œuf: il n'y a pas de jaune! Frustré, le mec... Au second, je fais gaffe: en fait, il y a bien un jaune, mais tellement pâle qu'on ne le distingue pas à la couleur, uniquement à la consistance. Enquête faite, ce sont tous les œufs du pays qui sont comme ça: c'est la race des poules, ou leur régime?

²⁰ Dommage...

²¹ *Dixit* mes onclétante.

²² Non? Aurais-je refusé? Ça ne s'est pas présenté, c'est tout...

Pour ceux qui n'auraient pas remarqué, c'est ramadan depuis dix jours. Et notre village, contrairement aux autres, est cent pour cent homogène, avec son origine migratrice: tous musulmans pratiquants. Nous étions les seuls à manger à vingt kilomètres à la ronde! Et le cuisinier cuisinait sans sel, puisque ne pouvant goûter. Et le traducteur perdait toute efficacité l'après-midi... Ils sont fous ces... oups!

Bref, le fil des jours est vite devenu routinier: à cinq heures trente, il fait suffisamment jour pour que je puisse quitter ma moustiquaire, installée sous un arbre. Je ne supporte qu'à contrecœur de dormir sous abri: rien de tel que l'air libre et la lune pour bien dormir: mais qu'est-ce que c'est que cet archi??? Il n'y a presque pas de bêtes, juste le cheptel, et énormément de crapauds et chauve-souris. Et puis, la nuit résonne des impressionnants grincements de vieille pompe rouillée frénétique des ânes. J'adore ces animaux, ça me ravit. Les copains, moins.

Bref, je pars marcher avec *Frankie* et joue une petite heure en l'honneur de la colline-qui-marche. 'Paraît qu'on nous entend bien du village, mais personne n'est venu ni voir, ni se plaindre, alors j'ai continué. Ensuite, rasage, sans miroir, avec Lambert et Anh qui me touchent le crâne là où je me suis planté, et petit déj'. Puis on va blaguer avec le vieux chef, pour écouter ses histoires de chauve-souris qui ne logent que devant sa cour, et migrent aux changements de pouvoir. Sans déc', ces mythes sont passionnants, et bien plus intéressants que nos petites questions de "combien de vaches?" et "quand plantez-vous le sorgo?"

Ensuite, il commence à faire chaud... On pousse encore quelques interrogatoires, et on rentre siester en attendant le repas de midi. Puis c'est la torpeur lourde de l'après-midi: le soleil est si brutal, que le temps d'un tour dans la paille des gogues, je sens les branches de mes lunettes devenir chaudes.

Vers quatre heures, on peut sortir: il reste moins de deux heures de jour! Je suis harnaché comme un militaire d'élite dans un film américain: j'avais emmené le parapluie de la capitale, puis j'avais acheté en route un grand foulard pour me couvrir tête et nuque, et pour parachever le tout, nous avons acheté au village quatre vastes chapeaux de paille qui nous servent désormais de signe de reconnaissance! Bref, avec de la crème solaire qui pue la coco, j'avais de quoi survivre à l'après-midi.

Ensuite, il fait nuit, et quand je dis "nuit", c'est nuit, non mais! C'est à peine si on a une lampe à gaz, Anh sa lampe de poche, et moi quelques bougies. Les douze heures de nuit sont longues à occuper! Heureusement qu'il y a Camus...

Bref, en trois jours, on fait ce qu'on peut pour comprendre la vie du village: les centaines d'enfants qui vont à la chasse aux grenouilles cachées dans le sable de l'oued qui ceinture les terres du village, les hommes qui se partagent entre leurs femmes, idéalement quatre selon leur religion²³. Chaque adulte a sa maison autour d'une cour, et les différentes épouses ont leur tour de rôle, correspondant à celui de la cuisine: celle qui a cuisiné va le soir chez son époux, et rentre ensuite dormir chez elle. Quand elles sont mère, elles restent chez elles jusqu'au sevrage (trois ans): c'est la technique locale pour limiter les naissances: trois ans entre chaque gniard. Théoriquement du moins. On a également goûté au *dolo*, la bière de mil, dégueulasse. Le gag, c'est que le village en produise: s'ils sont tous Musulmans pratiquants, qui consomment? Ils prétendent que c'est uniquement pour la vente au marché local de Moaga. Bon, s'ils le disent, pourquoi en douter? La "faiseuse de *dolo*" vit seule, dans une case à côté de

²³ "Tradition", pour être plus précis.

chez nous: normal, non? Une telle profession dans une société religieusement antialcoolique, c'est forcément un peu pour des parias...

Le plus beau moment de cette vie à Malenga Yarcé? Jeudi soir, il ne fait pas encore sombre. Je rentre de relever pendant plusieurs heures quelques cours exemplaires: dessiner, enfin! Ça m'a apaisé au-delà de ce que j'aurais pu imaginer. Sur le chemin me précède un âne, qui tire, tout seul, sa charretée de bois: personne à l'entours. C'est fou ce que ces bêtes sont intelligentes. Je règle donc mon pas sur celui de la bête, et ça me met enfin à l'unisson avec la terre, avec le crépuscule, avec l'horizon perdu dans l'éternelle poussière... Mieux encore qu'un coup de vache à tuyaux dans l'aube soudaine!

Vendredi 15 novembre 2002, Retour

Vendredi matin, on repaque lits, provisions excédentaires (même pas vrai, il y en avait peu, et on les a laissées au cuistot), pharmacie et cantines de vaisselle. Les villageois viennent nous offrir le coq rituel. Bien entendu, comme je suis le plus blanc et le plus barbu, c'est à moi que ces Indiens fourguent la bête cocoriquante, beurk! Inutile de dire qu'on l'a tout de suite filée à notre prof qui venait d'acheter trois poules pour son jardin...

Pause dans les locaux d'une ONG importante dans la région: on retrouve un premier groupe de copains. Leur village était encore plus petit (mille hab'), et leur chef prenait un malin plaisir à les recevoir assis dans les déjections de sa basse-cour! Ajoutez à cela que le vieux était sourd et fatiguait la voix du traducteur, et on comprend à quoi on a échappé!

On fait le bilan santé-bouffe, pour affirmer tous bien haut que non, mon Dieu (oui?), rien ne nous a manqué, tout était parfait, on en reprendrait une semaine sans passer par la case "douche", si Mōssieur! Entre la voix de Yan-ling', qui a trouvé des yaourts: il n'a pas fini sa phrase que la salle est vide... Ouais, ils sont gentils, les petits Suisses...

C'est l'heure aussi de l'épreuve du miroir: une semaine sans voir sa tronche, ça fait du bien²⁴! Bon, je ne me suis pas trop raté le rasage, mais la barbe est un peu hirsute. Ça ira: examen passé.

Arrive le reste des rescapés amateurs-de-yaourt-mais-qui-n'ont-manqué-de-rien-grand-Dieu (mais c'est pas fini, ces faux numéros!), et on s'entasse dans le bus dont la galerie a été réparée pendant qu'on se concentrait sur nos interrogatoires, et fouette cocher. Anh me fait remarquer l'odeur de pollution qui s'ajoute soudain à la poussière ambiante: nous sommes arrivés à Ouagadougou. Fin du voyage: terminus-toulmonde-"décent".

Vous l'avez compris au ton du récit, je me suis fait chier, cette semaine, même si je suis bien content d'avoir enfin vu la savane. Nous avons d'un côté trop à faire, puisqu'il fallait rendre un travail purement scolaire de ce type que je ne parviens absolument plus à prendre au sérieux mais qu'il faut bien se farcir quand même (et puis, je ne pouvais pas lâcher les copains: seul, je l'aurais torché, mais là j'ai dû jouer le jeu), ce qui m'a empêché de pouvoir m'imprégner, ou même être un peu avec ces gens que je ne comprenais pas. Par exemple, il y a bien eu un soir où un groupe des filles du village est venu me faire un coucou après que Lambert a fermé son "Job²⁵" et est allé se coucher, mais le cœur n'y était pas, et je n'ai pas quitté mon "Caligula". D'un autre côté, il n'y avait pas assez à faire, ou plutôt rien d'utile: j'aurais tellement besoin de dessiner, de projeter, de produire de l'idée, de touiller du béton ou de la

²⁴ Une fessée à ceux qui ont ajouté "Surtout pour toi!"

²⁵ Celui de la Bible.

boue, de liasonner des madrier, que sais-je? Non, nous avons traîné, pour compter les puces sur le cul des zébus, afin d'en remplir un rapport que personne ne lira jamais. Merde²⁶.

Heureusement, il y avait les ânes, les relevés et les croquis. Si je peux me remettre à croquer, j'aurai gagné quelque chose²⁷... Et puis, si les photos donnent, ça me réconciliera peut-être avec les lumières trop crues... Je vous ferai signe quand elles seront prêtes (si elles le sont jamais!). En attendant, mon pote Florian en a déjà onnlaïne: <http://membres.lycos.fr/fspicher/>²⁸

Pour ceux que l'exotisme intéresse, je joins également le rapport que nous avons pondu: c'est pô trop long, j'ai réussi à convaincre mes coéquipiers que brièveté était vertu (on arrête de se foutre de ma gueule, au fond, près de la clim', là! Merci.)²⁹.

Bon, c'est pas tout, ça: on présente l'oral dans un quart d'heure nous!

Bisous

lau.

CD'A 04 – CARNETS DU BURKINA FASO N°4

Le 07 décembre 2002

NOTES EN VRAC SUR LA VIE OUAGALAISE

Quelle semaine! Quatre jours d'"immersion en milieu urbain" et un ouikène de trois jours consacré à la rédaction du rapport, pour rendre demain matin 7:30. Ajoutez à cela la semaine du cinéma européen (quatre films), le gala de l'école hier, et une journée chez les Dollfus (tout de même), vous comprendrez que j'aie dû prendre un peu sur le sommeil. 'M'en fous: ça faisait deux mois que je me reposais. Bon, je laisse mes descriptions sous forme de notes:

1-Depuis un mois, la température baisse! On voit apparaître pulls, bonnets, et... cagoules! La douche dépourvue d'eau chaude commence à être froide. Difficile d'estimer le mercure matinal: les Européens votent pour moins de 20°C, mais les Africains ne descendent pas si bas... Froid, en tous cas³⁰!

2-Il ne reste plus que cinq Blancs internes à l'Eier: Yan-l'inge-méca, Pascale-la-Neuchâteloise, Magdalena-de-Suisse-allemande, et Nadia-au-foutu-caractère. On s'organise une petite vie pépère, on s'appelle pour aller bouffer ensemble, et on se retrouve le soir dans notre salle de cours pour profiter de la connexion Internet hors période d'affluence. Plus tellement pour la clim', encore que...

3-On prend tous l'accent local³¹! C'est affreux. Même moi. Snif.

4-(Point chiottes, peu recommandé aux âmes sensibles:) il est manuscrit sur les portes "Visez bien", car la plupart des mecs ont tendance à tenter leur chance du seuil. C'est un peu dur pour les demoiselles qui suivent. Mais d'une façon générale, nous nous sommes également acclimatés à ce demi-palier, vu le temps qu'on y passe de toutes façons... Au début, nous

²⁶ Merde.

²⁷ De fait, je m'y suis remis. C'est une des grandes leçons de mon séjour africain.

²⁸ Beau site. Et bon pote, aussi!

²⁹ J'ai renoncé à joindre ce rapport ici: sur commande à l'adresse habituelle.

³⁰ Je ne vous le fait pas dire!

³¹ Je le prends encore quand je dois parler français avec des non-natifs: une sorte d'hypertrophie de l'articulation, un peu ridicule, au mieux vaguement utile. L'accent neuchâtelois est tellement plus beau!

tentions d'aller subrepticement écouler nos turistas. Maintenant, on discute des heures durant, le rouleau de PQ à la main, en laissant passer les urgences. Mêmes les incongruités sonores les plus poilantes ne gênent plus personne³².

5-Vendredi, c'était la fin du Ramadan: j'étais chez les Dollfus, et nous n'avons rien fêté du tout. Mais tout de même, je suis soulagé: la moitié de l'internat se levait à 4:30 tous les matins pour la prière! Et les collègues avaient tendance à puer de la gueule, à ne rien avaler de la journée.

6-Ma pitance est toujours aussi *army-like*: record atteint il y a huit jours, avec un repas de riz, frites, et pain. Miam.

7-Le lait local est très fort et non homogénéisé. Mais c'est plutôt bon. Mais encore meilleur avec du "Nescao" (c'est comme ça qu'ils appellent le chocolat en poudre)!

8-J'ai repris depuis deux semaines un rôle dont je me déshabituais doucement: clown. Au début, j'étais un peu étrange, le barbu du coin, quoi. Maintenant, ça y est, je suis "cynique et hétérodoxe" (*dixit Yan-l'inge*, d'après mes propres mots), et, plus encore, le rigolo de service, surtout pour les Africains qui ne sont visiblement pas habitués au profil. J'essaie de ne pas être trop lourd: pour l'instant, il n'y a pas eu de plainte exprimée... C'est un rôle que j'affectionne: je m'applique.

9-Samedi 23, les Dollfus avaient invité un joueur de Djembé: je ne suis pas fanatique de ces trucs, mais là, j'avoue que je suis resté scié. Waouw!

10-Un intervenant vend des produits "naturels" dans tout le pays, dont du savon antimoustique: j'ai essayé pour vous, ben ça vaut pas un clou, et ça pue³³.

11-Au marché, des Touareg vendent d'étranges couteaux quintuples: deux cimenterres de tailles différentes s'opposent dans le fourreau, le grand contenant une dague dans le manche. Et deux coutelas viennent encore orner la pièce de maroquinerie. Pas mal, hein?

12-On me dit régulièrement "Je t'ai vu (ce matin au marché, etc.)": j'ai l'impression d'avoir un gyrophare sur le brillant du crâne... Quel malheur d'être blanc³⁴!

13-Il y a une piscine pas loin de l'école. Nous y sommes allés squatter le vendredi 22: Anh-de-l'immersion, Sandrine-qui-n'est-pas-dans-notre-cours³⁵, Pascale-de-Neuch' et Florian (qui n'est pas non plus en cours avec nous, mais appartient lui aussi à l'assoc' écolo de l'EPFL. C'est rigolo de découvrir des collègues si loin!). Passé une excellente pause-sieste, vraiment. Alors on a voulu remettre ça le mardi 26, mais on s'est fait virer comme des malpropres. Depuis, nous nous battons pour obtenir l'autorisation d'y retourner, mais l'administration nous a réorienté vers une autre piscine, à une demi-heure de route! Grrrrr.

14-Les Africains ont un étrange salut claqué: après s'être serré la main, ils claquent des doigts en utilisant l'index de l'autre. J'ai encore du mal, mais ça viendra d'ici le retour³⁶!

15-J'en ai marre des pauvres! J'en ai marre d'avoir à me sentir riche et privilégié. J'en ai marre de ne pas avoir le droit de me plaindre de mes finances au rouge.

16-Les Africains ont du mal avec le tu/vous: ils associent volontiers les deux formes dans une même phrase: "Ça va comme tu veux? Et votre santé, ça va³⁷?"

³² Mais nourrissent les discussions de table.

³³ J'en ai offert un pain aux Dollfus, mais vous remarquerez que je n'en ai fait un cadeau pour personne en Europe. Quelle bonté!

³⁴ On y revient souvent: c'est, je crois, ce dont j'ai le plus souffert en Afrique. Aujourd'hui encore, je n'y pense pas sans un frisson.

³⁵ Et aussi jolie que les deux autres!

³⁶ Bof. Heureusement, peu ont demandé une démonstration.

³⁷ L'exemple est merdique, et alors? J'ai le droit de ne pas être inspiré, non?

17-Le *Lariam* contre le palu est certes plus sûr que la *Savarine*, mais les effets secondaires sont violents: Alex-l'archi nous a fait une crise de dépression grave. Depuis, la plupart a changé de médicament, et ceux qui ont choisi de continuer y ont trouvé un avantage significatif: dès qu'ils sont de mauvaise humeur, ils rappellent qu'ils sont sous *Lariam*, et on leur pardonne tout... C'est également une façon discrète de faire remarquer à un copain un peu mal luné: "tu prends quoi, toi, déjà, contre le palu?"

18-Le ouikène dernier ont eu lieu les "Nuits atypiques de Koudougou", une ville secondaire à deux heures de bus. Nous y sommes allés avec Yan-le-mécano, surtout pour admirer l'immense marché que la Coopé' suisse y construit en briques de terre comprimé (BTC pour les intimes). Nous avons soudoyé le gardien d'un coca, et joué des heures avec les briques pour tester leur résistance, improviser des appareillages, et comprendre le fonctionnement de la presse manuelle. Au crépuscule, je suis rentré, quand Yan restait avec Anh et sa "coloque" Africaine, pour la nuit de concert³⁸.

19-Au bout d'un mois, j'ai craqué: je me suis remis à marcher pieds nus, au moins dans l'enceinte de l'école: pour les Burkinabé, ça fait pauvre. Et tous les employés se préoccupent de si j'ai mal: ils imaginent que les Blancs sont en sucre, ou quoi? Quand on me demande pourquoi, je réponds soit 1-que je fais ça parce que chez nous, on ne le peut qu'en vacances, soit 2-parce que la propreté de l'école me le permet (et ça fait plaisir au personnel d'entretien). Du coup, j'ai les pieds tellement secs que je dois pouvoir rentrer une allumette dans les crevasses³⁹...

20-Nous avons donc passé la semaine à étudier les taxis ouagalais. J'ai eu la chance de tomber sur un groupe formidable! Mais bon, la finalisation du rapport ce ouikène a tout de même été tendue... Ibrahim, MarcO et Nicole⁴⁰...

21-Ibrahim est de Ouagadougou. Avant, il était le seul de la promo que je n'aimais pas trop (son portable sonnait toujours pendant les cours), mais depuis qu'on a fait des journées de taxi tous les deux, je l'aime mieux!

22-MarcO (Marc-Olivier) est un mec super posé, comme un grand frère dans une chanson de Renaud. C'est avec lui que je suis allé voir presque tous les films de la semaine, dans la superbe salle plein air du Centre Culturel Français (CCF, si, si! NB: c'est un *private joke*⁴¹). C'est avec lui également que j'ai finalisé une réflexion où je me disais que ce que j'avais à apprendre ici, c'est à mettre le schmilblick avant mes propres idées et convictions, afin de permettre un travail de groupe. Pour l'instant, ça va plutôt bien, on ne me traite pas d'intégriste. Sauf pour la barbe.

23-Nicole est ma future collègue pour le projet long (janvier-février dans le nord du pays), avec Aminou, un architecte nigériEn (=du Niger: un nigériAn vient du Nigeria). C'est une femme de goût: son copain est un architecte neuchâtelois⁴²! C'est elle qui m'a guidé dans la foule compacte du Grand Marché jeudi 28, "pour voir". Jusque-là, nous avons souvent travaillé ensemble, et ça se passe bien. Sauf hier, où nous étions tous nerveux, et déçus par la merde infâme dont nous avons accouché!

³⁸ Le veinard!

³⁹ Et personne, personne ne m'a fait remarquer que les Burkinabés prenaient comme une insulte de voir un Blanc, un riche, se trimbaler comme un pauvre. Ils prenaient comme une insulte un tel manquement au code vestimentaire: c'est que le premier achat d'un misérable, ce sont des chaussures... Merde! Je honnis tous ceux qui ont gardé le silence!!! Je suis vexé, déçu, outré, honteux, honteux, honteux... Zut.

⁴⁰ C'est la première occurrence de son nom. Elle reviendra, au point d'en être obsédante!

⁴¹ Au fait...?

⁴² Vous voyez que je l'avais dit! Pour ceux qui n'avaient pas noté l'info et s'imaginaient des trucs entre nous...

24-Je peux donc vous parler des heures durant des taxis ouagalais! Je m'abstiendrai, rassurez-vous⁴³. Juste ce qui m'a le plus surpris: 1-c'est le seul mode de transport collectif de la capitale! À tous les coups, c'est la seule du monde dans ce cas-là, non? 2-on s'y entasse pour un tiers d'euro la course. 3-les chauffeurs sont salariés du propriétaire du véhicule. 4-c'est le meilleur investissement de valeur moyenne possible ici: celui qui a un million de francs CFA (genre mille cinq cents euros) à investir s'achète une guimbarde qu'il peint au vert officiel, et il se rentre près de deux salaires normaux à se tourner les pouces! 5-ils sont couleur vert-caca-pas-mûr, et ont rarement moins de dix ans, souvent plus de vingt!

25-Le parc automobile en général est exotique! Les voitures se déprécient vite, mais ensuite elles durent longtemps, très longtemps...

26-Mais moi, je fais comme toujours tout à pied: Ouagadougou est minuscule! Il me faut à peine une heure pour être chez les Dollfus, à l'autre bout de la ville. Du coup, je me sens presque au village dans cette capitale.

27-Pire que les taxis, il y a les cyclos! Il y a une quantité de deux-roues proprement impressionnante, comme je l'ai déjà signalé, mais en plus ils sont dangereux! Ça fait déjà trois fois que je m'en prends un dans les pattes. 'Faut dire que comme tous les véhicules, ils sont dépourvus de freins. Règle numéro un de la circulation ouagalaise: ne jamais freiner, c'est le meilleur moyen de se prendre cinquante mecs par derrière⁴⁴!

28-Plein de filles ont des mob, ici: j'en profite pour me faire déposer... J'ai ainsi essayé trois "chauffeuses": Nicole-ma-future-collègue, Sandrine-qui-n'est-pas-vraiment-avec-nous, et Natacha-la-rousse-(à-taches-de-rousseau). On se croirait dans une chanson de Renaud ou de Lilicub⁴⁵.

29-Je en suis pas le seul à avoir un look psyché': pour lutter contre le combiné mortel poussière-pollution, la plupart des usagers de deux-roues porte un masque facial: il s'agit de ces lous bleus opaques offerts dans les avions pour dormir!

30-Quoi qu'il en soit, nous avons tous divers atteintes respiratoires dues à cet air sec, poussiéreux et pollué: toux, rhume, maux de gorge sévissent, et la moitié des vendeurs ambulants proposent des "lotus", des mouchoirs en papier.

31-L'atmosphère olfactive, en bref: 1-poussière + pollution, 2-odeur violente d'atelier de poterie dès que quelqu'un arrose quelque chose, 3-feux et fumées, 4-canaux d'évacuation qui puent l'égout jusqu'à la nausée. Dire que c'est cette eau qui arrose les salades du marché⁴⁶...

Bon, ça suffit, le dimanche est encore long avant le rendu de demain matin...

Toudbon!

lau.

CD'A 05 – CARNETS DU BURKINA FASO N°5

Le 22 décembre 2002

NOTES D'AVENT BURKINABÉ

⁴³ Ouf!

⁴⁴ Autre règle: priorité au plus gros. Piétons, gare!

⁴⁵ Un des meilleurs souvenirs de ce pays, ces trajets en mob...

⁴⁶ Il y a des végétariens, dans le tas?

Noël? Vous avez dit Noël? Mais comment voulez-vous que je m'y fasse? Noël, alors qu'il fait un temps aoûtien? Noël, sans neige ni longue nuit silencieuse? Noël, sans catalogues de jouets ignobles dégueulant de nos boîtes à lettres? Noël, en pays musulman et animiste?

En tous cas, vacances! Et ça, c'est coooooool, surtout qu'on se quitte sur une semaine fantastique, tant pour les cours qui ont retrouvé leur niveau des premiers jours qu'au niveau de nous, j'entends de la franche complicité qui commence à nous unir, et qui, doucement, flirte avec l'amitié... Bref, une belle rentrée en perspective, et dans l'intervalle, de chouettes vacances, même si j'ai délibérément choisi de n'y rien planifier...

Je vous propose donc les derniers *Carnets* de l'année, les vingt-troisièmes (hors numéros exceptionnels) depuis mon premier départ d'Europe il y a bientôt un an...

La vie à l'EIER

Il y a toute une faune à l'école, dont je n'ai pas encore parlé: énormes lézards, crapauds en pagaille (anti-moustiques!), et ces grenouilles que l'on vend ailleurs, grillées... Des chats renversent les poubelles toutes les nuits, et nous les dérangeons lors de nos pipis nocturnes. Ce qui me rappelle que j'ai surpris les agents de nettoyage inspectant nos poubelles de chambre avant de les vider: je trouve ça une atteinte inadmissible à notre intimité!

Ces employés lavent les draps une fois par semaine: ils sèchent dans la journée, et nous sont rendus le soir! Par contre, je ne parviens toujours pas à leur confier ma lessive: je garde une vilaine culpabilité à employer un gars faire ce que je peux faire moi-même, quand bien les copains ont raison, et que le dédommagement ridicule lui est précieux... Saloperie de monde où on rend service en asservissant...

Et puis, j'ai arrêté la moustiquaire. Je préfère encore m'asperger un bon coup d'anti-moustique que dormir dans cet abri minuscule: déjà que je me sens à l'étroit à dormir dans une chambre, la moustiquaire me rendait claustro!

Flore: l'école est toute fleurie de bougainvilliers (mais plus fuchsias que ceux du Panamá que j'aimais tant)! Youpee.

Ah, j'oubliais pour les cours: les profs commencent leur intervention par cinq minutes de remerciements, et à la fin, les étudiants applaudissent! Je n'avais jamais vu ça, et j'avoue que je trouve ça sordide. D'ailleurs, je boycotte ces applaudissements déplacés. On n'est pas au théâtre, merde!

Boustifaille

Je mange plus de légumes que jamais: j'ai trouvé la formule magique. Une baguette fendue remplie d'une double-crudité (demi-sauce, vu ce qu'ils en arrosent grasement), de mon œuf réglementaire de vedge, et parfois d'un peu du plat (riz froid, par exemple). Pas cochon. Seul hic: les légumes, ils sont arrosés avec l'eau des caniveau: j'espère ne pas avoir à m'en mordre les doigts un jour, ce serait le comble pour un végétarien...

Depuis un mois, mon appétit redevient normal, et la digestion parfois, merci. Mais vu comme on mange gras, je risque d'avoir à racheter une ceinture. Crotte⁴⁷.

Amendement lait: le lait "très fort et non homogénéisé" n'est pas vraiment du lait de zébu (que j'ai bu), c'est bêtement du lait condensé de seconde zone: pas de chaîne du froid, pas de lait de zébu. Déçuuuuuuuuuu.

⁴⁷ Pour l'instant, ça va encore. La turista persistante n'y est sans doute pas pour rien. Et elle n'est sans doute pas étrangère à l'eau du caniveau arrosant les légumes!

Le chocolat coûte 2200 CFA la plaque, soit plus de 3 euros... On ne va pas grossir pendant les fêtes!!!

Ils appellent "sucreries" les sodas, et "poulets télévisés" les poulets grillés au four vitré. Les "sucreries" commencent d'ailleurs à me taper sur les nerfs: les seules alternatives viables (et, accessoirement, de production locale) sont le *Tonic* (Schweppes), et le *Malta* (sirop de malt) que j'adore et les autres Européens pas: encore un prétexte à rire! Je suis "Monsieur Malta", et, depuis Étienne[©], "Monsieur deux Malts", ha ha ha.

Tiens, encore une blague: je fais régulièrement sensation en ayant à décapsuler lesdites sucreries d'un coup de paume sur un bord de table. L'opération a cependant deux défauts: 1- je me loupe lamentablement une fois sur deux, et 2-j'ai ensuite mal à la main à ne pas pouvoir écrire pour une journée. Mais tant que les filles regardent⁴⁸!

moi (ben oui, skusez...)

Cent fois par jour, j'entends murmurer ou crier derrière moi "Ben Laden", tout ça à cause d'un mot ("barbe"), même pas d'une image (il faut avoir une canne blanche pour me trouver une ressemblance avec ce maigre chevelu à barbiche en pointe)... Nicole-des-taxis a eu beau m'expliquer que pour eux c'est un compliment, ça ne m'en fait pas moins chier: mon idole, c'est Fidel, pas Ben, nom de moi!

D'ailleurs, je constate avec amertume que je ne souris plus dans la foule ouagalaise. Moi qui avais mis un point d'honneur à titiller l'indifférence parisienne à coups de sourires, de regards ou de kilts, me voilà vaincu à plates coutures par l'exubérance des Africains. Maintenant, je me réfugie derrière mes lunettes de soleil, mon mutisme imprescriptible et ma surdité aux provocations. 'Faiche⁴⁹...

C'est vrai, pourtant: j'ai été millionnaire, au moins une fois dans ma vie! Puisque mon budget pour ces six mois de vie africaine s'élève à 1.3 millions de francs CFA, changés en une fois au départ... Deux mille euros.

Il y a quinze jours, je suis tombé sur un livre de photos d'Alaska: montagnes, neige et caillasse. Croyez-moi ou pas, j'en ai eu les yeux embués...

Les collègues

Sandrine-qui-n'était-pas-dans-nos-cours-mais-partageait-parfois-piscine-et-repas est rentrée la semaine dernière dans le frimas parisien, anticipant d'ailleurs d'une angine. Elle était là depuis juillet. Il va falloir que je trouve d'autres amateurs de jeux. D'ailleurs, je vais tenter de me faire rapatrier un *Junta*⁵⁰!

Mais revenons aux collègues: nous sommes tous plus ou moins malades! Les absences les plus justifiées se succèdent et se recouvrent. Nous sommes fort rarement au complet! Maux respiratoires, maux digestifs, fièvres: l'Afrique, c'est éprouvant pour les faibles petits systèmes immunitaires de nouzôte Blancs...

Yan est un des plus mal foutus, le pauvre: deux jours de cours, deux jours de plumard. Sinon, on commence à bien s'entendre, tous les deux. Normal, il prétend aimer m'écouter déblatérer sur Sartre et Diogène, Camus et Épicure, Rousseau et Rabelais. Pire, il m'interroge! Lui, son domaine, c'est les villages écologiques et les utopies appliquées. Il croit en son truc et fonce: comment ne pas l'apprécier? Un point commun: il avait fondé avec ses potes un *Club*

⁴⁸ Une des foirées les plus lamentables, j'y ai eu droit devant Nicole et Natacha-la-rousse réunies. Le bide!

⁴⁹ Ne rigolez pas: ça, c'est grave. Très.

⁵⁰ Pas réussi, au final.

des célibataires endurcis, dont les prix récompensaient les plus longues abstinences et les plus belles vestes: quelle bonne idée! Mais Yan est un lâcheur: sa copine le rejoint dans trois semaines⁵¹... Ah, oui: c'est lui qui résume la moindre de mes attitudes ou actions en un mot: hétérodoxie.

Alex-l'archi a bossé un an au Cambodge⁵²: on a eu pas mal à parler de Toni Rüttiman! On a commencé depuis quelques jours à semer nos deux cévés dans l'espoir ténu de rester après les cours et noyauter ce monde clos des expats. C'est Alex qui m'a déclaré issu d'un roman de Jules Verne, et qui a dégotté une gravure dix-neuvième de curé barbu chapeauté s'abritant sous une ombrelle... Grrrrrr. Vous appelez ça des potes??? Moi oui, en tous cas! Quel humour!

Je crois que je n'ai pas encore nommé Nadia⁵³: elle serait, en quelques sortes mon double féminin (elle est née la veille, tiens!). Elle râle tellement sur tout que plus personne ne veut travailler avec elle, la pauvre. Je n'ose pas évoquer les diverses stratégies dont j'ai eu vent pour éviter les groupes où elle est: ça me fait honte. Moi, je ne dis rien: je n'ai jamais eu à bosser avec elle. Et puis, je crois qu'on pourrait: on a bien conscience qu'en matière d'être chiant, on n'a pas de leçon à prendre l'un de l'autre, alors ça se passerait plutôt bien... Bref, ses grands airs et ses endormissements en cours de cours la rendent aussi drôle que moi, en plus jolie: je suis jaloux, na!

Il y a une semaine, nous avons une soirée avec une Laura qui avait suivi la dernière édition du cours: nous avons pu comparer les promos... Ils étaient moins nombreux (désistements massifs de dernière minute), vivaient tous sur le campus mais n'y mangeaient pas, et organisaient des matches de volley et des cours de djembé. C'est avec elle que nous avons réalisé la surreprésentation des sagittaires dans ces cours sur le "Développement": au moins quatre sur vingt-trois chez nous, et même proportion chez elle... Significativement au-delà des statistiques, non? Une explication, quelqu'un⁵⁴?

Pour terminer sur les collègues: je suis allé voir "L'auberge espagnole" il y a trois jours, pour rigoler sur ces pauvres *Erasmus*. Deux réflexions à la sortie: 1-souvenir attendri de mon premier voyage hors de France, outre-manche alors, et 2-autant le film correspondait effectivement parfaitement à ce temps passé, autant nous n'en sommes plus là à Ouagadougou. Je crois que tous autant que nous sommes, nous ne nous *cherchons* plus tant que nous cherchions à *partager* ce que nous devenons doucement. En tous cas, notre amitié africaine naissante n'a rien à voir avec la camaraderie enthousiaste et superficielle du temps des *Erasmus*...

La vie ouagalaise

La plupart des rues de la capitale ne sont ni adressées, ni éclairées, ni revêtues: il s'agit des "six-mètres" (qui en mesurent au moins douze), que l'on oppose aux "goudrons". Quand on demande une direction, on s'entend répondre: "deuxième six-mètre après la lumière de ce goudron"...

"Déguerpir" un quartier, c'est l'exproprier, par une étrange substitution d'acteurs: c'est donc la municipalité qui déguerpit le quartier, et les habitants qui "sont" déguerpis! Et comme la loi veut que les déguerpis aient droit à une parcelle officielle, le jeu national est de cons-

⁵¹ Beau couple qui tient toujours, et que j'ai plaisir à visiter lors de mes passages sur Genève, d'ailleurs!

⁵² Il y est d'ailleurs retourné, et y travaille. Bonjour à Zoé et Nina, Alex!

⁵³ Si, en fait. Skusez.

⁵⁴ Une longue démonstration statistique de Nicolas m'a prouvé que ce n'était pas du tout "significativement au-delà des statistiques". Bon.

truire une cabane de *banco* (adobe) et tôle ondulée (la surface est d'ailleurs comptée en tôles) et d'y faire loger des cousins juste avant l'annonce du déguerpissement, de façon à se faire dûment recenser comme ayant droit à une parcelle lotie. D'où l'extension imprescriptible de cette ville effroyablement peu dense.

Nous avons visité une maison de standing réalisée en série par un promoteur véreux: ben y'a pas de quoi triper. C'est d'un goût ignoble. Par exemple, email de chiottes à bandeau doré, mais dont la lunette ne correspond pas, ou atrium central avec néon parce que le jour en toiture est trop petit pour l'éclairer... Sans parler des moulures en staff sur tous les plafonds, et des arcs mauresques pas ronds pour un sou. Beurk.

Autres remarques en vrac: le Boulevard Charles-de-Gaulles qui nous mène de l'EIER (l'école) au marché central est une belle voie rectiligne d'une paire de kilomètres, mais coupée en son milieu par la *Présidence*, qu'il faut contourner. Et la nuit c'est tout le quartier qui est bouclé!

Dans cette ville où il y a plus d'abonnés au téléphone portable qu'au fixe (estimation personnelle), les "télécentres" fleurissent: une jolie fille garde deux combinés à compteur: pas d'abonnement, pas de carte, et un sourire charmant, le système est au poil!

En campagne, on n'a pas le droit de planter un arbre, car le propriétaire de l'arbre est propriétaire de la terre⁵⁵.

Pour terminer: j'ai encore pu essayer d'autres "chauffeuses"! Par exemple Odette-de-l'immersion-rurale, mais aussi une Suzanne, locale que je ne connais pas plus que ça, qui m'a embarqué au bord de la route un jour que j'aillais chez le Dollfus. C'est que de plus en plus de gens m'embarquent spontanément, surtout de nuit. C'est vraiment incroyablement sympathique, ce pays!

Les Burkinabés

Il y a 10% de VIH (sida) au Burkina. Glups.

On dit "mon vieux" et "ma vieille" pour parler des ses père et mère, comme en argot, même quand on est distingué.

Pour eux, les choses sont là pour qu'on s'en servent: ils ne demandent pas préalablement à emprunter un stylo ou une feuille de papier, ils se servent, et accordent tacitement aux autres le droit d'en faire autant. Mais moi, ça me choque toujours un peu!

Les "immersions en milieu urbain" des copains m'ont appris mille choses sur le fonctionnement des maquis et la vie nocturne ouagalaise, sur la gestion des espaces verts parcimonieux aux noms pompeux, et sur les enfants de la rue et autres réseaux de vente, mendicité ou prostitution... Je développe quel sujet⁵⁶?

Une autre spécialité burkinabé: la parenté à plaisanterie. Il s'agit d'un usage immémorial qui donne le droit (voire le devoir) entre ethnies données de s'insulter en public, en retour d'une solidarité de fond absolue. On a donc parfois un prof qui injurie purement et simplement un étudiant en plein milieu du cours, à plaisir, parce qu'il a identifié qu'ils étaient parents à plaisanterie. Ça fait un peu drôle...

Sinon, les Africains sont fervents, qu'ils soient Cathos ou Musulmans, mais il faut avouer à leur décharge qu'ils ne sont pas fanatiques, et que leur "agressivité" religieuses

⁵⁵ C'est malin, dans un pays en voie de désertification avancée!

⁵⁶ Aucun? Bon...

consiste en de timides tentatives de conviction. Pas de voile, pas de chapelet, pas de tonsure, peu de coiffes voyantes: la religion n'est pas trop ostentatoire⁵⁷.

Traditionnellement, les Burkinabés sont polygames, et c'est l'Islam qui a limité le nombre des épouses à quatre. Du coup, les relations familiales sont infiniment plus complexes: les frères sont rarement "même-père-même-mère", et le sens de "cousin" devient vite flou!

Ce qui est certain, par contre et hélas, c'est que la femme est toujours vue comme une étrangère, puisque fille elle est en instance de départ, et que femme elle vient d'une autre famille... Dommage.

Tout ça mis l'un dans l'autre, les collègues suisses ont du mal! Je me souviens de l'une d'elle me confiant à propos d'un de nos collègues africains "un mec éduqué qui pense comme ça!"... Ben oui. L'identité culturelle, c'est comme le passé, ça pègue! C'est toute la problématique des "couples interculturels" qu'étudient certains anthropologues de mes amis...

En vrac

La poussière de latérite colore tellement tout de rouge que même les billets de banque finissent par rouiller. Et les émaux de salle de bain sont irrécupérables en quelques jours.

Les commerçants n'ont jamais l'appoint: il faut payer exact. Mais où casser les grosses coupures délivrées par les banques et autres bureaux de change? Plus d'un parmi nous y a laissé des plumes⁵⁸!

Alors même que je commence à parvenir à marchander correctement, ça ne m'amuse plus du tout, au contraire. C'est nul: 1500 - 600 - 1300 - 800 - 1200 - 900 - 1100 - 1000 - va pour 1000. Quel est l'intérêt? Maintenant, je ne marchande plus, je tends un billet, et si le mec n'en veut pas, je me tire.

Tiens, il y a une province du sud-ouest qui s'appelle "Gnagna", c'est joli, non?

Événementiel

L'affaire des photos: 1-mercredi 23 octobre 2002, un pote de Mathieu-un-seul-T propose de me faire rencontrer un photographe (but: accéder à un labo pour développer moi-même mes photos). 2-Le gars vient me chercher le samedi 26: négatif, mais il me parle d'un autre gars. Rendez-vous pris pour le samedi 02 novembre: 3-je passe donc une heure à négocier l'accès à ce nouveau labo. Ils ne comprennent pas ce que je veux (en fait, je crois qu'ils n'ont pas de labo, et qu'ils font faire ailleurs). Tant pis. 4-Le gars finit par me proposer d'aller visiter un pote à lui: il m'emmène en cyclo (c'était mon premier trajet dans la circulation ouagalaise!). Absent. Du coup, on le cherche ailleurs (re-cyclo), et par bonheur, on le trouve. Mais il ne fait plus que de la diapo, et encore... Par contre, il a un ancien collègue à la retraite qui aurait du matos. 5-Le nouveau m'y emmène donc derechef en bagnole (ouf). Le gars a le palu, mais ça peut marcher. 6-Cela fait donc six semaines que je le tanne tous les trois jours pour savoir s'il a acheté du papier... Normalement, début 2003... En attendant, je fais faire par un labo, mais le résultat est décevant: j'ai fini par comprendre qu'ils n'avaient qu'un seul filtre à contraste sur leur agrandisseur! À suivre, donc⁵⁹.

⁵⁷ C'est un de mes grands thèmes de discussion depuis mon retour: les comparaisons d'Islam, et notre trop commune identification Islam=culture arabe.

⁵⁸ Au contraire de l'Europe où je veille à toujours avoir le moins de monnaie possible, j'ai appris en Afrique à toujours payer avec la plus grosse coupure acceptée.

⁵⁹ Finalement, je me suis contenté de leurs tirages sans contraste, et j'ai fait retirer les meilleures photos par un petit labo d'Angoulême où une fille charmante, à taches de rousseur et sourire "Amélie" me fait des bords noirs sur de photos claires et très contrastées. Joie.

Piscine II, le retour: 1-virés de la belle piscine des profs, nous nous sommes vus proposer celle des étudiants de l'autre campus. Trois quarts d'heure de route à nos frais, une piscine crade, sans abords, sans arbres, et sous les fenêtres de la cité-U. Pas la joie... Merci les gars. 2-Du coup, Alex nous dégotte un petit restau à côté de chez lui: repas correct à deux euros, avec accès à la piscine. Elle est propre, mais pas bien grande, et au milieu des tables. Dans tous les cas, c'est pas mal, comme solution de replis. 3-Je fais tout de même signer une pétition pour le directeur, afin de clamer notre mécontentement⁶⁰: nous ne nous laisserons pas éconduire à si bon compte! Premiers échos en aparté: je risque de me faire virer du campus. Visiblement, à force de diriger des Africains misérables et mille fois reconnaissants, le gars a un peu le pouvoir qui lui monte à la tête: virer des étudiants qui demandent une explication verbale de son refus! On n'a pas fini de rire. Suite à la rentrée⁶¹...

Pour clore ces *Carnets*, nous avons été visiter des artisans jeudi: très chouette voyage d'une journée à Koudougou (souvenez-vous, le marché en brique). Ambiance du tonnerre, vraiment excellent, mémorable. Retour par un lac artificiel infesté de caïmans. Les bêtes sont tellement nourries de poulets que les touristes achètent à prix d'or déjà ligotés qu'on peut les caresser et leur tirer la queue. Marrant, un caïman, ça a la consistance d'une mandarine pourrie (*dixit Nadia-la-chieuse-comme-moi*)⁶².

Bon, c'est pas tout, ça: je suis en vacances, moi! Demain, les Dollfus rentrent faire provision de gruyère et chocolat, et ensuite, je vais aller me balader un peu à l'entour. Ce sera pour les premiers carnets de l'an neuf (mais non, pas neuf: neuf!)...

Joyeux Noël, et tout le tremblement, en espérant que 2003 nous verra souvent réunis⁶³!
Vivent la neige et les jolies filles,
laurent.

CD'A 06 – CARNETS DU BURKINA FASO N°6

Le 30 décembre 2002

VOYAGE AU MALI

Après avoir ajourné plusieurs fois mon départ pour diverses raisons, j'ai tout de même fini par décoller pour le Mali! Mais en renonçant à passer par Mopti pour l'instant, mon collègue Amadou préférant rester bosser à l'école. Voici l'histoire de ce voyage peu ordinaire (me semble-t-il).

Mercredi 25 décembre (!) 2002: vers le Mali

Ça commence mal. Nuit de Noël de merde: moustiques, cauchemars, trop chaud, trop froid. Je peine à me lever à 4:30! Allez, il faut ce qu'il faut. C'est que je n'ai plus vingt ans, moi. Ah, ma bonne dame, de mon temps, etc. Grmbl grmbl grmbl. Mon sac est heureusement prêt: léger au possible. Pas de rechange (un T-shirt et trois slips), rien pour le couchage,

⁶⁰ De n'avoir pas voulu motiver son opposition.

⁶¹ L'affaire aura donc des rebondissements inattendus.

⁶² Ça fait vraiment bizarre...

⁶³ Nous voir réunis, pour plus d'un, ça a marché, mais tout de même, je le clame au-thé-fort: "2003, année de merde!"

juste une chemise épaisse s'il fait froid, et mon appareil photo antédiluvien et aussi lourd que l'humour de certains que je ne vise pas (n'ayant pas de miroir sous la main). Crème solaire et balles de jonglerie, chapeau, de quoi écrire, dessiner et lire. Paré!

Je marche dans la nuit en chantant "la marmaille" de Linda Lemay (pour les connaisseurs) que je mettrai deux jours à me sortir de la tête! Rapidement, je me décide à prendre un taxi, vu que je ne situe pas exactement la gare routière qui me concerne (chaque compagnie a la sienne, bien sûr). Le vert véhicule me dépose à 5:30. Il fait encore nuit-noir. Je suis accueilli par un affable vendeur de thé ambulante. Il transvase trois fois d'un verre microscopique à l'autre le thé qu'il sort d'un thermos. Très amer. Très sucré. Très bon. Cette fois, c'est bien parti.

Je regarde autour de moi. Une cour. Des bus en stationnement. Des néons qui s'opposent moins à l'obscurité qu'ils la soulignent. Dans l'ombre, les hommes sont à genoux sur leurs nattes: ils doivent terminer leur prière. Sous un auvent de tôle, des chaises, des femmes qui bercent leur petit dernier au milieu des piles de sacs de voyage et de grain, de bassines multicolores, de bidons rouillés, de bottes de pailles en attente d'être tressées, de caisses pleines de patates douces, de cages de bois noué. Je note que je n'entends presque jamais les petits Noirs pleurer, alors que les vagissements étaient omniprésents au Panamá: d'où vient la différence?

6:00: mon vendeur de thé vient me prévenir de l'ouverture des guichets. Attente. Le soleil se lève tandis que le préposé se juche sur une plate-forme mobile pour charger la galerie de ces sacs, caisses et autres cages. Je file un coup "demain" pour hisser un gros sac de mil. Ça occupe. D'autres attendent: des Peuls, sans doutes. Les Peuls, se sont un peu les Juifs du coin. (Note: d'une manière générale, ces *Carnets* n'ont pas de prétention anthropologique, ni même vocation à rendre compte d'*observation*: ce sont des recueils d'*impressions*, et à ce titre n'engagent que moi, et sont susceptible de bien des erreurs, que je m'efforce d'ailleurs d'amender d'une fois sur l'autre, comme vous n'avez pas manqué de le remarquer) Bref, les Peuls sont des pasteurs souvent plus ou moins nomades, et en général mal aimés des plus sédentaires. Vous n'avez pas une impression de déjà-vu, vous? Ils viennent surtout du nord du Burkina Faso, précisément où nous mènera ce car. Bref, les gars qui m'entourent ont le look Targui comme dans les livres d'image (je n'ajoute pas "d'Épinal", na!), ils trimbalent à la main leur inséparable théière, ou un parapluie (tiens, je n'ai pas pris le mien).

Un petit enfant serré dans sa couverture contre la fraîcheur de l'aube se réfugie dans les jambes de sa jeune mère en apercevant ma "barberousse". Un vieux en turban bleu porte de ces lunettes "Top Gun" qui donnent l'air triste. La radio (RFI) monologue ses histoires de Noël et de Proche-Orient entre deux résultats sportifs qui n'intéressent personne. La mère de l'enfant effrayé sort son sein gauche pour nourrir le cadet. Elle a la plante des pieds teinte en noir, comme la plupart de ses consœurs, et la chevelure finement tressée en sillons d'arabesques. Ce port altier, bon Zeus qu'elle est belle! Je commence à comprendre un certain nombre de chansons sur les femmes du désert⁶⁴.

Le car de Bobo-Dioulasso part, noyant notre petit groupe patient dans un épais nuage bleu de gasoil. Beurk. Et puis, ça y est: on sonne notre tour d'embarquer. Tout arrive! Un Targui solitaire s'est poussé pour m'accueillir. C'est sympa. Il est beau comme un portrait par St-Ex, auguste sous son turban si bleu qu'il en est noir. Il a la peau sèche, et, comme beaucoup, la paupière étrangement plissée dans la longueur lorsqu'il ferme les yeux. Comme tous, il porte un superbe bracelet-montre à faire pâlir un banquier suisse.

⁶⁴ Je pense à Sardou, par exemple.

7:00. Il fait jour. Le chauffeur démarre (je veux dire, après qu'une équipe a poussé pour recharger la batterie, bien sûr!). Hors la ville, les routes sont désertes, hormis parfois une de ces charrettes à pneu tractée par un âne. Mais en ville, le chauffeur pilote au klaxon en roulant sur l'axe de la voie, ne se rabattant qu'au dernier moment pour croiser. Je n'ai plus soif du tout (référence au "Gant à trois doigts", le meilleur des Gil Jourdan). Deux fois au cours du trajet, il aura fallu que quelqu'un aille resserrer quelque écrou sous le châssis. Je note également que les vitres étoilées comme une nuit de circonstance sont maintenues par de gros cordons de colle... Bah, l'ensemble roule: que demande le peuple?

Il fait beau. Je suis le seul Blanc de ce petit bus bondé jusqu'à la gueule comme on dit en canannerie. Je vois à leur regard qu'ils ne me prennent pas pour un portefeuille. Ils n'ont rien à me vendre. Je suis juste un voyageur, comme eux. Il se crée ainsi une sorte de fraternité de condition, supérieure à la distinction par couleur de peau. Nous allons au même endroit, par le même moyen. Je suis heureux. Allez comprendre pourquoi (matin? voyage? rien (ce que d'autres appellent "grâce"?)), je dois soudain fermer les yeux pour retenir deux larmes de joie. Mais basta! Ça, c'est intime: je ne vais pas détailler mes pleurs, tout de même! Je reviens plutôt à mon méchoui. En partageant avec mon voisin si noble-et-fier un quart de l'excellent pain de seigle que j'ai acheté hier, je soliloque à mon habitude, pour m'apercevoir que j'aime cette forme de voyage, la solitude qui permet d'être abordé, cette liberté, ce mutisme, ces regards qui se croisent, qui s'évitent. Ne perdrais-je pas tout ça en voyageant à deux? Si tel était le prix à payer, je me demande si je cherche *réellement* une compagne. Comment est-ce, de voyager à plusieurs? Est-on aussi ouvert? Est-on aussi accessible? Est-on aussi perméable aux mille sensations qui saturent les sens en permanence? Mais alors, ne ferai-je jamais que passer? Suis-je condamné à n'être jamais que "de passage" dans des vies de femmes? Ce serait dommage. Mais je me souviens heureusement de mes voyages avec ma sœur Aline. Non, voyager en "couple", peut ne pas être voyager en groupe ou en autistes. À condition d'avoir dépassé le stade du couple "yeux dans les yeux", et d'avoir au moins atteint celui du couple "main dans la main".

Ouahigouya, 11:00. Il fait chaud. Je demande mon chemin. Un jeune Bouraïma est désigné par ses parents pour me conduire à l'autre gare routière. Il va jusqu'à demander mon billet au guichetier, et allait partir sans que je le remercie! D'où avais-je imaginé que les Africains étaient intéressés, à en monnayer le moindre service?

Les enfants Peuls sont incroyablement longilignes: ils ont les doigts immensément longs, tordus comme des ceps, et le pouce monstrueux. Leurs bras sont si démesurés qu'ils peuvent se gratter le genou sans se plier⁶⁵.

Départ immédiat (moins d'une heure). Ce n'est plus un minibus, c'est un grand car qui avale la poussière de la piste. Il est presque vide, et cette fois nous sommes quatre Blancs à bord: il y a une paire d'Anglais, et une Française, plutôt mignonne. Elle vit à Ouagadougou depuis deux ans, et va y ouvrir une crêperie sous peu: miam! On sort au moins quatre fois en une heure pour présenter nos passeports, je m'y perds: sortie du Burkina Faso, entrée au Mali, douanes, police, que sais-je? Mais tout est en règle pour tout le monde, on ne traîne pas. Bref, Mali, me voilà!

Koro, 13:00. Perds ma Bretonne. Je n'ai pas son nom, mais j'ai l'adresse du futur restaurant. J'irai voir, sans fautes! Mon estomac a une excellente mémoire. Fin janvier, donc⁶⁶. Je tente d'appeler Hablo, mon contact à Bandiagara, mais il est absent. Les dix secondes de communication me sont facturées 750 CFA, plus d'un euro!!! Les tarifs ont beau être affichés,

⁶⁵ Ou presque!

⁶⁶ J'y suis allé par deux fois, mais l'ai manquée, de peu d'après son voisin.

c'est du vol officialisé! En tous cas, je ne rappellerai pas: tant pis si je ne suis pas vraiment attendu (je suis annoncé pour demain). On verra bien (c'est ma devise⁶⁷)...

La mosquée de Koro (1961) est splendide. Je fais quelques photos, discrètement: je finis par trouver ça obscène, de tout prendre en photo. Et puis, un peu honteux, je range l'appareil familial, m'accoude sur un muret d'enceinte, et je *regarde de tous mes yeux* (cf. "Michel Strogoff" de Jules⁶⁸). J'hésite à sortir un crayon et un carnet de croquis, mais n'en ai pas le temps: un gars m'appelle dans l'ombre de chez lui. Il me propose le thé. Volontiers.

La pièce, montée en adobe, a soixante ans. Le toit est en branches couvertes de boue séchée, dans le pur style régional. Chaises en fil d'étendage qui rentrent dans les fesses, comme autrefois chez ma grand-mère. Vous voyez le décor? D'abord on parle. Je tente de retenir quelques noms: c'est une des familles les plus influentes de la région. Bon, celui qui préparait le thé depuis une demi-heure renverse sa minuscule théière, le con! C'est donc reparti pour un tour... Du coup, me voilà invité à manger. Je réalise soudain à ma grande honte que c'est la première fois en deux mois d'Afrique que je mange dans le plat avec eux... Enfin!!! Ceci dit, c'est assez répugnant: ils se servent moins des doigts que des paumes, qu'ils lapent. Beurk. Quel est l'intérêt? C'est meilleur quand c'est crade? Moi, je picore le riz blanc sans sel du bout des doigts. Ils ne se vexent pas de ce que j'évite la sauce à la viande. Sympa. Je goûte tout de même, plus par curiosité que par politesse: c'est trop pimenté pour ma petite nature. Rappel: j'aime la cuisine anglaise, moi! On boit aussi une espèce de jus de mil dans des petites louches de table, et enfin le fameux thé! Ça, c'est vraiment bon: toujours aussi fort, sucré, amer. Mmmmmm. Heureusement, il me reste du pain de seigle à partager: Ainsi, l'échange est réciproque.

Ils me confient un instant un petit garçon qui a la gentillesse de patienter un moment avant de réclamer à nouveau sa mère. Ayant recouvré sa progéniture, elle plante son aiguille dans une fissure du mur: avec le fil blanc qui pendouille, elle ne la perdra pas!

Bon, ils sont gentils, tous, mais je dois "pécho" un bus, moi! Je demande un peu au hasard, et finis par tomber sur un gars qui me propose le trajet en camion, au même tarif que le car. Avantage, c'est direct. En car, j'en avais encore pour une ou deux correspondances. Bon.

Le "blème", c'est que le gars a dit qu'il doit "juste finir de charger": il lui faudra plus d'une heure pour faire charger entièrement vingt tonnes de ciment (quatre cents sacs). Il me demande du papier à cigarettes. Ce n'est pas la première fois qu'on m'en sollicite: visiblement, c'est une denrée rare en Afrique (avis à ceux qui ont un peu de place dans les poches au prochain voyage). Et puis, ils se passent entre eux une boîte microscopique de truc pour les lèvres qui sent le baume du tigre: ça aussi, je l'ai observé souvent en Afrique⁶⁹.

Bref, on démarre à 3:00. Je suis un peu "vénère". Et puis, sa manie de toujours me demander des cadeaux finit par me porter sur les nerfs, et je réalise soudain que je serai totalement à sa merci durant tout le trajet. Du coup, ma belle quiétude d'esprit se volatilise. Elle ne reviendra pas aussi pure qu'elle était en début de voyage. On est de tempérament inquiet ou on ne l'est pas, hein?

16:00: crevaison. Ils changent la roue (on est cinq dans l'habitacle: je ne suis pas seul à profiter du système). Moins d'une heure: bravo! Je reste impressionné par le gars qui pousse seul cette roue de cent kilos pile-poil en position, juste avec une barre de fer comme levier, sans le moindre effort. La classe! Moi, j'essaye de bouger le roue crevée: je m'y prends mal, et

⁶⁷ Piquée à Christian Bobin, je l'avoue.

⁶⁸ Verne, bien sûr.

⁶⁹ Il m'en reste quelques boîtes: c'est bien du baume du tigre, que j'utilise contre le mal des transports.

perds l'équilibre. Les gars se fendent la poire discrètement. Encore une histoire qui va alimenter le mythe du "petit Blanc en sucre"... Tant pis. Bon: on repart?

On partage mon dernier quart de pain. Eux filent des dattes très sèches, excellentes. On dirait du pur sucre cristallisé autour du noyau. Le camion se traîne à trente kilomètres à l'heure. Je vois passer mon premier chameau en liberté. Chaque bourgade le long de la voie a installé un barrage payant et rançonne les véhicules pour renflouer ses caisses: une dizaine d'arrêts en tout. Chaque fois, divers vendeurs de produits plus ou moins exotiques, mais dont une bonne partie n'a même pas de nom en français! Souvent, la route prend cette texture de tôle ondulée qui nous secoue pendant des heures à nous en déchausser les dents. On ne chante pas, tiens! On renonce même vite à parler.

Au moment où le soleil se couche, on attaque une montée. Une *montée!* C'est ma première montée en deux mois!!! Le Burkina Faso, c'est plat, plat, plat, désespérément horizontal, absolument nivelé, tragiquement plain, et il fallait qu'un moteur poussif peine à tracter ses vingt tonnes de ciment pour que je prenne enfin toute la mesure de cette irréductible platitude.

Deux heures plus tard, on s'arrête à Bandiagara, ma destination. Je refuse de payer 500 CFA pour qu'on me guide chez Hablo, mon contact. Du coup, ils m'y mènent gratuitement. Non mais! Un quart d'heure de marche sous les étoiles qui brillent plus fort que jamais, et j'entre enfin dans sa cour. Je ne connais pas cet Hablo⁷⁰: c'est un directeur d'école locale. Il lit du Schmitt ('paraît que c'est à essayer). Les présentations faites, il se réjouit autant que moi de la surprise que nous fomentons: celui que je viens visiter ici, c'est Jacques Humbert, mon prof de français (et aussi histoire, géo et autres éducation civique) de quand j'avais... quatorze ans! Nous ne nous sommes pas vus depuis douze années! Et il ne m'attend que pour *demain*. Il ne doit pas tarder... Ça y est. Il entre dans la lumière. Je mets un instant à le reconnaître. Non, c'est bien lui, il n'a pas changé, pas d'un cheveu gris. Le même: c'est incroyable. Lui voit Hablo qui se marre avec un Blanc. Il cherche. Son visage passe en quelques secondes par cent expressions dignes des meilleurs graphistes de bédé: interrogation, incrédulité, surprise, joie! Oui, c'est moi! Bon, j'ai changé, avec mon crâne qui brille, ma barbe rousse de Russe, ma carure de rugbyman et mon accoutrement sordide: lui qui m'a connu gentil petit élève rond et doux, au cheveu noir et l'œil malicieux, l'autre aussi d'ailleurs. Je lui produis ma carte d'identité (chevelu, l'air à peu près "intermédiaire"): il me trouve "romantique". Celle-là, on ne me l'avait jamais faite!

Pour fêter dignement à la fois Noël et nos retrouvailles, nous allons manger avec Hablo et d'autres amis Maliens de Jacques "au Cheval Blanc": ça ne s'invente pas, c'est tenu par un bon Roman bien de chez nous, ancien caméraman de la TSR⁷¹. Le cadre, tout récent, est magnifique: un architecte italien a fait des merveilles avec ce qu'il y a de plus local sur ce plateau âpre: la pierre montée à sec. L'hôtel est fait de coques sphériques doubles, parfaitement isolantes, bon marché, et d'un effet plastique stupéfiant. Pour manger, nous sommes en plein air: des portions de sphères forment des conques abritant des tables autour d'une scène centrale, ouverte sur les étoiles, où s'ébattent des Dogons. La musique est bonne. La bouffe succulente. Imaginez: buffet fromage à gogo, avec du roquefort! Et de la mousse au chocolat aussi bonne que celle de ma sœur! Le pinard est excellent, et les bouteilles se débouchent à un rythme insoutenable. Il me faut toute mon attention pour aller me resservir de fromage sans dévoiler que je "titube un p'tit peu" (Prévert). Ah, mes amis, quel Noël!

⁷⁰ Ce tableau?

⁷¹ Télévision Suisse Romande, pour les Français.

Bien entendu, on parle souvenirs attendris, la larme autocompatissante au coin de l'œil. Jacques me raconte également comment il a commencé à correspondre avec Hablo pour que leurs élèves se mettent à leur tour en contact épistolaire, puis son premier voyage, et comment il est immédiatement tombé amoureux de cette région que je n'ai vue pour l'heure que sous la nuit. Depuis une demi-douzaine d'années, Jacques passe toutes ses vacances à Bandiagara, et y soutient la construction d'écoles, des associations de femmes, des formations professionnelles de jeunes motivés, il encourage les échanges interculturels: bref, il a "choisi son coin", comme il dit, et y apporte tout ce qu'il a à donner, ce qui est loin d'être peu. Ce n'est pas plus mal que la technique "à la Toni" de semer en ne faisant que passer... Chacun sa méthode. Mais j'avoue, j'admire.

On rejoint fort tard la petite concession qu'il loue en ville pour ses passages pluriannuels: cour de dix mètres en carré, avec des chambres sur trois côtés (trois pièces à chaque fois, avec accès par celle du centre), et un mur qui court le long d'une ruelle minuscule côté levant. Des arbres ont été plantés récemment, ainsi qu'un pied de vigne qui commence déjà à donner. Je me vois offrir une pièce, un lit, un drap (qui se révélera suffisant contre le froid des aubes, l'adobe gardant incroyablement bien la chaleur du jour). Je ne m'attarde pas plus. Heureusement, le vin était de bonne qualité: je n'aurai pas mal à la tête!

Jeudi 26 décembre: Bandiagara

Grassemat' jusqu'à 6:30, puis rangements, puis je sors me balader dans les ruelles du quartier. Contrairement à ce que je connais de Ouagadougou, là, on est en plein "non loti": les ruelles sont tortueuses, étriquées, puantes, encombrées, dédalesques, mystérieuses, fascinantes, surtout sous cette lumière de petit matin. Je me délecte à suivre les passages étroits de ce labyrinthe qu'on dirait sculpté à même la masse de terre. Comme les cours, les rues sont sablées de fin: c'est tout doux au pied. Comment ceux qui ne quittent jamais leurs pompes peuvent-ils prétendre connaître quoi que ce soit?

Pour ne pas me perdre, j'évolue en cercles de plus en plus larges. Ainsi puis-je rentrer sans hésitations lorsqu'arrivent neuf heures. Un gamin amène du pain et fait chauffer le thé. Ensuite, on retourne au *Cheval Blanc*, histoire que je complète mon admiration de la veille de croquis, photos et autres vues diurnes. J'y passe la matinée, bien entendu! Une abondante verdure, bienvenue sur ce plateau pelé, dialogue avec la pierre pour le meilleur effet. L'archi' italien est resté sur site tout le chantier: ça se voit au soin apporté aux détails. Construction superbe et bon marché, matériaux locaux, volumétrie moderne, détails subtils, intelligence des formes, tout ici est réuni pour me rappeler que je ne me suis pas trompé de voie. Si ce n'est pas un beau cadeau de Noël, ça, je ne vois pas ce qu'il me faut! Des yeux verts avec un grand sourire roux autour, peut-être?

L'après-midi, on joue aux cartes, un jeu trop simple pour qu'ils prennent la peine de détailler leurs explications. Mais comme je n'ai rien compris, ça me broute vite, et je profite de ce que je suis éliminé pour escalader les toits plats de la concession et passer d'interminables temps à scruter les détails de cette ville-sculpture. Mais le soleil cogne: je ne tarde pas à redescendre, et, comme les autres, à siester, en lisant du *Hampâté Bâ*⁷².

16:00: je prépare mon sac. Nous allons voir les Gillabert, des amis de Jacques qui vont "se faire" le pays Dogon, et auxquels je pourrais sans doutes me joindre. On se retrouve tous chez Hablo, puis on va boire au *Cheval blanc*: je suis loin d'en être lassé! La famille Gillabert,

⁷² Dont je recommande en passant le "Wangrin".

c'est le père, collègue de Jacques, la mère, qui connaît bien ma tante Jeannette (la sœur de Mireille) pasteur dans le Val-de-ruz, et deux fils, dont un a bossé des années au Burkina Faso et l'autre vit à Ouagadougou avec sa compagne Burkinabé. Le monde est petit, j'en ai une fois de plus la démonstration. Avec un peu de chance, nous fêterons Nouvel An ensemble, mais nous n'en sommes pas là!

Le guide nous rejoint tandis qu'on sirote notre jus de gingembre (fort, mais ça désaltère bien). Ça commence à parler itinéraire, sac à dos et provisions. Je suis pris de la même nausée qui m'a saisi lors de la préparation de l'"immersion rurale" à Malenga Yarcé: il me faut trouver d'urgence une échappatoire! Heureusement, Mama, le chauffeur de Jacques, m'a parlé du village qu'il reconstruit avec son pote Tall: je lui demande si on je peux y dormir ce soir. Oui? Du coup, je m'excuse cent fois auprès des Gillabert, en espérant qu'ils ne m'en voudront pas trop. Après tout, je ne vois pas ce qu'ils gagnaient à m'avoir avec eux: ils n'avaient même pas une fille à marier. Et moi, j'aurais eu du mal à côtoyer un jeune couple fougueux des jours durant! Bref, tout est arrangé. Serrement de mains, et on va chercher la P50⁷³ de Mama.

Il lui faut un bon quart d'heure pour démarrer l'engin, juste le temps dont a besoin le jour pour prendre congé. Finalement, nous partons en trombe dans les ruelles minuscules et obscures. Je prie pour qu'on ne croise personne, ni chien, ni loup! Je m'étais accoutumé à la conduite de Nicole-des-taxis dans la circulation ouagalaise, mais à côté de Mama dans ces rues où on touche parfois des deux poignées, c'est du jus d'extrait de flanc au pruneau anémique. Et ce n'est pas fini: ensuite, c'est le Paris-Dakar, de nuit. Le gars fait rugir son cyclo sur les dalles rocheuses du plateau de Bandiagara, il dérape dans le sable, s'enfonce, se dégage, repart. Moi, je tiens stoïquement le riz et le pain qu'on a acheté avant de partir, et m'agrippe de plus en plus énergiquement à son torse maigre, si maigre que, ne serait la tension de la peau, mes doigts entreraient entre ses côtes!

En chemin, on tombe sur un autre cyclo en mal de sensations fortes: c'est un Yannick de Montpellier qu'un Ibrahim emmenait également chez Tall-et-Mama. Bref, nous serons cinq, ce soir. On abandonne les engins fumant au beau milieu de nulle part, à mille miles de toute terre habitée, et on marche en silence sous les étoiles. Voilà la maison. Une lampe à pétrole. Les présentations sont vite expédiées. Ils sortent les instruments de musique. Un djembé. Un double, plus petit. Un balafon, ce xylophone aux résonateurs en Calebasses. Et puis, l'un se met à taper des rythmes avec des bagues métalliques sur une énorme demi-calebasse qui sert d'ordinaire de saladier: le son est sec, presque agressif au tympan, mais beau, net, et d'une certaine plénitude. Je suis même tombé amoureux de la rusticité de ces bagues, et m'en suis fait offrir une paire: il s'agit de petits barreaux d'acier noir courbés pour former des anneaux ouverts. Les traces de pince coupante sont encore vives. Génial. C'est brut, c'est sobre, c'est sombre, et ça fait de la musique: c'est bien la première fois que je porte une bague, moi qui met un point d'honneur à n'avoir jamais que quatre éléments à quitter en cas de strip-poker (goût du défi?): T-shirt, pantalon, lunettes et slip, dans l'ordre. En commençant éventuellement par godasses et chaussettes. Mais jamais le moindre bijou ou ornement. Nu comme le jour où ma mère m'a sorti de son cocon peinard. Bon, je ne les porterai pas toute ma vie, ces bagues, mais au moins une journée, peut-être deux, c'est déjà pas mal, non?

J'exhibe ma guimbarde. Yannick connaît, mais les autres passent une petite heure à la triturer dans tous les sens pour tenter d'en faire sortir un son. Même une fois que j'ai donné l'exemple, ça reste "récal-citron" entre leurs grandes mains! Bref, soirée amusante, où nous terminons tard dans la nuit de longues variations sur des rythmes ensorcelants. La guimbarde

⁷³ Motocyclette, boguet, cyclomoteur, vous voyez l'engin, quoi!

m'a déchaussé toutes les dents à force de les secouer, et laissé dans la bouche ce goût de fer qui rappelle celui du sang, et que j'avoue beaucoup aimer (réminiscences vampiresques?). Puis tous s'en vont: nous restons seuls Tall et moi à dormir ici. Mais il n'est que 9:00. On mange tous les deux les succulents haricots rouges qu'on a achetés en ville: on dirait de la crème... Il propose un thé: ce sera le premier d'une longue série! Je comprends doucement qu'il est parfaitement normal que "poser le thé" prenne plus d'une heure! En fait, trois quarts d'heure pour le "premier thé", et une demi-heure pour le second. Ce serait inconvenant de s'arrêter en route... Pour ne pas que je m'endorme, Tall sort un lait de petit-mil excellent. Mais le grain est très grossier et me fait tousser et pleurer.

Thé, donc, et je vais me coucher! Il est 10:30. Tall m'a préparé une couche dans la pièce qui leur sert d'atelier. Génial. Dernier pipi dehors: le silence est absolu. La nuit est absolue. Étoiles par fourmillions. Pisser sous les étoiles: un luxe que l'avènement de la fée électricité a fait oublier...

Vendredi 27 décembre: Saré Famori

Tall est né le 27 mars 1970. Il est marié et a une petite fille que je verrai le lendemain. C'est un *Rastaman* pur et dur, avec *dreadlocks* et bonnet rouge-jaune-vert. Portraits de Bob dans la chambre. On parle peu, mais en une journée passée ensemble, il a tout de même largement le temps de me faire rentrer quelques notions de généalogie locale.

C'est un SOFA, cette ancienne garde privée des chefs TOUCOULEURS. Marrant, les *Mémoires* d'Hampâté Bâ que je lis présentement traitent précisément de ces peuples, de ces lieux et de ces temps. L'histoire, le roman, et la vie de mon ami se rencontre donc dans cette maison de pierre et de boue reconstruite sur ses propres ruines! Tall a été élevé par ses maîtres, pour des questions d'homonymie (visiblement, porter le même nom crée un lien très fort). Mais une nouvelle donne dans la famille (une nouvelle femme du chef de famille, je crois) lui rend la vie impossible. Tall rentre chez sa "vieille". Mais son "vieux" est caractériel: lui comme ses six frères partent "à l'aventure". C'était en 1988, Tall est allé dans tout le Mali et la Côte d'Ivoire.

Le premier janvier 1993, il rentre, pris de remords d'avoir abandonné les siens. Son père mourra trois ans après. Comme c'est le seul fils présent, il est le chef de sa génération, bien qu'il ne soit pas l'aîné. Depuis son retour il y a dix ans tout juste, il n'a plus dépassé Mopti (quinze kilomètres)... Il s'occupe donc de sa mère naturelle et de sa mère adoptive, il les visite tous les soirs. Le reste du temps, il le consacre à la résurrection de la cité des ancêtres, abandonnée lorsqu'un chef est mort en négligeant de transmettre les secrets des rites des sources qui l'alimentaient, et qui ont bien entendu tari. Je crois que c'était il y a une paire de générations.

Le problème de Saré Famori, c'est donc l'eau. Il faut vingt minutes pour revenir du forage le plus proche avec un bidon de vingt litres d'eau, la ration quotidienne d'un seul des arbres que Tall a commencé à planter par dizaines. Un "Fiston" (neveu), Moussa, vient l'y aider tous les matins: ils y occupent souvent la matinée. S'il avait un forage sur place, Tall pourrait cultiver, construire (l'adobe, ça consomme de la flotte, eh!), et ses frères comme ses amis le rejoindraient. En attendant, une charrette attelée à un âne permettrait de ramener deux cents litres par voyage, mais c'est hors de son budget (300'000 CFA, 500 euros). Il y a quelque chose de gionisque dans cette tentative de résurrection. Je l'avoue, ça m'émeut. Je me sens honoré d'avoir partagé un peu de ce rêve, l'espace de vingt-quatre heures.

Derrière, sur une éminence d'où je suis allé regarder le soleil se lever, un autre village est en ruines: il s'agit d'un ancien peuplement Dogon. Ils étaient si méchants que tous les villages alentours (compris Saré Famori) se sont unis pour les chasser. Une anecdote résume leur cruauté: les hommes du village, installés à l'ombre d'un baobab au bord du chemin disputaient sur le sexe de l'enfant à venir d'une femme près de son terme passant par là. Le débat s'échauffa, et pour le trancher, ils arrachèrent le ventre de l'infortunée... C'est tout. L'avantage du débat sur le sexe des anges, c'est qu'on ne vérifie jamais.

Après qu'on a mangé la nourriture apportée par le petit Moussa, Tall le raccompagne "en ville" (à Bandiagara; prononcer Beignet-Garat, "Garat" comme où j'habitais à Angoulême, tiens), à une bonne demi-heure de marche. Je reste donc seul quelques heures. Immédiatement, mû par un de ces accès d'orgueil enfantin qui me caractérisent, je sors chercher un seau d'eau⁷⁴. Première observation: la prochaine fois, je mettrai un plus gros coussin, ça fait mal à la fontanelle! Sinon, je m'asperge généreusement au lever, mais ma technique immature progressant rapidement et le niveau du liquide baissant, ça va vite mieux. Je suis assez satisfait de ma performance, somme toute, mais pas au point de remettre ça! Je m'installe pour bouquiner.

Ambiance: silence absolu. Le piaillage régulier d'une poule qui ne cocoriquote même pas, c'est tout. Et puis, plus rien. Si: seul demeure l'obsédant crin-crin d'un grillon/criquet/cigale (rayer les mentions inutiles). Sale bête. Enfin, le vent se lève, vite assez soutenu. Il soufflera jusqu'au soir. Il se fait omniprésent, et frais si l'on se tient à l'ombre.

Solitude. Je ne me sens jamais aussi heureux que loin de tous les hommes. Mais ça m'embête de le dire, car j'aime mes amis, et j'ai imprescriptiblement besoin d'eux! Comment dialectiser cette contradiction? Comment dire à mes amis combien je les aime, et dans le même temps aimer plus encore le désert, c'est-à-dire leur absence? Mais par bonheur il y a ces amis qui ne gâchent pas une solitude absolue, mais au contraire la rehaussent. Sisi⁷⁵, ils existent, j'en ai, et je les considère comme la grande chance de ma vie. J'aimerais vivre avec une compagne qui ne gâcherait pas le désert en le peuplant, mais qui le magnifie, comme un puits Saintéxupérien illumine le Sahara et fait rire les étoiles.

Tall rentre comme le jour choit, chargé façon roi mage: on se tape un gueuleton mémorable de riz, salade, pain, et autres joyeusetés. En dessert, du "riz-olé" pas cochon. On pose le thé pour la dernière fois. Ensuite, on se harnache, et il m'accompagne en ville: je veux partir le lendemain matin, et faire mes adieux à Jacques avant.

Marche sous les étoiles dans le désert: ça ne vous rappelle pas l'histoire d'un aviateur, par hasard? Je savoure. Et j'avoue qu'à l'arriver, le brouhaha de la ville, fébrile malgré l'obscurité, m'agresse et me blesse.

Coudbol, tous sont réunis chez Hablo autour d'une grande bassine de riz. On blague, on se raconte le monde. Et puis vient l'heure des adieux. J'abrège, à mon habitude, et suis Gaby, un jeune handicapé qui a offert de m'héberger puisqu'il habite à deux pas de la gare routière. Je n'avais pas encore connu ça: c'est une concession uniquement peuplée de jeunes célibataires! Je n'avais jamais vu que des concessions familiales, moi...

Pour changer un peu, c'est un café qu'offre Gaby. J'admire la force de volonté de ce jeune polio (je crois): non seulement il surmonte son handicap pour vendre comme "tablier" (=sur étal) à la gare routière, mais il a monté une organisation pour les divers handicapés et

⁷⁴ À porter sur la tête, donc.

⁷⁵ Impératrice.

mutilés de la ville. Ils ne sont qu'une demi-douzaine d'inscrits sur la trentaine de concernés de Bandiagara: il espère grandir vite. Bon courage, Gaby! Et bonne nuit.

Samedi 28 décembre, retour

Son "contact", c'est Maabo, celui-là même qui m'avait conduit ici! Le monde est petit, surtout réduit à la ville de Bandiagara... Mais cette fois, Maabo ne me transporte pas, il me conduit au minibus officiel. Le départ est "imminent". Il est 6:30: je demande si on sera parti au moins avant 7:00. Indignation bien sûr! Mais en fait, nous étions encore là à 7:30...

Attente, donc, avec Gaby, sur une place du marché qui s'éveille. Je n'ai plus la moindre monnaie: c'est dommage, car une vendeuse de boulettes de petit-mil escortée d'une nuée de mendiants (qui espèrent récolter les libations traditionnelles du matin), nous propose sa marchandise. Elle est superbe. Heureusement, Gaby lui prend quelques boulettes! Elle a peut-être dix-huit ans, un corps parfait, un port altier, et surtout un visage noble, aux yeux soulignés de large noir. Elle a cette peau magnifique, d'une matité telle qu'on croirait qu'elle absorbe la lumière, comme un trou noir dans l'espace nocturne (j'ai décidément la métaphore céleste, ce soir). Durant l'attente, trop courte à tout prendre, je l'aperçoit encore plusieurs fois, sillonnant le marché, suivie de son escorte de moineaux débraillés (référence à Kenneth White - bon, j'arrête avec mes clins d'œil, promis).

L'itinéraire de retour passe par Djiguibombo, un village où Jacques en est à construire sa seconde école. Les champs sont *verts*, c'est choquant! Ensuite, c'est la descente par la fameuse falaise de Bandiagara, qui fait du "Pays Dogon" un haut-lieu du tourisme africain. C'est justifié, j'avoue, même si je ne regrette pas d'avoir dû me contenter d'apercevoir ce paysage exceptionnel à travers les vitres sales d'un minibus surchargé pour avoir préféré vivre une retraite dans un village en résurrection.

À Koro, c'est pire: le "départ tout de suite" met plus de deux heures à être effectif! On part à passé midi. Je suis face à un gamin au grand sourire, conquis d'office d'un bonbon. En retour, il m'abreuve de petits cadeaux tout le long du trajet! Comme je l'ai lu chez Hampâté Bâ, en Afrique, un cadeau offert rapporte souvent bien plus qu'il a coûté! Mais la conversation ne va pas plus loin: le petit ne parle pas français, et je ne capte pas la moindre de ses tentatives d'expression par signes... Dommage.

Pour changer, l'attente à Ouahigouya est brève! Moins d'une demi-heure. Une maladresse: je veux partager un *tonic* avec un voisin, mais mon geste est équivoque, et il croit pouvoir finir! La prochaine fois, je serai plus clair, tiens!

Le bus me dépose à 7:30 à Ganghin, à pas dix minutes de la maison que les Dollfus m'ont confiée. Cool! Je rentre, j'aère. Et je jouis de ce cadeau insigne que m'ont offert pour Noël mes onclétante: pouvoir accueillir. Un plaisir dans lequel j'ai crû, mais dont je suis privé par l'itinérance et le hessdéheffat. Et là... pour une fois, je vais me tenir sur le seuil, et souhaiter la *bienvenue* à mes amis venus fêter Nouvel An. Merci Mireille, merci Étienne!

Mais ça, c'est une autre histoire, qui sera contée une autre fois...

Bonne année, et VIVE L'AVENIR!

lau.

Le 18 janvier 2003

UNE ANNÉE QUI COMMENCE BIEN

Un an maintenant que j'ai quitté l'Europe, et que je vous abreuve de carnets irrégulièrement bimensuels. Un an que je m'interroge, que je cherche, que je me cherche, et voilà que cette nouvelle année 2003 m'étonne. Depuis trois semaines, je suis heureux comme rarement je l'ai été, comme j'étais un *enfant heureux*. Comment heureux? Oh, heureux *heureux*. Pas un "p'tit bonheur pépère" (Renaud), un de ces sentiments qui vous portent, qui peuplent les nuits comme les jours, le rire comme les larmes, la solitude comme l'amitié. Ce serait comme si j'étais amoureux. Mais sans que j'aie personne à aimer en particulier. Est-ce d'être entouré de tant d'amis qui deviennent chers?

J'ai envie de m'allonger par terre, les bras en croix, et regarder un ciel de montagne des heures durant, en écoutant battre mon ch'tit cœur surpris qui jette ses rayons de sourire et ses éclats de couleur autour de moi. J'ai tant de joie à digérer. Ce petit cœur déborde, il craque de toutes parts comme une vieille coque de noix. C'est que s'il est blindé contre les tribulations, il est sans armes contre la joie. Comment survivre à une telle plénitude?

Mais j'arrête là: le bonheur des autres, c'est vite gavant. Vous avez saisi l'essentiel: je vais bien! Je vais essayer de raconter un peu les mille non-causes de cet état d'esprit surprenant dont je jouis à défaut de le comprendre. Ce sera un carnet un peu étrange, le moins africain sans doutes de tous ceux que je vous enverrai du Burkina Faso: il n'y est guère question que des quelques amis suisses dont le continent m'a fait don...

Changements

Plus d'un ont profité des vacances de Noël pour opérer une mutation pilaire. Avant, c'est Nicole-des-taxis qui s'était fait tresser les cheveux. Vous savez, il s'agit de se faire rajouter tout plein de faux cheveux, ça doit avoir un nom, mais moi et les coiffures... Bon, bref. Nicole est rentrée avec ses petites couettes qui lui font seize ans à peine. Par contre, c'est sa colocataire Natacha-la-rousse-aux-yeux-pas-verts qui est revenue la tête alourdie d'une bonne livre de faux cheveux qui grattent. À mon (mauvais) goût, ça ne va pas trop aux Blanches, comme, soit dit en passant, les boubous, mais je m'en plaindrai sans doutes plus un autre jour. Par contre, deux de nos collègues africaines s'y sont mises, et là... Cécila, résultat moyen: c'est une femme magnifique, une matrone avec une présence impressionnante et une voix à la hauteur, qui arrive à travailler avec Nadia-mon-double sans s'énerver, et ses petites tresses ne la mettent pas spécialement en valeur, elle n'avait pas besoin de ça. Par contre, Odette-de-Malenga-Yarcé a perdu dix ans en changeant de coupe de cheveux, et là, je sifflerais ses vingt ans apparents en pleine rue, à pleines dents!

Autre changement pilaire, je me suis rasé. Tant pis pour ceux qui n'avaient pas vu ma belle barbe rousse si douce. D'ailleurs, Cousine-Bénédicté me préférerait avec, ainsi que notre collègue Michèle. Bon. Pour les autres, Anh me trouve plus bonze que réchappé de prison, évidemment. Étienne évoque Foudre Bénie (*Tintin au Tibet*)... Dans tous les cas, même si je regrette le soyeux de cette excroissance, j'ai eu plaisir à retrouver dessous mon visage d'apprenti rétracté-bossué⁷⁶. Quoi qu'en dise Anh, je trouve que la barbe adoucissait la violence que trahissent mes traits. Bon. C'est mon avis, et je le partage, comme disait Anna du Panamá...

⁷⁶ Ben quoi, vous n'avez jamais fait de morpho-psychologie?

Dernier changement, d'ordre non-pilaire cette fois: j'ai arrêté de me sustenter à la cantine. Conséquence assez significative, je n'ai plus mal au bide. Je ne lie pas forcément les deux faits, peut-être me suis-je seulement acclimaté, mais bon... Bonne nouvelle, donc, je ne suis plus malade sauf un gros rhuBe maintenant). Et, avec la liberté des horaires de repas, j'ai recouvré le plaisir de manger. D'ailleurs, comme je vais bien, je mange peu, et je retrouve presque mon beau ventre plat de fin de séjour au Panamá. Je me trouve beau: ça n'engage que moi, pas la peine de vous moquer ouvertement, mais ça doit aider à expliquer que je me sente si bien. Comme quoi s'alléger l'estomac peut contribuer à la légèreté de cœur.

Bref, je bouffe donc au maquis avec les potes: ceux qui ont une maison en ville et ne sont pas inscrits à la Kfet, ou avec Yan-le-maso qui en a marre de ladite (mais sa copine est arrivée depuis une semaine, et depuis... Le lâcheur⁷⁷!). Ou j'achète du pain et du yoghourt. Ou j'oublie un peu de manger... Mais pour rien au monde je ne manquerais de mettre à profit la première pause du matin pour me faire servir un double *dégué* (yoghourt avec du petit-mil) par une *mama* au sourire fantastique, juste en face de l'école. Avant de partir, je l'épouse, tiens! Miam! Vive la bouffe!

Autres affaires en suspens

Photo II, pas de retour. Pas de nouvelles du gars au labo. En attendant, je fais toujours développer mes pelloches par la même boîte. Mais j'ai renoncé à leur demander de changer leurs habitudes: quelle que soit la bonne volonté qu'ils y mettent, le meilleur tirage reste celui qu'ils me faisaient au départ...

Piscine III, pas de vengeance. Rien. Sommeil du monstre? Un mot tout de même sur cet étrange sentiment de liberté qui m'a envoûté parfois, comme autrefois en claquant la porte du chantier de Pedasí: qu'il est grisant de pouvoir dire merde aux plus puissants, ceux devant qui tous plient, mais qui n'ont aucun pouvoir sur moi! Je ne dépends que de mes amis et de ceux que j'aime. Les autres n'ont aucun levier pour m'en imposer. Pour l'instant, bien sûr... Mais en attendant, quelle jouissance!

Et puis, lundi 23 décembre, je cherchais quelques cadeaux (pas original, sur ce coup-là). J'ai dû me confronter à une femme ignoble, la caricature de la Blanche coloniale: 1-Elle tenait absolument à me fourguer ses horreurs à coups de "c'est très joli" péremptoirs (quand son mari, la veille, se contentait de me montrer ce que je lui demandais), et 2-elle traitait son personnel comme d'autres des décérébrés, en ponctuant ses ordres aboyés de soupires furieux, de "Mais vous le faites exprès, ou quoi?" et autres "Faites un effort, *enfin!*". Bref, je l'aurais volontiers trépanée sans anesthésie, mais ç'aurait été en vain, ce genre de harpies n'a pas usage de son cerveau: la hargne leur tient lieu tout à la fois de mobile, de pensée et de sentiment. Comment ça je suis méchant? Qui a dit le contraire?

Bon, je reprends ma narration chronologiquement. Nous en étions en plein milieu de mes vacances, à Gounghin, dans la grande maison des mes Onclétante.

Nouvel An (mardi 31 décembre 2002)

J'ai passé une excellente matinée à jouir d'avance de mon plaisir de recevoir. Encore merci à ceux qui ont permis cette situation: "merci" est un mot qu'on ne dit jamais assez.

⁷⁷ Remarque qu'ils sont adorables, tous les deux, et j'ai eu plaisir à les revoir en Suisse...

Mes onclétante m'avaient laissé, avec la maison, le minibus neuf places et Panga, le chauffeur aux longues dents qui lui font un sourire contagieux. Bref, on arrive à l'École pour embarquer ceux qui viennent manger ce midi. Autant commencer la fête au plus tôt!

Les copains me découvrent rasé. Ils ne m'avaient jamais vu que caché sous ma fourrure de bienveillance auburn... Maintenant, ils me découvrent tout cru. Comme ça me rajeunit, je serai définitivement le *gamin*. Bon. Gamin ou clown, qu'est-ce que ça change?

Premier gag: juste au moment de démarrer, Yan aperçoit ma lessive... Ben oui, il y a une machine à laver le linge chez Étienne et Mireille... Vous avez dit une machine à laver? Moralité: dix minutes plus tard, nous partons enfin, avec six balluchons de linge sale entre les jambes, qui occuperont la machine (plus que nous) toute la journée!

Pour l'instant, nous sommes encore à majorité noire: face à Yan et moi, Amadou-l'autre-célibataire (on n'est plus que deux⁷⁸), Lambert-de-l'immersion-rurale, et Joseph-son-inséparable. J'ai fait réduire des tomates quatre heures pour obtenir une sauce à spagh' tout à fait honnête. J'aime bien manger des plats simples et excellents. Apparemment, je n'ai pas eu l'appétit autiste. Tant mieux. Yan avait fourni du fromage, et j'avais déniché un pain de seigle qui fera la réputation de la maison encore longtemps: nous n'avons jamais manqué de bon pain!

Nous sommes rejoints en cours par Natacha-qui-n'a-pas-d'yeux-pour-moi et Florian-qui-n'est-pas-au-postgrade-mais-que-j'aime-bien-quand-même. Je sers, je cours, je coupe du pain, je remplis les filtres à eau, je débarrasse, je fais mille choses et empêche les autres de m'aider. Je suis heureux.

On lance notre premier *Grand Dalmuti*. (Trouduc). Pendant ce temps Anh-la-bronzée et Magdalena-ma-voisine débarquent, pour repartir aussitôt en courses. C'est qu'Anh refuse obstinément de me laisser cuisiner pour ce soir. Je crois que l'immersion l'a plus traumatisée que je le pensais. Bon. Tant pis pour mes crêpes.

Alors qu'elle rangent leurs provisions pour une centurie, les Africains partent, et nous restons entre Blancs (je vous avais prévenus). Immanuel⁷⁹ se pointe: c'est un architecte de mon âge qui bosse à la Coopération Suisse, que j'ai rencontré par Étienne, bien sûr. Je rejoins Anh en cuisine (elle fait un gâteau), et lui monte ses blancs d'œufs en neige au fouet à main. Facile, quand on se les faisait à la fourchette avec Aline, eh! Mais j'ai surpris la belle, qui m'avait d'ailleurs promis une bise que je n'ai pas réclamée. Alex (un autre) se pointe: c'est encore un de ces gars de Suisse mais pas de notre cours. Comme ça, si on est "entre Blancs", on n'est au moins pas "entre postgrade"!

Apéro (Anh, Magdalena, Yan, Florian, Emmanuel et Alex, donc). Pour se servir, je dénêche d'immenses broches! Ça demande classe et habileté, mais c'est fun, et ça permet des photos poilantes!

Il est question du projet "Bobo" (Bobo-Dioulasso, deuxième ville du pays) pour demain: Anh, Magdalena et Florian vont se balader quelques jours dans le sud-ouest du pays. Je suis invité. Ce serait cool. Mais d'un autre côté, j'ai envie d'un peu de vacances, pour ne "rien-faire" les mille choses que j'ai à faire. Et puis, la jolie Anh ne fait aucun signe dépassant la simple cordialité...

Anh, Magdalena et Florian cuisinent. Avec les autres, on parle des Africains. Je tente de dire combien j'en ai marre d'être Blanc! Presque, je pleurerai. Plus envie d'aller à Bobo.

⁷⁸ Chez les hommes.

⁷⁹ Avec un "I".

Vient le repas du soir. Aillé! Anh avait demandé si quelqu'un comptait sortir ensuite: je comprends pourquoi! Nous sommes six, car Alex-l'autre est parti vers soirée plus animée! Anh, Magdalena, Florian, Yan et Emmanuel: Six Suisses, mais trois de chaque côté de la *röstigraben*. J'explique à Yan que la cuisine anglaise sans goût est par définition plus fine que ces cuisines surépiciées pour palais barbares. Le mélomane n'est pas celui qui écoute la musique le plus fort⁸⁰!

La soirée s'avance. On larve. Deuxième Dalmuti (sans Anh). Je gagne tout, et Magdalena perd tout. Du coup, je rajoute derechef une règle, que les rôles se maintiennent au-delà de la partie, jusqu'à la suivante! Je ferai ainsi chier ma pauvre voisine toute la soirée! Une basse continue (rigoureusement) de pétards monte en crescendo.

Minuit: champagne! Salade de fruits. Gâteau. Crème vanille. Thé traditionnel offert par le gardien. Cool! Anh s'emmitoufle dans une couverture. On se moque moins de l'idée d'une fondue... Un jour? On rit, beaucoup. Tous. De tout. Ouf. Ça se détend. Je suis heureux, je sais, je l'ai déjà dit. Je suis fier, aussi. Fier d'être là. Fier de me sentir aimé. 2003 commence en rires et délires à six. Cool!

Voilà. Emmanuel part, puis Florian. Yan et les filles restent à dormir. Les filles se battent pour la chambre de Damaris avec des posters de chevaux. Que c'est chouette, une grande maison!

Je savoure encore mon état de "veilleur". Tous ont dit que c'était le Nouvel An qu'ils voulaient: manger plutôt que boire, jouer plutôt que sortir, être avec des amis plutôt que voir du monde. C'est mieux que la "fête pour ceux qui ne sont invités nulle part ailleurs" qu'on avait prévue au départ!

Mercredi 1^{er} janvier 2003

Réveil 8:00. Plie la lessive en chantant *la marmaille*⁸¹. Ça me plaît. Ben oui, j'ai envie d'enfants, moi! Na. Bon, ça se réveille, à côté.

Tentative de pain perdu avec Yan. Bof, mais pas crade. Café italien. Déjà plus de succès. Ambiance de ce petit déj': excellente. Cool. Anh explique qu'elle veut "garder ses illusions" sur les mâles, par exemple qu'elle trouvera un homme qui ne ronfle pas. Moi, j'aime présenter le pire et garder de bonnes surprises. Mais vous le savez bien, vous qui avez su me découvrir caché sous mon armure d'originalisme abscons.

Les deux filles partent se préparer pour Bobo, et reviennent à midi, le temps que Yan se torde de rire sur *Astérix et les Normands*. Matinée peinard.

Magdalena ramène des After Eight fondus. Miam! Anh me prête son vélo pour la durée de son absence. Yan et moi portons leur bagage jusqu'au bus où les attend Florian, bien qu'Anh estime ça d'un sexisme ignoble. Pfffffffff.

16:00: Yan cuisine pour deux. On blague. Pas très efficaces. Chuis un peu mal, pour tout dire. Me couche à 20:00. Yan me dit "bonne nuit" en termes de "rousse aux yeux verts": si ce n'est pas sympa, ça! Vivent les potes!

Jeudi-samedi

Quelques jours peinard, donc, puisque même Yan finit par retourner à sa piaule universitaire. Je profite pas mal du vélo d'Anh, malgré ma peur du trafic. En passant par les six-mètres, ça va.

⁸⁰ C'est vrai, quoi!

⁸¹ De Linda Lemay, déjà mentionnée.

Courses. Pas bien. Fatigué. Énérvé. Malade. Trop de lumière, en fait. Trop de lumière. C'est ça. Je suis fait pour les jours de soleil pâle du Nord et ses nuits trop longues ou trop courtes, mais jamais vraiment noires. Ici, la lumière glace mon visage en un rictus crispé qui finit par déteindre sur mon humeur.

Et si je m'étais trompé? Si je n'avais rien à faire en Afrique? Je ne supporte tellement pas d'être assimilé *a priori* aux forts et aux gagnants. Ma place, avec Camus (et même Goldman), c'est d'être du côté des faibles et des opprimés, des misérables, des foules privées de Dieu, d'espérance, de tout dieu. Ici, je suis Blanc. Je suis orphelin de mon rôle. Et je ne peux pas... Il y a bien assez de misère, ailleurs, à laquelle ma peau ne me rend pas étranger. Je devrais rentrer. Je devrais partir.

Le lendemain, je cartographie pendant douze heures le monde *viable*... Critère: altitude et latitude. Je pourrais ainsi bosser dans les Andes du sud, l'Atlas, et Europe de l'Est, en Turquie/Iran, en Asie centrale et Asie du nord⁸²... On peut toujours rêver. En attendant, ma carte est fort jolie. Même Yan n'en disconvient pas, quelques jours plus tard.

Émotion musicale. Je découvre dans la CDthèque de Mireille la *sixième* de Beethoven. Pas fanatique du romantique en général (c'est le baroque que j'aime, moi), mais la *sixième*... Déjà, c'est pas mal. Mais ensuite, je tombe sur le *benedictus* de sa *Missa Solemnis*. Aaaaah. Putain que c'est beau. J'aurais aimé quelqu'un pour partager cette émotion musicale.

Dimanche 05 janvier 2003, Fête

On remet ça, pour tous ceux qui étaient invités ailleurs le 31! C'était trop chouette, et j'ai toujours la maison: il faut en profiter... Bref, matinée à préparer des tartes aux légumes, c'est-à-dire aux restes, parce que c'est dimanche et que je n'avais pas prévu la fermeture de mes fournisseurs habituels! Le con. Heureux d'apprêter la maison encore une fois.

Profitent du "Taxi" cette fois: Yan, Michèle-qui-aimait-bien-ma-barbe, Alex-l'archi, sa compagne Nina, et leur fille Zoé. Nous rejoignent encore Ibrahim-des-taxis, Pascale-de-Neuch', et Gaël & Émilienne, le couple de Bandiagara, ceux avec qui j'aurais pu "faire" le Pays Dogon. Puis viennent les inséparables Magdalena et Anh. Repas long, varié, changeant. Les tartes sont ok, voire mieux. Pinard, salade de pâtes sauce Nina, fromages de Yan, café et chocolat noir. C'est bon. C'est ma vengeance sur Anh et sa méfiance. J'ai surpris. Je suis fier. Na!

Ambiance: musique classique (maintenant que j'ai trouvé le filon). Discussion: rentrée de demain. La plupart rechignent. Moi, je me réjouis de revoir tout ce monde réuni! Grand Dalmuti bof. L'après-midi touche à sa fin. Partent Alex & C°. Arrive Nicole.

Thé (Yan, Anh, Nicole et Magdalena). Chouette comme tout. Vraiment. Puis on mange les restes (de cuisine aux restes!). Tisane. "Dernière cigarette". Nicole part. Les autres se couchent (Anh et Magdalena sont restées à cause de leur lessive de Bobo qui tourne encore). Je range encore un peu. Je savoure le succès de l'affaire. Il me manque encore juste un peu de tendresse. J'aime ces gens, mais ah, si seulement je pouvais être parmi eux autre chose qu'un célibataire... Les clowns sont-ils condamnés à la solitude? Clown, c'est un chouette rôle pour faire rire ses amis, c'est génial avec les petites et les grandes sœurs, mais pour faire rêver les filles, c'est nul! Me couche triste. Comment faire comprendre qu'on peut être rigolo et profond? Que combattre l'esprit de sérieux (Sartre) n'implique pas la légèreté, au contraire? C'est tout de même dommage de terminer une si belle journée si triste...

⁸² L'Afghanistan est bien placé, tiens!

Je pense à l'Ivan Denissovitch de Soljénitsine. On accumule les jours de peine, et puis, un jour, on regarde en arrière et on se dit: "cinq ans, déjà, quand cela va-t-il finir?"... Il est tellement facile d'évacuer la souffrance en la réduisant à sa durée. "Cent ans de solitude", et c'est comme si tout était dit. Mais c'est *facile*, quand c'est fini. Mais avant que ça soit "cent ans" (ou vingt, ou trois), il avait un jour, puis un jour, puis autre, puis cent, puis mille... Et toujours pas de changement.

J'ai un cœur fait pour aimer. J'ai besoin de veiller sur des dormeurs. J'ai besoin de caresser et d'apaiser. J'ai besoin de chanter et de consoler. J'ai besoin d'égayer, j'ai besoin de surprendre, et de bousculer le quotidien des miens. J'ai besoin de faire plaisir, j'ai besoin d'offrir. J'ai été construit pour aimer: pourquoi suis-je seul?

Je rigolais: vous avez compris que c'était juste un coup de *blouse*... Oubliez ce que j'ai dit.

Lundi 06 janvier 2003, Rentrée

Pour sonner la diane à mes trois protégés, je passe un Bach, qu'on laissera durant tout le petit déj': ça plaît, c'est-y pas ouf??? Pain, confitures, cénois. Ambiance excellente. Départ sans stress, déposés pile à l'heure pour les cours: géniaux, ces Suisses.

J'ai plaisir à retrouver tous les copains. C'est que je ne suis pas un penseur, moi. Un penseur aime l'Humanité, il aime l'Homme avec grand H (avec grand'tache?). Moi, plus j'apprends à douter de l'homme et à haïr l'humanité, plus j'apprends à aimer *des* hommes. Je les aime dans leur réalité, non dans leur idéalité. J'aime leur odeur, j'aime leur sale gueule quand ils sont tristes, j'aime leur haleine chargée au matin, j'aime leurs reniflements importuns, j'aime leurs poses de petites filles rondinette et je les aime tout maigres, j'aime ceux qui ont un profil de vautour, je les aime malgré leur portables intempestifs, j'aime leur caractère imblairable, j'aime leur accent terrible et leurs fringues de mauvais goût, j'aime ceux qui pissent dans les lavabos, je les aime quand ils se tiennent mal, j'aime leur amour tendre, drôle, sensuel, maladroit, érotique, timide, secret,... vivant! C'est vraiment un chouette tas de bons copains (*Obélix et compagnie*).

Considérations dix-verses

L'expression la plus importante en Afrique: leur "Y'a PAS de proBLÈme" à tout bout de champ, y compris lorsqu'on leur demande s'ils veulent du thé! C'est con, on leur parle envie, désirs, plaisir, et ils répondent problèmes...

Les femmes ne plient pas les genoux. Et elles gardent toujours le dos étonnamment droit et les jambes tendues. Mmmmm.

Par contre, les Africains pissent accroupis. Je ne comprends pas. Alors que selon la légende, ça ne leur est pas nécessaire pour toucher terre! À moins que ce soit justement l'origine de la légende! Comment ça, je suis lourd? Qui a prétendu le contraire? De toute façon, il n'y a plus qu'Amadou-l'autre-célibataire et moi à avoir droit à l'humour gras: vous n'imaginez pas que je ne vais pas en profiter, tout de même???

Personne ne comprend rien à rien, et ça m'énerve: ils me prennent pour un ascète m'entraînant en vue de je-ne-sais-ce-qu'ils-peuvent-imaginer-comme-foutue-transcendance. Les imbeciles. Quand comprendront-ils que marcher pieds nus, se raser la tête ou se rouler tout nu dans la neige, ce n'est pas pour se "renforcer", c'est au contraire pour *affiner une sensibilité*! La jouissance, c'est un art. Bande de moules.

Une question me taraude. J'ai besoin de vous.

Constatations: 1-J'aime la vie. 2-Je me comprends de moins en moins, mais je m'aime. Je suis de plus en plus heureux. Même, je me trouve beau. 3-J'aime mes amis *sans* le sentiment de fraternité par la souffrance qui m'est habituel. Bordel, où suis-je?

Est-ce que je beaufise?

Suis-je en train de devenir un gros con satisfait, un bidochon repus? Suis-je en train de perdre contact avec ceux qui pleurent dans le noir? Où est passé le Laurent qui clamait qu'il n'aurait pas de sommeil tant que des enfants seraient réveillés au son des bombes, qu'il ne rirait jamais sans une pensée pour ceux qui pleurent de concert? Est-ce que mon bonheur soudain me lobotomise? Où est passée ma révolte? Où est ma haine? Sans elles, suis-je encore autre chose qu'un crétin de base?

Vous qui me connaissez, vous qui me lisez, prévenez-moi. Ne me laissez pas m'abrutir sans réagir. Renvoyez-moi à la gueule tous mes petits manquements qui à la fin ne font même pas un regret (le *Cyrano de Rostand*), vilipendez chacun de mes laisser-aller, ne me laissez pas m'endormir, bordel! À quoi ça sert, l'amitié, sinon? À se laisser dégénérer sans réagir?

Au secours! J'ai besoin d'être secoué. Ne me laissez pas pourrir lentement sans m'en apercevoir et crever comme un vieux tas de compost oublié au fond du jardin. Aidez-moi à rester vivant.

Jeudi 09, nous avons finalement eu droit au cours de monsieur Ki Zerbo, prévu en début de cycle... Waouw!!! L'homme est une image d'Épinal, vieillard magnifique en boubou resplendissant, chenu, fragile, mais à la voix sûre et la pensée d'une rectitude à faire pâlir un rayon laser. On coupe la clim' et baigne dans notre jus pour ne pas perdre une respiration de son discours improvisé de deux heures. Je comprends enfin vraiment la trop fameuse "Bibliothèque qui brûle"!

Mardi 14, sommes allé voir *Dieu seul me voit*. Une seule réflexion en sortant: enfin des gens normaux, qui rient en faisant l'amour! Ce film est d'un érotisme *torride*.

Une affaire de famille

Dernière nouvelle: J'AI UNE GRANDE SŒUR!!! Merci Nicole.

J'aimais deux petites sœurs, et ne savais pas qu'une grande sœur me manquait. Maintenant, je me demande comment j'ai pu vivre sans... C'est génial! Que c'est beau d'avoir une famille (surtout une famille comme j'ai, pétrie de grands-pères formidables, de cousins dont l'amitié est digne des *Copains d'abord*, de petites sœurs à regarder grandir, et maintenant...).

Nicole ressemble à ma marraine Michou. Elle emmène des stocks de trucs à bulles de savon pour faire rire les enfants des rues, qui l'adorent. Elle est venue jouer à *Elixir* avec mes cousines samedi 11. Une soeur, des petites cousines: il faut croire que ma famille me manquait, finalement...

En plus, j'aurais pu tomber plus mal (déjà j'avais deux jolies petites sœurs): Nicole a la plus belle ligne de cou que je connaisse, avec des sterno-clavo-mastoïdiens qu'on dirait dessinés par un peintre renaissance! Mais pas mis en valeur en bas, à la fourchette sternale (*Le patient anglais*), comme on apprend à le faire en danse classique, non, en haut, au niveau de son attache à la boîte crânienne. Nicole se tient comme d'autres tendent l'oreille: comment résister à cette sollicitude? Elle incarne l'attention, l'écoute, et, par extension, la compréhension, j'aimerais dire "la bonté" si je pouvais laver la notion du peu d'intelligence dont on la crédite. Mon jeu de mots favori est devenu de répéter "merci, beau cou".

C'est avec Nicole qu'on a développé l'idée qu'agir dans le tiers-monde ne va pas changer les deux autres tiers! C'est chez nous qu'il faut agir! Il faut lutter contre la richesse et non contre la pauvreté, comme le prétendent tous les programmes de "développement"! Même des concepts comme les "besoins" et le "bien-être" sont issus de *notre* culture. Il faudrait soutenir uniquement des dynamiques locales, et éduquer les populations, toutes les populations. Notre pouvoir? Notre métier, l'action militante, nos relations ("l'amour est révolutionnaire!"), l'éducation de nos enfants (histoire qu'ils soient un peu moins cons que nous). Elle se fout aussi un peu de ma gueule: "Robin Tell, ou Guillaume des Bois?" Je choisis le second, à cause de la particule. Snob.

J'ai aussi un pote Jean-Marie qui vend du *lipton* dans une guérite sur De Gaulle. Gentil comme tout, mais je ne l'ai pas revu depuis le début de l'année! Grrrr. Et puis, j'ai reçu plein de courrier... C'est bon d'avoir des amis! C'est bon d'avoir de la famille. C'est bon quand les deux notions se confondent et se recourent.

Lorsque je me couche pour dormir, je ferme les yeux pour m'apercevoir qu'une tortue magique facétieuse a peint l'intérieur de mes paupières de constellations brillantes d'étoiles riantes et phosphorescentes. Je les regarde, et le carillon léger de leur rire me fait office de berceuse.

Mercredi 15 janvier 2003, Nouveau départ

Je n'ai pas été viré de ma chambre suite à l'*affaire piscine*, comme je l'ai dit, mais il n'empêche que j'ai bel et bien rendu mes clefs ce mercredi. On commence la partie "terrain", avec Aminou-l'architecte-nigérien, et Nicole-ma-grande-sœur. Notre structure commanditaire n'a pas encore trouvé à nous loger: après trois mois de pleine possession d'une clef, je reprends mon baluchon, mais pour une fois en bonne compagnie, na!

Je me réjouis. Pourtant, la semaine a été chargée (excusez, en passant, mon retard de correspondance). Et on navigue à vue. C'est épuisant. Mais quelque chose me pousse à Ouahigouya. Sans doutes simplement l'impatience de faire quelque chose, même si c'est juste pour un stage.

Mon ami Jean-Valéry a raison: à Ouagadougou, je n'étais pas, comme au Panamá, "dans" un autre monde à faire avancer si possible, en tous cas à vivre "avec", mais bien un "insulaire", un universitaire, un Blanc, un étranger, avec de temps en temps des "immersions" (quel mot horrible!)... Donc vivement le hessdéheffat, vivement Ouahigouya!

Et dans six semaines, au retour, nous serons une bonne équipe à ne pas avoir de toit: Yan (et sa copine), Pascale, et d'autres que j'oublie sans doutes ont également rendu leurs clefs, et se débrouilleront pour les deux dernières semaines.

Mais j'en reviens à notre mercredi: Anh avait organisé une fondue en collectant les paquets épars que les uns et les autres avaient embarqués entre deux plaques de chocolat. Soirée fondue, donc, chez Alex & C°. Anh en super forme: elle nous fait des grimaces à la *shopette*⁸³. Elle me traite de faux Suisse, et je lui rétorque ses origines gréco-vietnamiennes (nos deux passeports n'en sont pas moins à croix blanche). Anecdote du thé: 1-Je pose la petite théière à bouillir et reviens m'asseoir savourer la fondue 2-Anh se lève: je lui demande de voir si c'est chaud. Elle répond placidement en revenant: "la poignée brûle". 3-Ah? Bon. Je finis de mâcher, et me lève doucement. Effectivement, *la poignée brûle!!!* 4-La première surprise, c'est Anh,

⁸³ Épicerie du coin.

qui croyait sincèrement que les flammes qu'elle voyait étaient dues à un mauvais réglage de la gazinière.

Retour: emmené par deux belles Africaines sur un cyclo, Chantal-la-copine-demathieu-un-T et Germaine sa petite sœur. Je n'imaginai pas qu'on pouvait monter à trois sur ces engins, moi... Bien serré contre deux grâces, sac au dos, parapluie. À travers la nuit. Lilicub et Renaud: enfoncés!

Et...

En route pour de nouvelles aventures!

Ah, patron c'que vous êtes fort.

La cuite au prochain numéro.

Vive Gotlib

lau.

CD'A 08 – CARNETS DU BURKINA FASO N°8

Le 31 janvier 2003

NOTRE MAISON À OUAHIGOUYA

'Paraît que l'Europe est sous la neige en tempête? Ici, il fait beau et chaud. La vie est belle. Les oiseaux chantent. 14:00. C'est l'heure de la sieste. Aminou est parti prier. Nicole écoute doucement son *assis-jazz*, bien qu'elle soit *allongée* pour se reposer un peu. Le portail bat sous les taquineries de l'harmattan, que l'on entend également s'enrouler autour des maigres feuilles des arbustes du jardin. Temps couvert. Au contraire de chez nous, c'est quand il souffle que le ciel s'obscurcit. On dirait qu'il va pleuvoir, alors que les nuages ne sont que poussière. Il fait effroyablement chaud pour un mois de janvier. Lorsque le vent offre un répit, la chaleur écrase tout, le silence est figé. La grosse chaleur a deux bons mois d'avance...

Marrant, ça va toujours bien. Toujours étonnamment bien. Même quand on s'engueule avec les copains, même quand on ne sait pas si on pourra se laver du tout ce ouikène, même si on s'engueule avec le commanditaire qui ne nous fournit pas de quatrième chaise, même si l'eau coûte plus cher que le caca-colo, même si tout-ça-et-plus-encore, je ne désemplis pas. C'est une plénitude monstrueuse, qui emplit tout, absorbe jusqu'à l'adversité, la fatigue, tout... C'est assez bizarre, pour être franc. C'est un état que j'avais quitté avec l'enfance.

Allez, j'arrête, et reprends enfin le récit de mes formidables aventures dans l'Afrique subsaharienne et guillerette.

Ouahigouya, donc

Vous voyez le Burkina Faso: le pays a la forme d'une montre molle dalinienne dont le gras du corps reposerait sur une table, et dont un tiers pendouillerait lamentablement, à gauche. Ouagadougou, c'est l'intersection des aiguilles. Ouahigouya (prononcer "ouaille-Guy-ah"), c'est 181 kilomètres plein nord, tout près de la frontière avec le Mali, avec le désert. Soixante mille habitants, soit une "ville moyenne", de taille intermédiaire entre celle des deux "grandes villes" du pays, et celle de la cohorte de ses villages. Une rue bituminée, et même éclairée, prolongeant à travers la ville la route de la capitale. On y a croisé dès le premier jour le katkat du

roi local. Un magnifique marché de détail en brique de terre comprimée, grand-œuvre de la coopération suisse. Euh, c'est tout? C'est tout.

Nous sommes arrivés jeudi 16 janvier. C'était une répétition assez fidèle de mon voyage au Mali de trois semaines plus jeune: même réveil avant cinq heures, même station STMB, même attente, même temps. Mais cette fois, Aminou-l'architecte était avec moi, ainsi qu'Emmanuel-de-nouvel-an, et deux de ses amis suisse-allemands, Stéphane et Catherine. Une chouette occasion de dérouiller mon anglais (euh, logique, non?!). Nous étions trois architectes: pauvre Catherine...

Matinée passée en visites des réalisations locales de la coopération suisse. Nicole nous a rejoints avec le bus de midi. On s'est fait un premier petit restau (*La paysanne*, notre plus régulier), puis avons arpenté la digue du barrage aux portes de la ville. Soleil déjà déclinant. Bruines d'harmattan. C'est beau. Puis nous avons laissé nos Suisse-Allemands pour aller tous les trois (avec Aminou et Nicole) rencontrer nos commanditaires. Ils n'ont pas trouvé le logement promis. En attendant, dormez à l'hôtel! Bon. Ils ont la gentillesse de nous filer une mob de service. Avec celle de Nicole, ça nous fait deux véhicules pour trois, c'est royal!

Parenthèse vocabulaire: "mob", c'est Nicole. Pour moi, en bon frouze, c'est "cyclo". Et pour nous deux mais exclusivement (personne d'autre saisit), on peut dire "boguet". Autres grandes discussions: Nicole moque mes "grave" à toutes fins de phrase tant soit peu emphatique, et je ris des ses "monstre" ("ils sont monstre bons", "je l'ai grave calmé", etc.). Elle déteste mes sales traces de verlan, mes "relou" et mon "keus", ainsi que mes "taf", "taffer". Et puis, j'utilise beaucoup la notion de "rab", qu'elle ignorait. Bon, vu que c'est moi qui écrit, je resterai fidèle à mon propre vocabulaire: c'était juste pour signaler qu'il est joyeusement controversé.

Ce soir-là, restau tous ensemble une dernière fois: j'ai pas mal clamé mon plaisir à être enfin là, à avoir échappé à la capitale, et au Monde auquel elle est trop reliée. Je commençais à me languir de repartir vers un pays moins francophone, moins pressé, moins lié à mon passé. Ouagadougou me restera comme un grand "retour à la maison" (Kenneth White). Ouahigouya, c'est enfin le voyage, enfin l'Afrique!

18 et 19 janvier 2003, Ouikène au *Colibri*

Après d'autres hôtels, nous nous sommes installés au *Colibri*, un hôtel charmant avec des tables de jardin sous des paillotes.

Aminou était rentré à la capitale pour passer un examen. Nous n'étions donc que deux, avec Nicole, pour accompagner notre tuteur dans ses prospections immobilières. Grrrr. On n'était pas sensés y perdre du temps, nous! Une matinée de perdue.

Pour nous consoler, nous nous sommes fait déposer à la pâtisserie. On s'en est foutu plein la lampe, royal. Burp. Toute velléités de meurtre contre nos responsables noyée dans la crème et le flan. Le soir, après nous être ébattus avec nos bécanes (ordinateurs) respectives (nous sommes le seul groupe à disposer d'un lape-taupe par étudiant), nous sommes allés manger, une fois de plus au restaurant, puisque nous n'avions toujours pas de cuisine (ni d'appart' à mettre autour).

L'escale, tenue par des bonnes sœurs (très jolies, comme les autres). Nicole tente vaillamment un tôte "sauce gluante", un plat qui a moins usurpé son nom que tous ceux que je connaissais jusqu'alors. En tentant de manger, elle parle de tôte "sauce moque": "on dirait qu'un éléphant s'est mouché dans mon assiette" (© Nicole). Bon appétit. Moi, je me marre.

Nous nous sommes installés un moment sur les transats (je rigole, ce sont des chaises en fer) devant nos chambrettes respectives et bientôt dominicales. Je ne sais plus ce dont nous

avons parlé, mais c'est ce soir que j'ai finalisé la réflexion suivante: ce qu'on aime, ce n'est pas le galbe d'une jambe, ce n'est pas même un sourire, c'est un *regard* porté sur le monde. Chacun de nous a une manière propre de voir... Mais un regard, ça se prête. Si j'aime un ami, je peux vous prêter mes yeux, et vous comprendrez pourquoi je l'aime. Si j'aime un métier, je vous en parlerai avec des étincelles dans les pupilles, et vous comprendrez mon amour. Si j'aime un paysage, je peux vous enseigner à le regarder. Ce qui meurt avec un homme, c'est son regard. Et plus cet homme aura partagé son regard, moins il disparaîtra dans la mort. Ceux qui m'ont ouvert les yeux, ceux qui m'ont appris à aimer en regardant, ceux qui m'ont appris à voir, ceux-là vivent à travers moi. Bonne nuit.

Dimanche matin: réveillé par un tonitruant appel à la prière, juste avant la sonnerie de mon cher réveil bloqué sur 5:00 depuis ma naissance. Bah, la voix du muezzin est plus agréable que celle de cette vieille mécanique. Je me suis attelé à la réparation de ma vache à tuyaux, qui commençait à accuser son âge. Valve, remplacée avec les moyens du bord, consolidation du *blowing pipe*, fixation des bagues branlantes, révision des anches de bourdon. Chère, chère Frankie.

Ensuite, je suis allé chercher les croissants, vu que je connais l'adresse. Nicole s'est levée écrase-cheveu (pile-poil) à 9:30, de super humeur. Elle ne m'en a même pas trop voulu pour les conneries que j'ai pu dire à son endroit dans l'euphorie des derniers *Carnets*. Ambiance dimanche matin à la Monet ou Renoir, avec verdure et petits oiseaux sous la tonnelle. "La vie est belle bordel" (Anna du Panamá)!

Ensuite, nous nous sommes secoués un peu pour aller acheter de quoi cuisiner (nous avons conquis de haute lutte le droit d'utiliser un gaz de l'hôtel). Nous partons sur une seule mob. C'est notre *deal* pour débeaufiser un peu, ne prendre qu'un boguet pour nous deux. Et puis, j'ai beau m'être innocemment laissé prendre à la griserie de la vitesse (je beaufise, nom de moi, c'est grave), c'est tout de même un peu pâle en regard (vert) du plaisir de se faire emporter par une belle, bien serré contre les cahots de la piste.

Bref: magistrale omelette aux tomates, sur baguette tartinée de kiri (avantage sur le beurre: ça se garde sans frigo). Plein la louche. On s'est chamaillés genre pas-cinq-ans-à-tous-les-deux. Elle a accepté que je mange debout (j'aime pô être assis), et moi qu'elle parle la bouche pleine (je le fais aussi). Je la rebaptise *Virgule*, non en référence à Achille Talon (encore que...), mais au nom de l'habitude que j'ai prise de souligner les fins de phrases de nos discussions d'un "...(*virgule*) Nicole" assez intempestif. Du coup, j'ai préféré mettre l'emphase sur le lien syntaxique plutôt que sur le prénom. Je ne peux pas ne pas penser également à la trou-blante (ceux qui connaissent comprendront) Cédille des Petits Hommes (Séron), et son double Apostrophe. Hem. Passons.

Dans le même genre: quand le soir est tombé, j'ai voulu allumer une spirale-verte-immonde-mais-qui-pue-pas-tant-que-ça-finalement. Et voilà-t-y pas qu'on repart: (elle:) "Vas-y, allume-moi!" (puis:) "Là, tu brûles" (moi:) "Oh oui, maintenant éteint la flamme pour que dure la braise." (moi:) "Pas encore, il faut d'abord que ça prenne bien." (elle:) "Ça y est, c'est éteint." (moi:) "Je souffle encore un peu pour attiser la braise"... Ce n'est pas sans rappeler mes premiers démarrages de mob: "vas-y, fais-la hurler".

Heureusement, nous devions aller chercher Aminou au bus du soir: nous nous sommes un peu assagis. Retour tous trois cette fois à nos chaises et notre ampoule (pas un fluo!). Je ne pouvais pas me doucher, il y avait *coupure* (d'eau). Alors on a tchatché. Montagne. Euh, surtout avec Nicole, Aminou en a vite eu sa claqué (et puis, il y a prière, demain).

Seul, je me suis étiré plusieurs fois avec une volupté extraordinaire. Putain, ce que je suis bien dans mon corps! Ma peau et mes os vont bien ensemble. Non, cet étrange bonheur qui demeure sans justification n'a rien d'affectif. Non, je ne suis pas amoureux, vraiment (des fois que ma mère se voyait déjà belle-doche). Et non, j'aime mes amis juste comme avant, ni plus, ni moins, juste un peu plus fort. Ce qui a changé, c'est mon corps. Que je suis bien dedans. Que j'aime à le triturer. Que j'aime à l'étirer, que j'aime à le faire respirer, à écouter battre ce cœur, mon cœur, qui m'accompagne depuis vingt-six ans, et m'accompagnera fidèlement jusqu'à la libration. C'est fou ce qu'on va bien ensemble, mon corps et moi. C'est fou comme on s'aime, comme on se sied. À croire qu'on a été faits l'un pour l'autre, mais qu'il me manquait encore quelques centimètres pour le remplir, comme un qui peut enfin porter le superbe costume neuf reçu trop tôt. Mon corps est enfin mien, enfin moi, et c'est chouette. J'esquisse des pas de danse. Je me sens jeune! J'ai l'impression de retrouver mon corps de danseur de dix-huit ans! J'ai envie d'une barre de traction. Mmmmmmm.

Bref: "C'était vraiment un chouette ouikène" (© Nicole).

Nicole et Laurent font du boguet

(parenthèse ludique, des fois qu'il y en a qui se feraient chier)

La bête de Nicole était encrassée au point de refuser de démarrer, bien que révisée de la veille. Bon. Il fallait aller au garage. Bien. Scout Laurent, au service! On y est allés en pédalant. Enfin: moi pédalant, elle sur l'autre, qui roule. Sous la massue du plein midi! Allez, pousse! Complètement 'gols. Morts de rire. Deux handicapés. Nicole précise que c'est en prévision de ce genre d'événements qu'elle a commencé par demander s'il y avait un journal local (il n'y en a pas)! Ensuite, j'ai eu la lumineuse idée de m'accrocher à son épaule. C'était mieux. Elle a tiré. Fort. Et que j'ai changé de bras. Et non, et... On s'est *même pas* planté la gueule...

Bref, on s'est posé devant notre fidèle garagiste. Elle m'a tamponné le front de l'azur de son mouchoir (propre). Le gars a soufflé sur le *Zicleur*... On lui a tout de même laissé la bête incriminée, et sommes repartis à deux sur "mon" boguet, mais c'était Nicole qui chauffait. Elle avait un grand décolleté dos. C'est fou ce qu'il y a comme bosses sur ces chemins, il faut vraiment bien se tenir!

Remarque pour finir: Clown, c'est un beau boulot. Si ça n'existait pas, je l'aurais inventé. Je dirais même que si je croyais en la réincarnation, j'aurais été fou de roi dans une vie passée! Mon statut me permet de dire tout ce que je veux, même le plus sincère, même le plus engageant, même le plus gênant (à dire comme à entendre), et que tous l'entendent, mais sans que ça prêche à conséquence. À Irène-la-coloque-d'Anh, j'ai dit que je m'étais rasé pour elle. À Natacha-la-rousse-aux-yeux-pas-verts, je lui ai dit que je l'aimais en réponse au glaçon qu'elle m'a foutu subrepticement dans le dos de la chemise. C'est cool de pouvoir crier des gentillesse sans que personne s'en sente gêné. Vive le clown!

Mardi 21 janvier 2003, installation

Bon, c'est le gros morceau de ce *Carnet*.

Bien dormi, toujours au *Colibri* (pas beaucoup, de 11.00 à 5:00, mais ça va. Je dormirai dans une autre vie). Pas froid, pas de moustiques, pas de rêves. Le pied. Douche (le matin, y'a de l'eau), rasage. Chouette courriel à Cousin PYou. Tout attendri.

6:00: je décolle, Frankenstein au dos, dans l'aube soudaine. Il fait frais, presque froid. C'est cool que Nicole ait promis de m'accompagner un jour: je pourrai me pelotonner derrière elle tandis qu'elle conduira. Tout faraud, je slalome avec classe et élégance entre les mou-

tons, tout en évitant ces imbéciles de vautours: j'ai d'ailleurs plus d'une fois failli m'en prendre un! Sales rapaces⁸⁴. J'ai enfin capté que les deux-roues (comme les planeurs, aski paraît), ça se conduit du cul, pas des épaules. Bref, il m'a fallu passer le quart de siècle pour vraiment pouvoir faire corps avec un de ces bêtes engins à deux roues. La dèèèèche.

J'arrive au lac, je contourne la digue, et m'avance dans l'immense plaine de boue uniformément craquelée comme dans les pub pour les petits-Noirs-qui-ont-faim qui ont servi d'argument ultime à l'injonction "Toto, finis ton assiette!" pour toute une pleine génération. La retenue d'eau est presque vide, et la saison chaude ne commencera que dans deux mois! L'année va être chaude, justement! Bref, je pousse béatement l'engin rugissant sur la piste d'aéroport à ma disposition, en direction de l'eau, tout en contemplant, l'œil un peu lubrique, quatre silhouettes incroyablement droites de femmes chargées chacune d'un volumineux fagot qui fait dans le contre-jour un effet saisissant de champignons en marche. Sur l'eau parcimonieuse et particulièrement immobile, une seule barcasse en pêche, qui ne la ride pas.

Menaçant, je sors Frankenstein comme De Niro un fusil à lunette, et après les apprêts de rigueur minutieux, attaque irrésistiblement le silence. Sur "God save Ireland", le soleil se lève par-delà l'eau. C'est beau: Friedrich, où es-tu?

Pour terminer, je me retourne vers la boue fissurée qui naît et s'anime sous la caresse du jour, dos à l'astre. Je connais plein d'ivres de Dieu qui Le contemplent extatiquement en pleine face. Dieu ou le soleil. Moi, je leur tourne le dos, et je regarde ce monde qu'ils illuminent. Tel est mon athéisme. Ceux qui ont lu *Lancelot* comprendront la référence⁸⁵.

Retour, il faut bien. Ma bête me gave un peu. Je peine à atteindre le garage (dire que je n'ai pas encore payé la révision d'hier). Pas encore ouvert. Il est 7:30, je devrais être au bureau. Je prévient Nicole de mon retard, et vais voir ma pâtissière préférée: croissants pour trois, *plusse* une tartelette au flanc comme je les aime, pour patienter. Encore un crochet pour acheter comme tous les matins au retour un sachet de yoghourt (prononcer ya-oure). L'accorte vendeuse habituelle ose me demander à propos de Nicole "C'est *madame*, ou c'est une sœur?": quel beau compliment: enfin une ka compris.

Le sachet, c'est une invention locale. Tout se vend en sachet, en Afrique: l'huile, l'eau, le jus d'orange. C'est l'aboutissement d'une logique où personne ne peut ne serait-ce que songer à acheter plus que ce qu'il faut pour sa journée. L'Afrique, c'est le royaume de la petite quantité, de la vente à l'unité, du détail. Quelle incongruité, ces Blancs, à acheter le PQ par six rouleaux, alors qu'on ne se sert que d'un seul à la fois!

C'est long. Ah, le v'là! Le gars-ragiste voudrait d'abord installer son atelier! Je gueule gentiment, à mon habitude. il fait ça ok. Bon. C'est reparti. Une heure de retard. Contre-jour. Fumée bleue en nappe avec silhouettes de cyclistes découpées, figées et surréelles qui flottent.

Au boulot! Nicole me reproche de ne l'avoir pas saluée en entrant (elle travaillait dans un autre bureau). Oups! Skuse... Ensuite, elle part faire des photocop': elle en a pour une heure et demie, pour trente pages! Elle rentre vénère grave, elle rentre crevée. Je la force à la pause-croissants. Ouf. On reçoit quelques bonnes nouvelles, et on avance un peu au niveau boulot. Le moral revient. Tant bien que mal.

Midi. Le patron nous emmène visiter notre maison. Ça cogne dur! 'Va falloir que je sorte la crème-qui-pue-la-coco. Des gars lavent la terrasse. C'est vide, tout ça. Désespérément vide. Le chef nous promet tout pour ce soir: lits, gaz, électricité, chaises, gnagnagna. Nicole est naze: ça la déprime. On avait juré qu'on n'emménageait pas tant que la liste des fournitures

⁸⁴ Ce sont des charognards, eh, corniaud!

⁸⁵ Alors?

minimales que nous avons déposée n'est pas complétée. Aminou, lui, veut rentrer ce soir, même s'il manque des choses. Nicole ne sait plus. Cinq jours qu'elle se bat pour qu'on emménage dans un chez-nous qui ne soit pas un taudis, elle fatigue. Moi, je m'en fous, je n'ai pas d'avis: je suis heureux.

Allez, on prend. Retour au *Colibri*. Tandis que les deux autres paquent, je négocie nos quatre jours d'hôtel avec la femme du gardien, une superbe gazelle qui passe la discussion à essayer de remonter subrepticement la fermeture-éclair du dos de sa robe, ouverte pour raisons de confort vu la chaleur. Nicole me rejoint, toute belle, douchée, pour m'annoncer qu'elle nous fausse compagnie ce midi, histoire de se reposer. Bon. On va au *Caïman* (ou à l'*Alligator*, je ne sais plus) avec Aminou. C'est bof. Chiant. Mal installés. Trop de vendeurs nous sollicitent.

Ça me rappelle ces marchands estomaqués que nous ne jouions pas le jeu (par exemple qu'on refuse de regarder ce qu'ils nous foutent sous le nez). Tous les Burkinabés que j'ai vu un peu choqués poussent systématiquement un petit "ah" homosexuel de surprise qui a le don de me faire mourir de rire, surtout quand ils sortent de la poitrine puissante d'un "gros" de la région!

Un bon point: la bonne femme a une façon délicieuse de me rendre ma monnaie, avec une petite caresse dans le creux de la main qui est loin d'être désagréable. Ce n'est pas la première à me faire ce coup-ci: j'adore!

PM: rendez-vous avec l'UCOMAYA (c'est fou ce qu'ils aiment les sigles, ici). Ben oui, c'est pô parce qu'on doit emménager qu'on n'a pas du taf, eh. Bon, on y va en cyclo. J'ai encore mon chapeau de cow-boy de Malenga Yarcé qui vole comme un cerf-volant strangulateur. Je "remorque" Aminou. C'est d'ailleurs son sourire (et sa couleur?) qui nous a permis d'échapper à une prune magistrale pour non-respect de stop. Oups. Skusez-moi, m'sieur l'agent. Bref, nous suivons Nicole. Au lieu de la route, je regarde son cou dans son rétro: juste bien réglé. Après la visite, on va voir les "planches" (unité de surface de production maraîchère, c'est notre thème d'étude). Un peu de rallye dans la poussière: je commence doucement à maîtriser. Le site est sans puits: l'eau est récupérée dans les trous à adobe. Maintenant, y'a pus. Marrant, ils disent ici "spéculation" pour "espèce" ("il faut bien choisir sa spéculation en fonction de la pluie attendue").

Bon c'est fini. On emménage. C'est la troisième fois qu'on entre dans cette maison. Je hurle un "Bienvenue Nicole" enthousiaste: la pauvre déprime toujours autant. Si j'osais, je la prendrais dans mes bras, tiens. Bon, les lits et les tables sont là. C'est un début. Nicole prend la chambre avec dressing. Moi celle avec le plus de lumière.

Premier geste: je pose augustement mes six rouleaux de PQ sur le trône. Nous sommes chez nous! Aminou part à la mosquée. Nicole récupère. Je m'approprie les lieux. Eh, une maison rien que pour moi et deux chouette bons copains, c'est *monstrueux*, non??? Ma bécane (Nicole l'a baptisée Béatrice-l'ordinatrice) m'accueille avec la *Chanson pour Pierrot*. Nicole m'autorise à chanter, mais garde sa porte ouverte. Bon. Je ne cherche pas à comprendre. D'habitude, c'est l'inverse, on me demande de ne pas trop chanter, malgré les portes fermées.

Nuit. Une demi-douzaine de gamins passe. ils s'amuse de ma façon de serrer les mains trop fort. Ce sont les voisins. Ils me présentent leur grande sœur Véronique, qui veut un correspondant. Mal tombé, je m'installe ici, eh! On ne va pas s'écrire par-dessus le mur, si? Je retourne coller des photos de mes sœurs et de mon pote Leszek sur les murs: Je suis chez moi. Pour tout un mois! Et j'ai plein de clefs au fond des poches: *bural*, *home*, *mob*. Je m'embourgeoise à vue d'aveugle!

Heureux. Une fois de plus. Un mois, deux peut-être, devant nous. "J'espère que mon cœur tiendra, sans craquelures" (Bobin, *L'inespérée*).

Crépuscule. Le boss nous amène encore le gaz. Il en a sa claque, de nous. Mais j'insiste doucement et fermement pour qu'il ne parte pas sans qu'on ait réussi à débloquer le pas de vis. Je finis par dégouter la trousse à outils de son gros katkat bleu de service, et m'en occupe. Non mais.

Aminou rentre de la prière à 7:15. On va manger à *La Paysanne*, le restau juste à côté (déjà mentionné). Ambiance morne. La liste de ce qui ne va pas s'allonge. À commencer par l'eau, qui est certes branchée, mais ne coule pas pour autant, tout le quartier est sous *coupure* préventive. Même entre nous, ça grince pas mal. Nicole doit être frustrée que nous ayons cédé pour emménagé dans une maison mal adaptée. Elle part téléphoner. Aminou me parle "entre hommes" (à moins que ce soit "entre architectes"). Il est gêné. Il s'excuse. Putain de distance culturelle. On ne se comprend pas les uns les autres. C'est la haine. Je saisis enfin que même la notion de "respect" est culturelle. On lâche un peu la pédale. On entrouvre les vannes pour diminuer la pression. Le plus important, ce n'est pas le boulot qu'on rendra, c'est celui qu'on aura fait ensemble. Na. Retour. À la maison!

Nicole se couche à la sauvette, mais a pu glisser un sourire: Je reste inquiet. Demain ira mieux. Lettre pour la Finlande en écoutant du Bach. Aminou me demande si c'est de la musique de... *Chine!* Soufflé. Toujours cette distance culturelle...

Nicole repasse alors qu'Aminou ronfle déjà (il le sait bien, d'ailleurs). On met tout à plat. Demain, ça ira mieux. Une grande sœur, ce n'est pas fait pour être toujours forte. Je crois que mon bonheur d'être "chez nous" est gentiment contagieux. C'est peut-être ça qui fait que je suis *si* heureux. De voir que mon bonheur n'est pas une désertion, qu'il se propage. La vie me convainc, là où tous mes amis avaient échoué: le bonheur *peut* ne pas être une désertion. Le critère, c'est qu'alors il est contagieux. Compagnons, la lutte continue!!! (mais la journée est finie)

Nicole, tu ne m'en veux pas trop de t'avoir montrée un sale jour? J'ai hélas estimé que c'était une journée importante dans notre vie ouahigouyalienn... Sorry. Bise.

La maison

Bon, on a une maison, de l'électricité, trois chambres, trois lits, trois tables, trois chaises, du gaz, pas de casseroles, pas de vaisselle, pas de quoi inviter quelqu'un à s'asseoir avec nous, et surtout pas d'eau.

La rue, c'est un cul-de-sac, avec à droite le mur sans fin de je-ne-sais-plus-quelle structure essentielle avec un sigle long comme la liste de mes défauts. Sur la gauche s'égrènent des célibatoriums, ces concessions pour non-mariés. Notre portail métallique plein est peint en vert-bof. Un petit espace-cour, une terrasse couverte, un grand salon, un couloir desservant les chambres et, ironie suprême, la salle de bain. En fait, on se sert de la pièce pour sa bonde: on prend nos douches au seau là plutôt que dehors. Maintenant que j'ai la technique, c'est va-chement cool, la douche au seau, j'adore. Je me couperai désormais régulièrement l'eau pour y avoir droit! J'ai dit.

Le gogue est inutilisable, faute d'eau. Quel est le con sinistre qui installe des chiottes à chasse dans un pays où l'eau s'achète par bidon de vingt litres? Heureusement, il y a le traditionnel combiné latrine-douche dans la cour. La douche sert de pissoir à Aminou et moi. Tout va bien.

Au Panamá, je quintais contre les fenêtrage à lamelles: au moins, il s'agissait de lamelles de verre! Ici, toutes les fenêtrage sont à lamelles... métalliques!!! La haine. Une prison, c'est plus joyeux, cent fois. L'horreur. Je hais ça. Bon, contre les effractions, clair que ça doit aider, mais même... D'ailleurs, j'oubliais: on dort avec les mobs dans le salon. Dehors, ça semble peu sûr... À Nicole-la-paranoïaque.

Et puis, il y a Rose. Au moment où j'écris, elle termine de passer la panosse. Rose, c'est une connaissance de Nicole que nous avons engagée sachant que c'était un service à lui rendre. On a beau la payer autant qu'on peut sans créer d'injustice ou d'incompréhension, je hais cette situation! Si on m'avait dit qu'un jour j'aurais une bonne... Enfin bref, Rose est une grande femme maigre, aux yeux étrangement exposés genre hep-vous-marchez-sur-ma-seringue, avec un sourire d'ange égaré, et des gestes calmes. Par-dessus tout, une cuisinière hors pair, qui va nous faire prendre du trou de ceinture sans l'ombre d'un remord. Ce midi, frites, sauce légumes, hier, *panecakes*, pommes de terre (mets de luxe dans la région), avant, nous avons eu droit à un gâteau, des *spätzli*, des pâtes, du sirop d'orange maison, des yoghourts *handmade* et j'en oublie!

Bref, la maison se porte bien... Merci, Rose!

La guerre de l'eau

Quand nous avons emménagé mardi soir, nous avions 2x20 l. de flotte. Et une barrique de 200 l. à remplir, en attendant que le robinet donne. Ça fait passé dix jours. Barrique comme robinets sont restés secs comme un cerveau de beauf. On a même demandé au boss de résilier notre abonnement-eau. Alors on se débrouille. La semaine, c'est Rose qui fait des aller-retour (dans son quartier, la coupure n'est que partielle, ils ont de l'eau de temps en temps, histoire de pouvoir remplir leurs barriques!). Le ouikène, c'est Aminou et moi qui nous y collons. Nous allons faire la queue au château d'eau avec un bouquin...

C'est que ce dernier ouikène (25-26 janvier), ça a bidochonné *grave*, tous les trois! À part nous traîner jusqu'à la pâtisserie à une heure indue, et cuisiner des pâtes pour le soir, on ne peut pas dire qu'on ait été des modèles d'allant et d'hyperactivité! Mais c'était un chouette beau ouikène quand même. Bah (Achille Talon).

Allez, la prochaine fois, je vous raconte ce qu'on fout là et comment on survit ensemble: satanée distance culturelle (qu'elle soit due à la couleur de la peau ou au genre)!

Pour une fois que je peux le dire: "Bienvenus chez nous si vous passez dans le coin!"
lau.

HORS SÉRIE – CARNETS DU BURKINA FASO N°8 BIS

Le 13 février 2003

LE POINT DE VUE DE NICOLE

Nicole a elle aussi cette sale habitude d'écrire des Carnets pour ses amis. Heureusement, elle est moins logorrhéique que moi (je sais, j'abuse de ce terme)! Bref, voici en peu de pages son point de vue sur notre groupe, et sur un voyage au Mali qui y était mon deuxième. Bisous à tous. lau.

Surprise! Nous sommes finalement mieux lotis en moyens de communication qu'initialement prévu (et prévenus). En effet, nous avons accès à la connexion Internet de la structure

qui nous accueille. Donc je peux en profiter pour vous raconter ma nouvelle vie provinciale et mon dernier petit voyage.

Avant de commencer, je veux remercier ceux qui m'ont écrit depuis la dernière fois. Désormais privée non seulement de vous mais aussi de mes amis de Ouaga, j'apprécie d'autant plus les petites pensées, clin d'œil, récits, anecdotes, etc. reçus de vous. Alors continuez, même quelques lignes, ça me fait vraiment très plaisir de voir vos noms quand j'accède à ma boîte aux lettres électronique.

Donc, Ouahigouya: nouvelle maison, nouvelle organisation, nouveaux colocataires, nouveau rythme, nouveau travail. Je détaille tout ça?

La maison: normalement, la structure pour le compte de laquelle nous travaillons devait s'occuper de nous loger dès notre arrivée. Evidemment, ils avaient même pas commencé à chercher. On a donc passé une première semaine à l'hôtel (Le Colibri, pour celles qui sont passées par là), consacré pas mal de temps à des problèmes logistiques... et aussi vécu les premières tensions dans notre groupe.

Les collègues: oui parce que "nous" c'est mon équipe du travail de terrain, mes co-diplômants quoi. Petit portrait croisé?

- Aminou est Nigérien. Laurent est franco-suisse.

- Aminou a la quarantaine, Laurent a vingt-six ans.

- Aminou est patron d'un bureau d'études urbanistiques, Laurent est étudiant en fin de parcours – parcours qui l'a conduit jusqu'en Finlande et au Panama d'où il a débarqué (presque) directement au Burkina – et bientôt demandeur d'emploi comme la majorité des petits Suisses du postgrade (les Africains retrouveront plus ou moins tous leur poste puisqu'ils sont généralement détachés par leur gouvernement).

- Ah, un point commun, ils sont tous les deux architectes mais ça je vous l'avais déjà dit et c'est pas très original, non alors vraiment pas!

- Aminou est marié (et père de trois enfants), Laurent est célibataire (en voie de durcissement).

- Aminou est musulman (pratiquant), Laurent est athée (convaincu).

- Le crâne d'Aminou est aussi crépu (il commence à ressembler à un chanteur disco des années septante) que celui de Laurent est lisse (après les vacances, il a rasé sa grosse barbe, lassé de se faire appeler Ben Laden par des burkinabés ravis de croiser un sosie de leur idole).

- Aminou trouve tout à fait normal de roter bruyamment à table et Laurent tout aussi naturel de se promener à pieds nus au bureau (ce qui lui vaut de la part de nos voisins les mêmes regards d'incrédule désapprobation que ceux que je lance à Aminou lorsqu'il émet ses "satisfactions sonores" pendant le repas).

- Aminou se lève à quatre heures du matin pour prier, Laurent à cinq heures pour jouer de la cornemuse (si, si, vous avez bien lu, je vous dit pas la tête des Burkinabés quand ils découvrent l'engin) – et moi je fais la marmotte jusqu'à six heures trente (pas de prière, pas de cornemuse, juste bienheureuse dans les bras de Morphée).

- Aminou passe presque tout son temps libre dans sa chambre (apparemment à lire des livres sur le développement), Laurent occupe le sien à écrire (des mails ou des lettres à ses amis, des textes philosophiques, des pamphlets révolutionnaires, des carnets de voyage), à chanter à tue-tête dans toute la maison, à partager avec moi les trésors cachés dans son ordinateur (musique classique ou chanson française, photos, citations, dessins humoristiques), à me convaincre du bien-fondé de ses préoccupations écologiques, à combler mes lacunes en

culture BD, à me faire découvrir Camus, à me faire parler de vous mes amis. Bref – vous l'aurez compris – quelqu'un de bien et d'important pour moi.

Le travail: fini les cours *ex cathedra*, voici venu le temps du travail de terrain. Entretiens exploratoires, recherches bibliographiques, interviews, dépouillement, analyse, schémas, synthèses. Ça c'est pour le menu. Mais quand il faut concilier cultures, formations et objectifs différents, c'est là que ça se pimente. On a beau être tous les trois pleins des meilleures intentions, de bonne volonté et d'une considérable compréhension, ça suffit souvent pas. Dur dur donc le travail en équipe pluridisciplinaire et pluriculturelle... Déjà qu'en général c'est pas mon fort le travail en groupe! Pourtant, dans le contexte professionnel, je crois y arriver plutôt bien (j'ai même appris à collaborer avec les Suisses allemands chez Nestlé... - ne m'en veuillez pas, je rigole). Mais quand c'est dans le cadre d'une formation, je ne m'en sors plus. Sois je m'implique et alors je m'énerve si on arrive pas à se mettre d'accord, sois je me tiens à l'écart (je prends des notes, je vais chercher le café, faire des photocopies) et reste calme, souriante et détendue (et supportable). Je n'arrive pas à trouver le juste milieu. Est-ce que quelqu'un a une explication? Une suggestion? Bref, à force de négociations, de compromis et d'explosions (on dirait la Côte-d'Ivoire), on progresse quand même, j'espère vers quelque chose d'acceptable. Encore deux jours de récolte de données et il sera temps de s'attaquer à la rédaction du mémoire.

Le rythme: c'est un peu mob-boulot-dodo, le tout jalonné par les repas et réglé comme du papier à musique, travail à heure fixe (7h30-12h00 puis 15h00-18h30), repas à heure fixe (p'tit-déj' en route pour le bureau vers 7h puis 12h30 et 19h30), le tout résultant d'une subtile négociation autour des habitudes et besoins des uns et des autres (manger pas trop tard le soir – ni trop tôt –, heures de prières, sieste réglementaire, pas le soir, ni le week-end). Le réveil à 6h30 c'est toujours théoriquement beaucoup trop tôt pour moi mais – concrètement – je commence à m'y habituer (et je ne veux pas de commentaire!!!). J'ai récemment abandonné la sieste de la mi-journée pour venir surfer ou faire du courrier au bureau. Décidément, ça ne me convenait pas: trop court pour dormir, trop long pour ne pas commencer à s'endormir, j'en ressortais toujours vaseuse, glauque et encore plus fatiguée. Le soir, je rentre à la maison aussitôt le travail du jour terminé, pas de visites, personne à rejoindre pour boire un verre, pas de course à faire, tout juste parfois un bref téléphone à Ouaga (les communications inter-régionales sont hors de prix). Je ne peux pas vraiment dire que je m'ennuie mais ma vie sociale me manque quand même. Mais on dira que c'est une bonne hygiène de vie puisque j'ai bu une bière et fumé quatre cigarettes depuis trois semaines. Et puis j'ai du temps pour d'autres activités – lecture, écriture, musique – auxquelles je n'ai guère de temps à consacrer habituellement.

Rose: lorsque nous rentrons à la maison à midi et le soir, nous sommes accueillis par Rose et d'alléchantes odeurs de plats préparés. Eh oui, j'ai un peu honte mais nous avons dû nous résoudre à faire appel à une de mes connaissances locales pour nous aider dans les tâches ménagères. Sans frigo, sans eau courante (j'y reviendrai), avec des horaires de travail aussi peu compatibles avec la contrainte de devoir s'approvisionner quotidiennement au marché qu'avec les acrobaties requises par une cuisine non équipée et sous-accessoirisée et enfin face au constat inéluctable de notre incompétence à laver correctement notre lessive à la main, nous avons cédé malgré notre mauvaise conscience et engagé ce que les burkinabés nomment sans aucune gêne une "bonne".

La guerre de l'eau: en théorie, notre maison est équipée d'une douche interne, d'un robinet à la salle de bain (mais pas à la cuisine, où il n'y a "logiquement" pas d'évier non plus) et

de toilettes "à l'européenne". En pratique, nous n'avons pas eu la moindre goutte d'eau par le réseau depuis notre installation: coupure préventive en perspective de la sécheresse des mois à venir. Comme il n'y a quasiment pas plu dans la région l'année passée, les nappes et les barrages sont déjà quasiment vides. Et il faudra attendre les prochaines pluies au moins jusqu'en juin. La situation est donc d'ores et déjà périlleuse et le pire reste à venir. C'est donc Rose qui se charge de nous amener des bidons d'eau qu'elle s'en va remplir dans son quartier puisque dans le nôtre la fontaine (point d'eau collectif) ne daigne délivrer le précieux liquide que quelques heures en plein milieu de la nuit. Et impossible de réquisitionner un pousseur d'eau pour qu'il nous amène de quoi remplir la barrique de deux cent litres dont nous disposons et qui nous permettrait de disposer d'une petite réserve. Donc rationnement, nous nous douçhons "au seau" (le meilleur moment de la semaine c'est le jour où j'ai droit à un tiers de seau supplémentaire pour me laver les cheveux...), nous soulageons dans les latrines de la cour (super au milieu de la nuit!!) et nous désaltérons d'une eau tiède au goût immonde. Enfin, la famine est d'ores et déjà annoncée pour les villageois et on n'a pas fini de faire la queue aux fontaines dans les villes alors ne nous plaignons pas trop.

Voilà donc ma "nouvelle" vie, rien de révolutionnaire mais un sacré changement quand même. Finalement, Ouaga ne me manque pas autant que je pensais. C'était dur de partir, de laisser mes amis, ma "famille" derrière moi mais je me sens bien ici aussi. C'est reposant en tout cas. Et puis, je ne suis pas toute seule, plutôt en bonne compagnie même!

Brièvement encore, ma dernière escapade en date: un week-end prolongé au Mali pour rendre visite à des amis de Laurent, à Bandiagara à quelque deux cent kilomètres de la frontière. Malgré un jour de bonus, on savait que ça ferait quasiment deux jours de trajet pour un seul sur place mais l'envie de bouger était plus forte, c'était un prétexte plus qu'une destination.

Je savais que Bandiagara était considérée comme le passage obligé pour qui veut visiter le Pays Dogon, mais je pensais qu'elle se trouvait à distance de la falaise qui porte son nom et dans laquelle s'accrochent les fameux villages Dogons. Ne voulant surtout pas nous approcher des endroits touristiques et fuyant les hordes de guides à l'affût de petits blancs, je pensais donc au mieux apercevoir la célèbre montagne-monument de loin. Quelle ne fut donc pas ma surprise lorsque notre véhicule, après l'avoir longée à bonne distance sur quelques kilomètres, vira à droite, se dirigeant droit dessus, s'en approchant de plus en plus, puis finit par en attaquer l'ascension proprement dite. Déjà en approchant c'était beau mais là alors... j'en ai le souffle coupé... le cœur battant... les yeux exorbités... la tête retournée... je ne peux plus parler, encore moins partager ce qui m'arrive. Incroyable, hallucinant, magnifique, surnaturel, magique: un désert de pierre, une route impeccable, revêtue "en dur", serpent lisse dans un paysage totalement accidenté, fait de caillasse, de rochers de toutes tailles, de toutes formes, artistiquement sculptés par l'érosion. Waaaah... Semés dans ce désert, des baobabs côtoient des palmiers... des ânes broutent d'improbables restes d'herbe desséchée... Mais où est donc l'eau dans ce Sahara de roche? Comment peut-on vivre ici? Pourtant des villages et même des cultures démentent le bien-fondé de mes interrogations. Soudain, au détour d'un virage serré, une vision d'horreur dans ce paradis surnaturel: arrive en face de nous un véhicule tout-terrain "brandé" (= "peint aux couleurs d'une marque") de haut en bas aux couleurs de Nescafé... Persécution! Mais que font-"ils" ici? Au milieu de nulle part? Là où il n'y a que quelques Dogons accrochés dans leur falaise depuis des siècles, parvenus tant bien que mal à préserver la richesse de leur culture malgré l'intrusion des ethnologues puis l'invasion des touristes. Les

touristes! Pitié, dites-moi que c'est pour eux le Nescafé... ou alors que nous venons de croiser les gagnants d'un concours initié par un ingénieux PM ("product manager", pour les innocents) de Nestlé Suisse, baladés pendant une semaine dans le pays Dogon. Dites-moi que c'était pas le service externe OOH ("out of home" pour les mêmes) de Nestlé Mali... Heureusement, le spectacle est trop beau et l'émotion trop forte pour me laisser gâcher ce moment par de vieux fantômes. Le véhicule disparu, je me remets à admirer... la vue sur la vallée, là-bas en contre-bas (voir d'en-haut... ça a l'air bête mais ici c'est plus qu'inhabituel), plaine de sable parsemée d'arbres. On dirait une peinture. J'ai l'impression qu'on roule sur la Muraille de Chine. C'est complètement fou cette route au milieu de ce paysage lunaire. Je suis surprise. Pas mon habitude ce genre d'émotions. Nicole, ce sont les gens qui la touchent habituellement, les êtres humains qui lui font battre le cœur et non pas les merveilles de la nature. Si je verse une larme en quittant un endroit c'est que j'y laisse des gens que j'aime et qui me manqueront, pas pour la beauté du site... Que c'est bon de vibrer ainsi. Je mets du temps pour atterrir après cet épisode. L'accueil que nous réservent les amis de Laurent y contribue. Une chambre nous attend, on nous propose un plat de riz malgré l'heure tardive, on m'offre de l'eau pour me rafraîchir, une natte pour me reposer. Dans la cour, chèvres et moutons s'égosillent. Les enfants nous assaillent, nous prennent affectueusement en otage, nous sautent au cou ou se contentent de nous observer de loin. Je ne sortirai pas beaucoup de cette cour, il y a bien assez de chose à y voir et j'aime trop y vivre pour être tentée de sortir affronter les attrapeurs de touristes. Attirés par le ciel étoilé et convaincus par la chaleur accumulée à l'intérieur, nous dormons sur le toit.

Voilà, le week-end prochain je le passerai à Ouaga, "chez moi", avec ma coloc', ma "petite famille" et mes amis. La semaine prochaine c'est Tabaski, la fête du mouton. Que le temps passe vite, mais qu'il est bon ce temps qu'il m'est donné de vivre ici.

Recevez vos habituels rayons de soleils et chaleur africaine.

Affectueusement,

Nicole :-)

CD'A 09 – CARNETS DU BURKINA FASO N°9

Le 20 février 2003

Ouahigouya, la fin, déjà

Allez, chuis à la bourre. Charrette de diplôme ("plôme!"). Je vous balance mes notes en vrac, pas trop revues, c'est d'autant moins long. Profitez bien de l'hiver. Bisous aux enfants. Amen.

Bon, je vous devais depuis jolie Lulu des zessplications sur les causes et raisons de ma présence dans ce bled paumé de Ouahigouya que j'adore, en compagnie d'une grande sœur et d'un architecte nigérien. Allez, préparez-vous à vous taper dans la main en gueulant, la bouche déformée par l'illumination: "Bon sang, mais c'est bien sûr!" Vous l'avez bien mérité.

Ma formation de boy-scout humanitaire touche à sa fin. Et le programme du dernier mois, c'était travail de terrain, en groupes mixtes (genre/couleur/profession). Nicole est mal

tombée, elle est avec deux architectes. Aminou n'a pas eu de chance non plus, il a droit aux deux plus chieurs de tout le cycle, ceux qui font circuler des pétitions et n'ont jamais rien à perdre. Moi, je m'en fous, je suis Blanc. 'Cherchez pas, c'est une blague'⁸⁶.

Bref, on nous a dit, "allez voir à Ouahigouya, il faut faire un marché de gros pour les produits maraîchers". Alors on est venu, et on a dit "mais faut-il vraiment un marché de gros?" Et depuis un mois, on étudie la filière d'écoulement des produits maraîchers yadsé (= de Ouahigouya) pour dire que "non, il n'est pas très utile de faire un marché de gros ici." Merci d'avoir mis deux architectes dans le groupe.

Bon. On rend dans quelques jours. J'ai enfin repris mon rythme "charrette": quatre heures de sommeil par nuit, siestes de dix minutes à chaque pause, bouffé en permanence. Je vieillis, mais je tiens encore le coup⁸⁷. Kesvous voulez: il faut bien que je fasse des heures sup' pour envoyer des chroniques de mon quotidien, même un peu bâclées.

Bilan de ce mois: Aminou a mis une bonne volonté indécente à faire en sorte que "ça tourne". Mais...

Ça a pété une première fois fin janvier, lundi 27. J'en avais marre de laisser filer. Je ne suis pas "gentil", moi. Vraiment pas. Je ne sais pas d'où vient cette idée si répandue. Dire que même Nicole a été surprise. Ça n'a pas pété fort, ça a pété grave: quelque chose est mort: mon estime pour Aminou. Il ne m'est pas possible de bosser avec lui. Je suis rancunier. J'ai fait bien des concessions, maintenant c'est fini. Il n'y aura pas d'excuses, uniquement des actes. Quelque chose s'est brisé. Je ne le regarde plus avec bienveillance. Peut-être même que je le méprise un peu.

Désolé d'avoir blasphémé, mais sa façon de mettre sa religion avant le groupe m'horripile. Dieu, je m'en balance: je lui fous la paix, et escompte la réciproque. Mais quand Il prétend prendre le pas sur des relations purement humaines, alors je m'insurge, violemment.

Depuis, on fait semblant de bosser ensemble, mais en fait, Nicole et moi (ben oui, j'ai tous les défauts, y compris celui de l'entraîner derrière moi) ne tenons plus aucun compte de ce qu'il dit, fait, ou propose.

En trois semaines, à force de gentillesse, il avait presque réussi à me donner mauvaise conscience, même si je ne changerai pas d'attitude. Et voilà que ce matin il nous sort un des plus beaux coups de pute dont je me souviens. Peu de choses en soi, j'avoue, mais cumulé à l'incompréhension qui s'accumule depuis six semaines, c'est un peu beaucoup pour mes nerfs. Et puis, j'ai la testostérone qui circule mal, dans ce pays où il faut éviter tout effort sous peine d'avoir à filer sous la douche.

Bref, j'ai claqué la porte. Et ce soir (15:00), quand on s'est retrouvés face à face tous les deux (Nicole était stratégiquement sortie téléphoner), je lui ai dit que je ne faisais même plus semblant, et que je ne restais dans le groupe que si on trouvait moyen de ne pas avoir à se parler. Sinon, je peux toujours me casser. Je ne dois rien à personne: j'ai payé ma formation. Cher. C'est indécent, cette liberté, ce n'est pas la première fois que je m'extasie sur le sujet.

C'est lui qui a gagné. Je me suis retrouvé tout décontenancé quand j'ai vu que mes conneries d'âne bâté lui embuaient le regard. Merde. Le con. Alors on s'est remis à bosser. Nous sommes presque au bout, j'y arriverai. Un-zéro pour lui... C'est la pitié qui l'a emporté. Lui comme les autres Africains avec lesquels j'ai dû bosser me font mal au cœur de conformisme, de soumission à l'Autorité, de respect, et de manque de recul, d'esprit critique, d'ini-

⁸⁶ Une de nos expressions privées, avec Nicole: référence au fait que de toutes façons, tout nous est permis. Hélas...

⁸⁷ Encore qu'avec peine!

tiative. Des moutons. J'ai honte de le penser, mais je ne parviens plus à les voir autrement. Les pauvres. Pourtant, j'aimerais tellement qu'ils me surprennent⁸⁸!

Voilà.

Dans quelques jours, retour à Ouagadougou, FESPACO (festival du cinéma africain, un événement monstrueux), soutenance, et puis, recherche d'emploi, retour en Europe... Le tout sur fond de hessdéheffat. Je n'ai pas trop envie de squatter chez mes onclétante, mais où aller? Bah, on verra bien. Pour l'instant, j'ai encore les clefs d'une maison.

Je vous laisse avec mes notes en vrac sur le quotidien de ces dernières semaines, sous forme de liste à belettes:

Bouffe

1-Rose nous a fait une pizza. Mais comment fait-on une pizza sans fromage? Réponse: au kiri. Ou à l'oeuf (il m'a semblé), avec des rondelles de tomates, de concombre, sur une pâte sablée, etc.: Original. On dirait ma cuisine expérimentale! Est-ce un compliment? À Aminou qui n'a jamais goûté une pizza: j'explique que ça ressemble autant à une vraie pizza que moi à une playmate. Mais dans les deux cas, c'est toujours bon... Une pizza, ça se mange avec les doigts: Aminou est surpris (Nicole lui a expliqué qu'en Europe on ne mange que le poulet avec les doigts). Nicole de préciser, donc: "C'est comme un poulet sauf que c'est un peu différent." Certes.

2-Par contre, lundi 10, j'ai eu droit à du vrai fromage-de-chez-nous-qui-pue-grave. Merci Nicole. Mmmmmmm. Et j'ai gardé le plastique dans lequel il avait sué. La tête de Nicole qui me regarde sniffer la cellophane odorante en soupirant d'aise: "C'est si bon quand ça pue." Mais oui, laurent⁸⁹.

3-Mercredi 19 au matin: petit déj' dans une de ces cahutes de bord de route avec un banc, une table, une marmite en alu où bout de l'eau, trois baguettes et de la margarine ne nécessitant pas la réfrigération (beurk!). Le gars prépare mon *lipton* (thé): "5 sucres, ça va?" Arg!

4- Contrairement à ce que je croyais, les Africains n'ont vraiment pas le culte du repas, à peine celui de la bouffe. Sinon, pas choqués de se tirer de table quand ils ont fini. Vraiment, les plaisirs de la table, c'est un truc de Latins⁹⁰! Dommage...

5- Nous sommes allés deux-trois fois avec Nicole à la *Buvette du cœur*⁹¹. La bonne femme a un sourire formidable qui m'a empêché longtemps de remarquer un pied-bot monstrueux qui la fait claudiquer fort bas. La première fois que je suis entré pour voir si on pouvait manger tous les deux (Aminou était chais-plus-où), elle m'a aussitôt adopté comme mari. Heureusement, Nicole m'a sauvé: elle a joué l'épouse-légitime-outrée à la perfection. Depuis, quand on y retourne, elles jouent aux co-épouses, à la mode africaine. Et moi je suis heureux comme un coq gaulois en pâte. J'aime bien aller bouffer à la *Buvette du cœur*...

Vie quotidienne

⁸⁸ Pas eu de surprise, hélas, mille fois hélas!

⁸⁹ Je ne mords pas, soyez sans crainte!

⁹⁰ Et là-dessus, je suis bel et bien Latin!

⁹¹ Ça rappelle un resto...

6-Les visites nocturnes des voisines (et voisins pour Nicole) s'espacent. Ils paraissent déçus de voir deux Blancs dans une même maison, et qui s'entendent. Aminou, son statut est plus trouble à leurs yeux. C'est dommage, tout ça: partirai-je sans nouvelle correspondante⁹²?

7-Je bois comme jamais je n'ai bu. Sans exagérer, bien mes trois litres de flotte par jour. Mon unité, c'est le "quart" de 75 centilitres. Trois fois par jour, plus les gorgées glanées, quand j'ai chaud. Moi qui avais fait profession de ne pas boire. Ceci dit, j'ai autant de crampes qu'avant⁹³...

8-Des fois, j'ai l'impression d'avoir bronzé! 'Faut dire que ça fait plus d'un an que je vis sous les tropiques... Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, c'est que Nicole a les bras plus clairs que les miens! Ça me console de l'immersion rurale avec Anh-la-vietnamienne!

9-Frankie va mal. Trop sec. Je vois les hanches blanchir le temps d'un morceau. Je ne peux plus guère jouer, et j'ai peur du retour: se remettra-t-elle⁹⁴?

10-Je me suis mis au cheich. Paskeu le chapeau, c'est sympa, mais c'est encombrant. C'est Aminou qui m'a appris à m'entourer la tête de ces trois mètres de tissu vert-comme-j'aime. Look un peu Targui. Dans la rue, on ne m'appelle plus "Ben Laden", ni "Le Blanc", mais "Touareg"...

11-Et puis, Nicole m'a convaincu du génie du *pagne*: il s'agit d'une mesure de tissu, genre 1m20 par 1m80, de toutes les couleurs unies, mais plus encore de tous les motifs. Un pagne sert de drap, de jupe (même sur un mec, c'est vachement bon comme vêtement d'intérieur quand il fait chaud), de linge de toilette, de couverture, de peignoir (ça, je fais pas),... La liste n'est limitée que par l'imagination. Vous me connaissez, je n'ai pris que des pagnes unis, aux couleurs saturées: bordeaux, jaune, vert et violet. Ces Africains sont géniaux!

12-Encore à propos de mon cheich: le huit, y avait Carnaval à l'école des trois petits: Amos était jazzman, Aurore clown-cavalier et Bénédicte était splendide dans sa robe de princesse. Le directeur m'a soudain interpellé avec un "Enfin un parent qui a compris qu'il fallait venir déguisé!" si enthousiaste que je n'ai pas osé le détromper...

13-Les Africains disent "C'est mon homo" pour c'est "mon homonyme". Hem. Rappelez-vous qu'ici, porter le même nom crée un lien très fort⁹⁵.

14-La phrase la plus commune de Nicole:"T'es bizarre." Au bout d'un mois et demi de vie commune, je vais finir par le prendre comme un compliment. Surprendre encore: quelle classe!

15-En réponse à mon "virgule", Nicole m'appelle parfois "guillemets": références à ma manie des citation. J'aurais préféré "point à la ligne", mais je ne choisis pas.

16-Vu la chaleur, on s'est tous mis à dormir sur le toit de temps en temps. Comme on n'a pas d'échelle, j'ai fait un "aguillage"⁹⁶ (© Nicole) de notre barrique (vide) montée sur une de nos trois tables, avec quelques chaises pour agrémenter le tout. Fier (encore!). Bon: vous savez combien j'aime dormir à la belle (étoile?), je ne m'étaie pas sur l'effet que ça me fait, j'aurais d'autres occasions.

Considérations sur le bonheur 3

⁹² Réponse: oui. En fait, les seuls amis que je garde en Afrique sont les Maliens de Jacques, Tall-qui-reconstruit-son-village et Gaby-le-polio.

⁹³ Certains affirmaient que mes crampes chroniques étaient dues à mon manque d'hydratation...

⁹⁴ Réponse: non. C'était son chant du cygne, ces aubes sur les bords du lac...

⁹⁵ Vivent les Laurent!!!

⁹⁶ Bricolage?

Bon. Vous l'avez compris ou non, je suis toujours aussi heureux, mais je n'en parle plus trop pour ne pas vous blaser. Et n'allez pas croire que c'est le genre de bonheur à être troublé par une colère contre un collègue, par une perspective de hessdéheffat, par des nuits de charrette, ou par le mystère de l'avenir. Non, non, non. Tout ça n'a guère d'importance. Même rentrer en Europe ou repartir un jour ne me préoccupe plus. Pire, même la perspective de vivre seul n'est plus vraiment un souci. C'est vraiment un bonheur monstrueux.

Allez, j'avoue mes dettes. Si aujourd'hui j'ai enfin cessé de tourner pour chercher ailleurs ce qui est là, dans mon petit cœur à moi, c'est bien parce qu'une grande sœur me l'a montré. Merci Nicole!

C'est drôle, parfois, la vie, non?

Vivement l'avenir.

"Retour à Bandiagara"

Gag: je tente vaille que vaille d'avancer dans mes lectures depuis que nous sommes exilés à Ouahigouya. J'avais fini *Oui mon commandant!* d'Hampâté Bâ à mon premier voyage au Mali (Tcheulahonte, ça fait plus d'un mois!). Là, j'en suis à la moitié de *L'enfant Peul*⁹⁷. Et juste quand je me prépare à retourner au Mali, je commence la partie intitulée... "retour à Bandiagara"!!!

C'était le premier février, avec Nicole. Vous avez déjà lu son point de vue sur l'affaire...

Mon principal souvenir du voyage, outre la beauté de la falaise: le pot d'échappement qui veut prendre son indépendance, que le chauffeur répare avec un bout de ficelle. Durant l'opération, j'arrose avec volupté et précision l'écorce écailleuse d'un petit arbre fourchu esseulé dans son paysage mythique.

Nous sommes accueillis par Hablo, bien mieux reçus qu'espéré (je me méfie toujours). Il me découvre sans barbe. Restent Itziar, Philippe et Jacques à ne pas me connaître glabre⁹⁸.

Nicole mange. Pas faim: je m'installe dans cette petite cour animée et me mets à dessiner. Le croquis, c'est la grande découverte du Burkina Faso. C'est la première fois que j'y trouve plaisir, que je n'ai plus à me forcer, au contraire! Il ne faut pas une minute pour qu'une dizaine de gamins m'escaladent et s'arrachent les feuillettes! Une fillette reste un peu plus que les autres: on essaye de parler par signes. Je chante *Never alone dans mes dreams* de Soldat Louis⁹⁹.

Dimanche 02, je pars seul pour Saré Famori à 9:40. Nicole a mal aux genoux.

Itinéraire: je suis mon ombre. Très exactement. D'abord dans les ruelles étriquées où il faut se croiser à l'égyptienne, mais où pour une fois je parviens à optimiser mon trajet. Et puis, c'est le plateau. Immense.

Portrait: suis chaussé de mes super-grolles du Panamá, si fines, si montantes, si seyantes (euh, à force de marcher pieds nus ou au mieux en sandales, je confesse tout de même quelques cloques). Pantalons noirs légers dont j'affectionne la coupe, qui battent au vent. T-shirt "lycée Saint-Exupéry" de Cousine Damaris, "avec illustrations de l'auteur". Petit sac à ventre, puisque je me sers de moins en moins de sacs à dos: le maintien est plus élégant devant. Moins voûté. Dedans, presque rien. Pardi! À l'épaule, par-dessus, *Frankie*, qui pour une fois est de l'expédition. Pour couronner le tout, mon grand cheich vert tout neuf. Je suis fier

⁹⁷ Du même auteur.

⁹⁸ Et le petit Jean-Marie de la guérite à café de Ouagadougou - et puis, j'ai revu Jacques une fois rentré.

⁹⁹ Vous situez? J'adore ce chant...

comme un veilleur de *Citadelle* (St-Ex, toujours). J'aimerais me voir tellement je me sens beau. Oups, je m'égare.

Le plateau: pour l'essentiel, il a été planté de mil. Or, ici, on ne travaille pas la terre à la charrue, mais à la *daba* (houe): en place de sillons, les tiges poussent en bouquets plantés sur des taupinières. Maintenant que toute verdure est retournée poussière, on dirait que la terre a la chair de poule, ce qui est plutôt incongru par cette chaleur. Parfois, de la roche nue en bancs, comme la peau paraît dans le mouvement d'un vêtement ample. Quelques arbres. D'abord rares, puis par endroits en semi dispersé quoique régulier. Des imbéciles de Peuls coupent les branches pour nourrir les troupeaux (c'est interdit!). La poussière fine du double sentier tracé par les roues des charrettes offre au pied un tapis doux. Et puis, il y a le vent. Ce plus fidèle ami. Qu'est-ce que j'aime le vent! Mmmmmmmmm.

Qu'il est bon de marcher seul, lorsqu'on va vers ce qu'on aime.

10:50: un village. Je me suis perdu. Pour tous habitants, un vieux, une femme et trois gamins. Tous Peuls (peinture noire autour de la bouche). Ils m'indiquent la direction: je dois obliquer à angle droit par rapport à la direction que j'avais si fidèlement suivie. J'ai donc maintenant le soleil à main droite.

M'abrite à l'ombre le temps de passer une chemise longue pour me protéger les bras. Sors mes petites jumelles (cadeau de ma môman-à-moi, eh!). J'aperçois deux gamins. Je ne reconnais pas vraiment Moussa, le "petit" qui aide Tall, mais sans que je puisse l'expliquer cartésienement, je suis persuadé que j'ai retrouvé le puits de Saré Famori. Je continue enthousiaste, et à raison: j'arrive en effet au forage, et ne tarde pas à recroiser les gamins. Moussa me reconnaît. Tall le suit...

Je rentre les attendre à l'ombre tandis qu'ils font un dernier trajet au puits. Tout a été aménagé, tout est propre et accueillant comme un ménage de Suisse maniaque, j'exagère à peine. Yannick-le-Français (souvenez-vous, le gars qui avait débarqué en même temps que moi la première fois) est resté un mois: il a laissé beaucoup de petites-choses-qui-font-la-différence. Un gars bien mieux que je le pensais, ce Yannick! J'adore les bonnes surprises.

Un chat tout neuf, minuscule et émacié m'adopte. Il a des oreilles immenses de fennec qui contrastent avec le délié de son corps. Il ne ronronne pas, mais s'étire sous ma caresse avec une volupté qui fait envie. En voilà un qui ne "marchande pas son plaisir", comme dirait Goldman. C'est bon!

Mama nous rejoint l'après-midi. On joue de la musique, et je me mets aux percus. Pas trop mal: mes bagues à calebasse sonnent plutôt bien. J'en commande une dizaine pour la prochaine fois. Ensuite, Mama s'en va, et on parle avec Tall. Je continue à découvrir sa vie.

Tall a deux enfants, un garçon de cinq ans, et une fille d'une année. Entre eux, une fille qui aurait eu trois ans est morte. Sa compagne est une Dogon de pure race, et sa famille regarde de haut les gardes Sofa dont Tall est issu. C'est la mère de Tall qui s'est battue pour défendre l'honorabilité de son ascendance. Maintenant, les familles sont d'accord pour le mariage. Le "fait accompli" des enfants a sans doute aidé, mais j'aime beaucoup ces histoires "d'amour-malgré". Merci Tall pour cette belle histoire.

Elle terminera cette année ses études d'assistante de gestion à Bamako (la capitale). Tall souhaite qu'elle s'installe à son compte à Saré Famori, et qu'elle gère les trois mouvements de femmes de Bandiagara. Rêve?

Bus de retour: dans la falaise, Nicole cesse de parler de *Caligula* (Camus) et contemple ce spectacle qui l'a tant saisie à l'aller. Moi, je ne vais pas si loin dans mon émotion. En fait, je

regarde cette falaise avec mon corps, en grimpeur: voies, mouvements, passages, prises. Je suis un kinesthésique, je vois avec mon corps (et d'ailleurs je regarde les corps qui se meuvent¹⁰⁰!).

Je réalise que mon amour pour la montagne n'est pas non plus dans le spectacle, mais dans mes muscles et mes poumons, mes jambes et ma peau. J'aime la montagne avec mon corps. Il est ainsi enfin prouvé que je ne suis pas un sentimental, je n'éprouve que des sensations. J'aime avec mon corps, pas avec mon cœur. Et je suis heureux.

Frontière: le troufion est fin bourré. Le chauffeur déploie des trésors de patience et de psychologie pour lui soutirer les cachets idoines. Le bus charge des moutons pour Tabaski, bientôt. Je parle des mes autres sœurs à Nicole. Que je tiens à elles, mes 'tites sœurs!

Mercredi 12 février 2003, *Tabaski* - 10:00

Changement de style: reportage. J'écris en direct. Aujourd'hui, c'est *Tabaski*, la fête du mouton. Il est dix heures. Ça a commencé hier, cette saturation au bonheur...

Matin super-grasse-mat' sur le toit jusqu'à ce qu'il fasse grand jour¹⁰¹. Ensuite, on enfourche avec Nicole *Hector-son-boguet* (le mien, c'est *Margueritte*) et on fonce à la pâtisserie. On petit-déjeune au bureau: des croissants et du véritable nutella, contrebandé à un coût qu'il serait indécent de dévoiler ici (j'ai failli avoir à vendre mon corps). Plein la lampe. Burp. J'ai tout le système digestif gainé de chocolat aux noisettes! Que c'est bon.

Et puis, neuf heures approchent, l'heure de la grande prière. Le bureau donne sur la place où commence à s'assembler l'intégralité de la population de la ville et ses environs. Nous posons nos gais posté-rieurs sur un banc bienvenu (hélas pas public, *sorry Georges*¹⁰²), et ma-tions allégrement les boubous de fête qui défilent. Les collègues viennent garer leur mob. Ils sourient de tout le visage, du fond des yeux, du vêtement brillant empesé d'amidon. C'est fête, tout le clame.

Moi, je n'en peux plus. Ce coup-ci, j'éclate. Trop de gaieté, trop de sourires amènes, trop d'yeux qui brillent ingénument, trop de gamins droits dans leurs boubous jaunes tout neufs et trop grands. Trop de fraîcheur du matin pas encore dissipée. C'est comme autrefois, comme quand j'étais petit garçon. Ça faisait plus de dix ans...

Et quand je vois toutes ces échine brusquement ployer ensemble comme un champ d'orge sous le vent silencieux, je me retire. C'est trop. Écrire permettra peut-être d'évacuer le trop-plein... Merci.

lau.

CD'A 10 – CARNETS DU BURKINA FASO N° 10

Style journalistique: écriture sur le vif

VENT DE FOLIE!

¹⁰⁰ Je n'aurais pas des origines grecques, moi, avec ce culte du corps?

¹⁰¹ C'est-à-dire pas très tard!

¹⁰² Houlala! Relisez cette phrase, et si vous comprenez, écrivez-moi!

Vendredi 28 février 2003, 23:00, Chez Nicole & Natacha

Oups!

J'ai cent messages non-lus à consulter, et je me permets de vous seriner d'un *Carnet* de plus? Gonflé, le mec.

Essplications: oui, mais ça vaut la peine de suivre au jour le jour. Franchement. Lisez, et jugez.

Et puis, c'est d'autant plus court. Pas deux pages... Allez!

Bon. Suivez, c'est une affaire de calendrier. Nicole et moi sommes arrivés mercredi matin à Ouagadougou. On a polycopié notre mémoire (sorti d'imprimante le matin même à 5:10), et on est passés le poser à l'école. On s'est tapé dans le dos avec les potes qui n'avaient pas encore rendu (échéance 18:00), et on est rentrés chacun "chez soi", c'est-à-dire que je suis aller demander l'hospitalité chez les Dollfus.

Jeudi, j'ai dormi toute la journée. Ben oui, j'ai plus vingt ans!

Vendredi, je m'occupe des cousines pendant l'absence de Mireille, et Nicole vient me chercher pour m'amener à l'école (passage par la case "Uno-avec-Amos" inévitable). Elle me dépose devant les grilles vers 16:30: 'paraît que ça sent un peu le roussi, et elle préfère que je m'en occupe tout seul... bis: applusse.

Pour sentir le roussi, c'était plus fort en chocolat que je m'y attendais! Aminou me file mon tirage de notre mémoire, et... je ne reconnais pas notre travail! Figurez-vous que les responsables se sont permis de retirer un autre original sous prétexte que le nôtre était trop pâle!!!

Donc, toutes les polices changées, toute la mise en page foirée, sans compter le principe qu'on a rendu un document et c'est un autre qui est distribué. Même si la lettre reste la même, c'est inadmissible. En tous cas pour moi. J'assume.

Action: je cours littéralement chez notre cher responsable (depuis le début, il ne peut pas me voir en photo: normal, je ne lui reconnais aucune autorité; ce mec me voue une des plus belles haines dont on m'ait honoré), je gueule très fort, et... j'aperçois les douze exemplaires de notre mémoire prêts à être distribués au jury.

Pour une fois, je ne réfléchis pas: je me saisis de la pile, et sors en courant! Le gars, un peu décontenancé, me poursuit un instant. Le cœur battant, je me planque dans les chiottes. L'ouragan passé, je récupère mes affaires, et me rends chez Alex-l'archi pour faire le point (Nicole est injoignable sur son natel). Manque de bol, aucun des trois collègues-colocataires n'est là. J'attends une demi-heure sur leur terrasse et retourne à l'école.

J'arrive de nuit, genre 18:00. Je pose mon sac au *télécentre* à la petite dame qui me fait les yeux doux. Je joins enfin Nicole qui arrivera bientôt à toute la puissance de sa P50.

[Permettez que je m'interrompe, mais Natacha-la-rousse sort de la douche: ce sont les inconvénients de l'écriture en direct...]

Le lendemain, samedi 1^{er} mars 2003, à l'école, 10:30

Reprenons: après avoir volé notre propre travail, je suis retourné à l'école pour effacer des ordinateurs la version Word que nous avons pour consigne de déposer. Histoire que l'affaire ait le moins de chances possibles de se reproduire. Nicole arrive une seconde trop tard pour m'empêcher d'envoyer un email circulaire à tous les copains pour les mettre au courant. Quand je dis "une seconde", c'est au pied de la lettre: le message de confirmation d'envoi est apparu devant elle.

Bon. Je lui ai expliqué tout ce que j'avais fait. Elle aurait pu me gifler. Ou me haïr. Ou se mettre en colère. Elle a essayé de me comprendre. Mais elle l'avoue, elle a du mal. Elle ne me cache pas que si elle avait été là, elle ne m'aurait pas laissé agir! Heureusement, elle n'était pas là, et je revendique mon geste. Tellement mythique, ce petit mal rasé qui court dans les couloirs de l'EIER avec cinq kilos de papiers dans le chaud des bras!

Bilan, pour ceux qui n'ont pas suivi:

1-On a rendu un original en temps et heure.

2-Les commanditaires ont une copie de cet original.

3-J'ai volé les copies d'un autre original, tiré par "l'équipe pédagogique".

4-Le jury n'a donc pas notre travail de diplôme.

5-Soutenance mardi, soit après-demain en jours ouvrables...

Bon, entre-temps, Alex est rentré: il nous *enjoint* à venir nous expliquer. Heureusement qu'on peut compter sur les copains!

Donc, on débarque. Genre 19:00. Ni Nicole ni moi ne pouvons partager les spagh'-parmesan de Nina. C'est dire si on a la tripaille nouée! On raconte. Soirée en trois temps:

1-Alex écoute et commente. À force, lui et Nicole me font admettre que le plus efficace pour faire des vagues n'est pas de me tirer "à la Pedasi", mais de montrer profil bas jusqu'à faire péter l'affaire mardi, devant public. Yesssss, ça va chier! (Ptiluc, *La mémoire et la boue*)

2-Alex nous raconte ensuite les autres groupes. Il réussit le tour de force de mettre Nicole au bord des larmes de joie en lui racontant combien les relations Blanc-Noir ont été pareilles voire pires dans les autres groupes. Je suis content que Nicole soit soulagée.

3-Alex jette un œil à notre travail. Il ri à ce que nous avons prévu à cet effet. C'est bon de s'entendre dire qu'on a fait du bon boulot.

Alex, t'es un vrai pote comme on en rêve plus qu'on en rencontre. Merci mon vieux!

Bon. Soulagés, on rentre chez Nicole pour qu'elle se douche. Pendant ce temps, je rédige la première moitié de ce *Carnet*. Vers 23:00, on sort au *Dogon*, le rendez-vous des amis de Natacha & Nicole. Je retrouve quelques gars qu'elles m'avaient déjà présentés et qui me reçoivent à bras et cœur ouverts. C'est bon d'être accueilli comme ça.

Et puis, il y avait Linda: une des amies les plus intimes des deux grâce, de passage quinze jours au Burkina Faso. Elle part ce soir: c'était la seule opportunité de la rencontrer enfin. Là encore, je m'incline: la demoiselle m'a reçu avec une bienveillance indue, a tout fait d'office pour me mettre à l'aise et m'adopter. Après la journée que j'ai eue, vous imaginez l'effet que m'a fait cette nuit au *Dogon*...

Nicole me ramène et y retourne. Couché à 2:00. Naze, bien entendu. P'tite nature, va!

Ce matin, petit déj' avec Mireille et Étienne, avec récit détaillé, et longue discussion stratégique-diplomatique quant à l'attitude à adopter. Ils m'ont convaincu: je me range (si on accepte encore nos excuses!), et on fait péter l'affaire mardi...

Voilà. Je suis à l'École, je viens de poser mon beau cul sur une chaise en bois. Rien n'est encore arrivé. La suite au prochain numéro...

Bises

laurent.

C'est pô fini! Ok, je suis diplômé, mais 1-les circonstances méritent un récit, et 2-ce *Carnet* n'est pas le moins fou de ce que j'ai eu à rédiger. En fait, ça devient franchement loufoque! Je vous laisse juger. Bonne lecture des derniers Carnets du Burkina Faso!

La fin de l'affaires des mémoires

Vous avez bien suivi, hein? Bon. Donc, Nicole et moi avons passé le ouikène du premier-deux mars un peu sur les dents. Et puis, tout s'est résolu, on a présenté, et nous sommes tous joyeusement diplômés. Applaudissez, vous pouvez. Profitez-en pour sabrer une bonne bouteille, vous l'avez bien mérité! Merci.

Tout s'est tellement résolu à mon avantage que j'ai été obligé de faire profil bas ensuite, sous peine d'être mesquin. Je suis passé en Conseil de Discipline, où mon principal adversaire était (étonnamment) le directeur de l'École, un Français qui s'était juré de me virer lorsqu'il m'a vu pour la première fois arpenter les couloirs de son établissement pieds nus. Il n'a pas eu gain de cause. Quant au responsable à qui j'avais "volé" notre travail, j'ai uniquement eu à lui présenter une lettre d'excuses, ce dont je me suis d'autant plus volontiers acquitté qu'on ne me demandait pas de regrets. Bref, mon acte est reconnu et reste revendiqué, et m'en excuser n'est pas bien cher le payer...

Inutile de dire que nous n'étions pas très préparés pour la présentation de mardi, et pour tout dire passablement médiocres. Mais qu'importe: la note n'est même pas mentionnée sur notre beau diplôme tout neuf!

Derniers rebondissements: 1-Notre cher Aminou nous a sciés en cours de présentation en prenant ouvertement un parti qui était le nôtre, et sur lequel nous ne pensions pas qu'il nous avait suivi (il s'agissait de critiquer le sujet proposé, ou équivalent, chais plus). Bref, c'est là que j'ai commencé à saisir qu'on ne *convainc* pas un Africain, mais que, parfois, on lui retrouve une idée qu'on avait énoncée et qu'il s'est appropriée. Une leçon¹⁰³. 2-Par contre, son personnage que j'ai suffisamment flétri la dernière fois est bien ressorti par deux reprises ensuite: d'abord lorsqu'il a nié toute responsabilité dans les notes de bas de page (normal, il était déjà rentré à Ouagadougou pendant qu'on terminait à deux), et, pire encore, lorsqu'il a remué ciel et terre pour obtenir un "cachet sec" (= en relief) sur son diplôme. Même les Africains trouvaient qu'il exagérait. Situation symétrique de mes propres emportements, incompris de mes compatriotes...

Voilà, l'affaire est close. Toutlmondilestcontent. Bonne nuit.

Quelques anecdotes

0-Téléphone de ma mère, le soir de mon passage en conseil de discipline. Elle: "Comment vont tes collègues? Toi, je ne me fais pas de soucis, tu assumes de toutes façons ce que tu as fait!" C'est fou, ma mère me connaît comme si elle m'avait fait¹⁰⁴...

1-Les copains Africains de Natacha & Nicole m'ont adopté, et c'est tout à mon honneur. Je suis aller trinquer avec eux tous à notre succès. Vraiment des gars cool. Il était temps que je rencontre des Burkinabés... Vivent les Africains!!!

¹⁰³ La plus importante de toutes, je pense. Nous n'aurons jamais raison contre un Africain, mais ça ne signifie pas que nos idées ne font pas leur chemin...

¹⁰⁴ Je ne vous le fait pas dire!

2-Pascale-de-Neuch' m'a laissé entendre qu'elle voulait bien être ma cavalière au dîner final, pour que je ne sois pas le seul célibataire. Mais elle s'est déditée: dommage, on se serait bien marrés! NB: toutes les filles seules ont trouvé chaussure à leur pied ici... Je suis bel et bien le dernier¹⁰⁵! ;Vencermos!

3-À part ça, c'était un repas assez sinistre. Trop guindé. Heureusement, il y avait: 1-Magdalena: on s'est descendus un pichet de rouge, et on a rigolé comme des poivrots. On était de toutes façons déjà saouls de fatigue... 2-Mathieu-un-seul-thé: un gars super cool. On s'est tous les deux pris un verre d'eau dans le cou par Pascale parce qu'on improvisait un concert de verres en cristal. Il nous a vengés plus tard dans la soirée, mais j'étais déjà rentré (c'est d'ailleurs lui qui m'a reconduit). Je n'avais pas encore eu un si bon contact avec ce rasta-là. Une bonne surprise¹⁰⁶.

4-Bon. Autres machins-trucs en vrac. On a croqué deux boîtes de disquettes pour ce diplôme: chaleur + poussière = fatal! Deux boîtes!!!

5-Ce qui est cool avec une grande sœur, c'est qu'elle peut me raconter tout ce qu'une copine ne dit pas. Nicole a ainsi commencé à me lister toutes mes habitudes qu'elle aurait trouvées rédhibitoires chez un copain: par exemple, je ne me servirai plus jamais des torchons pour me moucher... Oups¹⁰⁷.

6-Rentrant une nuit par des rues non éclairées pour me faire ouvrir la porte des Dollfus par le gardien, j'ai réalisé que j'avais l'impression de vivre non dans un *ailleurs*, mais dans un *autrefois*. Comme si une machine à remonter le temps m'avait soudain ramené à l'époque prousto-dickensienne des becs de gaz illuminant des boulevards resplendissants, ou au temps dostoïevskiens des princesses se retrouvant à faire des ménages et de la couture lorsque leur fortune est épuisée, des étudiants plus pauvres, plus engagés, plus révoltés que nos confrères, des couches sociales ne se mélangeant guère, des légions de gardes, de bonnes, de cuisinières sous-tendaient la vie des héros (spectateurs-qui-n'en-pensent-pas-moins), et de l'argent outrageusement omniprésent dans la moindre des relations sociales. Je crois qu'on pourrait réécrire *Le temps perdu* ou *Les frères Karamazof* en version contemporaine, simplement en les translatant sur le continent africain.

Comment a-t-on mis fin à cette époque? Par trois guerres mondiales (en incluant celle de '70), non? Vive l'avenir!

En guise de conclusion...

Bon. Je vous ai promis de terminer en beauté. Vous ne serez pas déçus.

Dernière nouveauté: Nicole et moi avons annulé nos billets d'avion.

On rentre, certes, mais par voie de terre...

Encassez, j'explique.

Origine de l'idée: à chaque fois qu'on en avait notre claque à Ouahigouya, elle disait en rigolant "On lâche tout et on rentre à pied!" Et vous savez que je ne ris jamais entièrement. J'ai donc fini par dire "Chiche?" Et elle a répondu "Chiche." Et voilà

Départ: avec le premier jour du printemps. Pour bien rigoler.

Équipe: nous deux, finalement. Allez-y trouver d'autres tarés!

¹⁰⁵ Célibataire.

¹⁰⁶ De fait, Mathieu a été une des bonnes surprises du "retour", un de ceux avec qui j'avais le meilleur contact "après". Il est même venu jusqu'à Genève pour passer deux heures avec moi avant mon départ pour l'Afghanistan...

¹⁰⁷ Mais non, partez pas! Je rigolais, bien sûr...

Temps estimatif: six semaines. Rentrés pour la fête du premier mai. C'est qu'on aura tous deux à trouver à s'embaucher ensuite... Gag.

Fric: ok. De toutes façons, on va pas laisser des affaires de thune nous pourrir la vie, non?

Itinéraire: par le Sud algérien, puis soit le Maroc (et l'Espagne), soit la Tunisie (et l'Italie).

Note: nous sommes à la recherche de tous les conseils et contacts que vous pouvez nous filer sur ces trois pays d'Afrique du Nord. Merci.

Conclusion: Mais où vont-ils donc chercher tout ça???

Encore un mot: vous avez compris ou non que mon "bonheurs monstrueux" est resté en rade à Ouahigouya, là où j'avais du boulot, une maison, une grande sœur, et que sais-je? En reprenant mon petit baluchon, je retrouve cette vieille haine solidement chevillée à mon corps qui m'anime depuis toujours, ou presque.

Je suis plus riche de ce que j'ai vécu, et ne songe ni à regretter de l'avoir connu, ni à soupirer de ce que ce temps n'est déjà plus, il m'aurait vite été insupportable. Maintenant, le vieux laurent que vous avez toujours connu a repris son bourdon¹⁰⁸ et s'est remis en marche.
Baston!

Bon, c'est l'heure, moi, j'ai fini (Renaud, *Peau aime*). La suite dans les premiers *Carnets du Désert*.

Vive le printemps!
laurent.

¹⁰⁸ Un Bourdon, c'est un bâton de pèlerin. Tout le monde le savait?

Ouahigouya, Burkina Faso, lundi 24 mars 2003

Bonjour-bonjour!

Une nouvelle série de Carnets qui commence... Avec son lot de petites innovations. J'espère vos avis, suggestion et commentaires. Par exemple, est-ce que la rédaction "journalistique", sur le vif, au présent et par petits bouts, est intéressante? Lourde? Difficile à suivre? Trop égocentrique? Longue? Courte?

Le voyage a tout juste commencé: vous découvrirez ici un lot d'hésitations et de tergiversations à la hauteur des enjeux (tant itinéraires que relationnels). Et beaucoup de repos pour digérer tout ça!

À bientôt.

laurent

NB: que ceux qui n'ont pas envie de recevoir mes élucubrations dans leur mailbox me le signalent: ils peuvent toujours aller les chercher sur le site en signature de tous mes messages...

Ouagadougou, Burkina Faso, mardi 18 mars 2003, 22:30

On r'connais le bonheur, paraît-il, au bruit qu'il fait quand il s'en va (Renaud)... Le mien, je l'ai laissé à Ouahigouya, avec deux des mois les plus heureux de ma vie. Depuis, j'ai repris mon bourdon et mon baluchon, et... "On the road" again (Jack Kerouak)! Je suis heureux d'avoir reçu de l'Afrique et de 2003 ce cadeau que je n'attendais pas. Mon sourire est plus vivant grâce à ce temps-là. Je mourrai plus heureux de l'avoir vécu.

Maintenant, il reste le fond, il reste ma vie. Il reste la colère qui me réveille au matin et me fait marcher, encore. Il reste cette boue noire du monde qui parfois bourgeonne d'un lotus ou d'une rose, toujours surprenant, immérité, immense. Bien enfantin serait le jardinier qui regrette le sombre du terreau. La vie continue, vive la vie!

Maintenant, je rentre en Europe. Lentement. Libre enfin de ne pas me soumettre à l'instantané aliénant du voyage aéronautique. Je m'accorde ce que jamais encore je ne m'étais autorisé: six pleines semaines de retour. Six semaines de voyage.

Et Nicole m'accompagne, malgré. Malgré tout. Malgré ses craintes. Malgré moi, malgré cette somme de défauts qui me rendent si sympathiques, mais si invivable au quotidien. Malgré nos incompréhensions. Malgré ma folie, et ma légèreté insoutenable et viscérale. Malgré mes éruptions de colère aussi exceptionnelles que froides et ravageuses, dont j'ai du mal encore à prévenir.

Rares sont les voyages où je n'ai pas marché seul. À part ma sœur Aline, qui est aussi chtarbée que moi! Et Cousin PYou. Jamais pour aussi longtemps, en tous cas. J'aurai mille choses à apprendre, à découvrir. Sur le voyage, sur l'amitié, sur l'échange. Sur ce qui ne se partage pas, sur ce que c'est que ne pas marcher seul.

Je me réjouis.

Maintenant, aux plumes: départ après-demain, et mille choses à avoir faites d'ici-là.

Ouagadougou, mercredi 19 mars 2003, 17:30

L'après-midi s'achève. La clim' ronronne doucement et il faudra bientôt allumer les lumières. Boucan d'enfer en sourdine, encore. Départ prévu pour demain. Je viens de terminer tout ce que

j'avais à faire: derniers courriers à des jolies filles et de vieux amis, ultimes courses, et fins de tris. Il me resterait à siester et passer une soirée agréable avec mes hôtes et néanmoins onclétantes Dollfus...

Pourquoi ces conditionnels? Pourquoi "prévu"?

Ben c'est bien pour ça que j'écris plutôt que me reposer.

Il y a longtemps que ça traînait. Ça a dérapé. Ce qui est sûr, ce soir, c'est que *nous* ne partons pas demain. Reste à savoir si *je* pars, seul, ou si *nous* envisageons un autre voyage, à deux.

J'essplique. Nicole ne veut pas passer par l'Algérie. C'est raisonnable. Elle a pour elle tous les arguments, je n'en ai aucun. Sauf que mon idée de voyage, c'était le désert, pas Dakar. Je n'insisterai pas si ça ne passe pas, mais je veux le tenter. Elle non. Elle a raison, puisque je n'ai aucune bonne raison. Comment dire que le désert me fait rêver? Que sur une dune, je vois un Petit Prince? Et que quand j'entends "Algérie", je vois des regards brillants d'amour pour une terre, ceux de Malik ou de Karima. Oui, je voudrais rencontrer ce pays qui illumine leur sourire! Alors que Dakar, dans mon vécu, n'est associé qu'à *500 connards sur la ligne de départ* de Renaud...

Bref. Si je dois rentrer par le Sénégal, ç'aura été un repli. Mon projet, c'est l'Algérie.

Nicole a peur. De moi. Elle a raison. Elle m'a suffisamment montré dans un miroir pour que je la comprenne. Oui, je suis un peu fou. Ce n'est pas une nouvelle. Ce voyage que j'entreprends, c'est pour poursuivre des étoiles, pas les lumières d'une ville. Ce n'est pas grave. Rien n'est grave. Mais il est important que les rêves ne restent pas des rêves.

Il y a dix jours que la tension monte entre nous. Elle a de plus en plus peur. Je suis de plus en plus brimé. Hier soir, ça a pété. On a tout de même dit qu'on continuait. Qu'on partait. Aujourd'hui était depuis longue date censé être notre jour de repos, notre dernier jour sans nous voir. Avec ces affaires, nous avons dû nous croiser. Nous avons dû nous laisser des mots et nous téléphoner. C'est marre.

Alors c'est encore votre anti-héros favori qui grille les fusibles. C'est moi qui dis que *nous* ne partions pas demain. Ce soir, on discutera d'un nouveau projet, sur une base vierge. Si on en a envie. Nous pourrions décider d'aller tous les deux à Dakar voir un de ses meilleurs amis. C'est un projet défendable. Pas bien ancré en ce qui me concerne, mais qui ne demande qu'à grandir. Ou alors, nous pouvons décider qu'on se retrouve en Suisse, dans un mois, ou un an. Bien sûr. Ou encore, elle se découvre plus folle qu'elle se croit, et vient poursuivre du sable et du ciel. À moins que Nicole vienne avec d'autres idées que je n'ai pas eues?

Ce soir, je ne sais pas (Frédéric Mey).

Maintenant, sieste!

Ouangadougou, jeudi 20 mars 2003, 15:00

Fin de la journée d'hier:

Après rédaction de ce qui précède, je tente une première fois de me doucher. Pas de pression. D'habitude, j'arrive à me doucher en restant accroupi au fond de la baignoire. Là, rien. Zut. Ça pègue. Beurk(ina-Faso)!

Téléphone mensuel de ma mère. Toujours aussi mythique... Au début, je la sentais inquiète. Et puis, tout à coup, elle réalise que nous n'envisageons pas de *marcher*, mais de nous joindre à des caravanes motorisées. Soulagement au bout de la ligne: traverser le désert en camion, c'est si banal! Elle ajoute précisément: "Tu m'a tellement habituée à tes trucs farfelus que quand tu entreprends quelque chose de normal, tu me surprends..." "Normal"? Ben voyons, c'est *si* commun, de rentrer par le désert! Ah, ces mères... Autre nouvelle: ma sœur Aline ne viendra finalement pas nous rejoindre. Il y a eu un temps où elle envisageait de venir au Mali pour remonter avec nous: quand je vous dit que c'est de famille, le grain de folie!

Soirée: après les enfants couchés, on se pose au salon avec Mireille et Étienne pour Becketter (en-attendant-Nicole). Je suis épuisé. Heureusement, j'ai repéré un fond de bouteille de coca dans un des deux frigos de la maison. Avec ça, je me vautre lamentablement dans un canapé sous le

grand ventilateur du salon, et parviens à soutenir le dialogue. Il fait atrocement chaud, maintenant. C'est la saison. On passe régulièrement la barre des quarante.

Une heure de discussion tous azimuts, donc. Je commence par exposer la situation: pour l'instant, Nicole *and aïe* avons gardé nos tergiversations pour nous. Ensuite, j'enchaîne sur d'autres considérations plus générales sur l'Afrique, histoire de ne pas s'appesantir sur l'affaire. Parallèles entre la noblesse d'autrefois et notre statut de Blancs ici. Quelle horreur...

Nicole arrive à 10:30. Ambiance glauque, glaciale. Genre marais pestilentiel de Mons (Ptiluc). En antithèse complète avec le climat physique. Bon. 'Faut y aller.

Nous sortons tous deux. Nous nous posons dans un *maquis* à pas cent mètres. Bord de route. Seuls clients. Chaises en plastique qui iraient bien avec un nain de jardin. Un coca pour elle, un *tonic* pour moi. Comme d'hab'... Nicole est aussi rétamée que moi. C'est *mal barré*...

Pourtant, c'est bien ce soir-là qu'on sort de l'ornière! Décision: nous annulons le départ de demain. Prétexe: Nicole n'a pas réussi à vendre sa mob. Rendez-vous demain matin, pour décider plus. Pas d'autre prise de position, donc, mais tout a été bien mis à plat. Les quelques minutes où les Dollfus ont pu nous donner leur point de vue n'ont sans doute pas été inutiles! Quoi qu'il arrive, si départ il y aura, il leur devra beaucoup.

Et ce matin, c'est encore *deux heures* de tête-à-tête que Mireille m'accorde! Ça fait plus de bien que je le pensais, de pouvoir parler comme ça. Elle est à la fois suffisamment neutre pour permettre un dialogue sans retenue, et assez impliquée pour avoir sa propre appréciation de la situation, et m'en faire part. Mireille ne fait pas de cadeau. Elle tranche à vif. Je ramasse mes dents. Loin. Nicole doit avoir les oreilles qui sifflent. J'espère qu'elle a des *boulquiers* sous la main. Merci Mireille.

Nicole arrive avant 10:00. Elle aussi a bien avancé depuis hier. Pourtant, elle est malade (genre laryngite), et nous sommes tous les deux fatigués. Étonnamment, donc, le dialogue est enfin vrai et fertile. On ne se perd plus en considérations sur la ponte des anguilles en mer des Sargasses et son influence sur la propagation de la pensée post-sartrienne dans l'Afrique sub-tropicale à la fin des Trente Glorieuses. Les décisions tombent naturellement (sans se faire mal). Nous partons demain. *Full-stop*. Pour Ouahigouya. *Over*. Là, nous dormirons deux jours, jusqu'à dimanche, jour du Seigneur. Alors nous causerons. Pas avant (au contraire des moulins). Rendez-vous demain matin, au bus, donc. Sac au dos. Cœur léger.

Elle s'en va vendre *Hector*.

Cool. J'ai retrouvé Nicole!

Il me reste une heure avant midi. Sieste, bien sûr. Il fait déjà si chaud que je dois translater le canapé sous le ventilateur plafonnier. Je dors avec le sourire. Et au réveil, je remplis une page de carnet de croquis de maisons. Si je reprends ma cogitation architecturale, c'est que j'ai le cerveau et tous les autres viscères *clean*. Joie.

Après le repas de midi, les quatre cousins se disputent mes genoux pour écouter "*Le donjon de Naheulbeuk*", épisodes cinq et six. C'est que ça tient chaud, quatre mômes sur les bras! Mais qui s'en plaindrait? Je suis bien content d'avoir ajourné notre départ de vingt-quatre heures: j'aurais manqué de tels moments avec mes chers Damaris, Bénédicte, Aurore et Amos.

Ouahigouya, samedi 22 mars 2003, 10:00

Hôtel *Le colibri*, bien connu des lecteurs assidus.

Cette nuit, 4:00, je réalise soudain que le bourdonnement envahissant du ventilateur est modulé: il fait vent. J'entrebâille tant bien que *mâle* une paupière. Flashes. Éclairs? Je bondis. Je rejoins ma collègue endormie:

– Nicole, *il pleut*.

Elle se lève aussi promptement que moi, et nous voilà dehors, en *pagne*, grelottants, mais si heureux. J'aime la pluie. J'adore l'orage. Et apparemment ma co-voyageuse également. 'Faut dire

qu'en plus, la situation s'y prête. Je n'ai vu qu'une seule fois la pluie en six mois de Burkina Faso (il y a précisément un mois, en rentrant de Ouahigouya).

Je n'aurais pas soupçonné que mon parapluie reprendrais si tôt sa fonction nominale. Et Nicole se moque de mon interrogation récurrente de cette dernière semaine: "je me demande quand nous verrons notre première pluie." J'entendais *après* le désert, évidemment.

Parenthèse culturelle: ces pluies d'été au Burkina Faso ne sont pas excessivement rares, et sont baptisées du joli qualificatif de "pluie des mangues", puisque la saison dudit fruit commence...

Et ce matin, je peux prendre ma première douche (avec pression, et tout) depuis... Pffff (et plus)! Bien entendu, le temps de s'essuyer, je sue à nouveau, mais c'est agréable un instant.

Ouahigouya – km 182

Nous avons débarqué à Ouahigouya hier à 13:30. Une demi-heure de marche pour *Le Colibri*, sacs au dos (et au ventre) sous le cagnard. J'avais des ampoules grosses comme ça d'avoir essayé mes grolles la veille. Alors j'ai marché tout doucement, tandis que Nicole courait d'avant-arrière pour acheter une fois de l'eau, une autre des bananes, ou encore nos traditionnels *kiri*. Surprise, cette marche lente en pleine ville, chargé, suant, est vite devenue une des ces *moving meditations* chères à Kenneth White. Je ne sentais plus la chaleur. Je n'entendais plus les cris "*Nassara, Nassara!*" qui poursuivent tout Blanc comme les quolibets un lépreux. Dans ces cas-là, la marche devient une mécanique corporelle finement rodée, et l'esprit se libère. Je n'attendais vraiment pas mon premier grand moment de joie si tôt! Ce voyage regorge décidément de surprises. Coooooool.

En fin de journée, je suis encore allé hanter les bureaux que nous avons habités près de deux mois. Seul: Nicole siestait déjà. Dialogues tronqués. Que dire? Ça va. Le diplôme, c'est allé. Je suis encore fatigué. Nous avons fait la fête toute une semaine. Bon. Et puis? Parfois, on me demandait à quand le retour: c'est en cours. Par le désert. Pas envie de prendre l'avion. Il fait trop froid en Europe. Oui, nous avons bien raison. Non, nous n'avons pas trop peur.

Ouahigouya, lundi 24 mars 2003, 09:00

[Hôtel *Le colibri*. Matin. Les pluies passées laissent encore une atmosphère fraîche, genre "après la pluie". Je suis sorti acheter du pain. On se terminera le pot de confiture-de-fraises-Dollfus quand Nicole s'éveillera. En attendant, quelques niouz s'imposent.]

Hier, c'était dimanche, donc. Nous avons parlé. Tintintiiiiin.

Décisions? "On verra bien."

En tous cas, nous avons statué sur nos relations. Il fallait bien: trois mois qu'on ne s'est pas séparés vingt-quatre heures, dont un à s'engueuler comme un vieux couple, ça prête à l'ambiguïté! Bon. Une bonne chose de faite. Pour le reste, bof. En fait, la décision me revient... C'est à moi seul de choisir entre partir pour l'Algérie, sans doutes seul, ou aller ensemble à Dakar. Pffffff. J'ai demandé un sursis. Après tout, les deux itinéraires font encore tronc commun un moment. Nicole n'est pas pressée d'être fixée. Merci.

Autre décision: nous prolongeons notre séjour ouahigouyalien d'un jour, attendu que malgré deux jours de sieste à peine interrompue pour les repas, nous n'avons ni l'un ni l'autre récupéré. Ces temps de charrette + conneries + préparation au voyage + engueulade + chaleur ont été plus éprouvant qu'il y a paru. Dodo, donc...

Mopti, Mali, samedi 29 mars 2003

Bonjour-bonjour!

Bon, je viens de finir le premier jet. C'est pas relu. Mais je sais déjà que j'ai eu des problèmes de concordance de temps. Je relirai pour l'édition! En attendant, je crois que le contenu rattrapera la forme défailante. Une semaine assez passionnante... Je vous laisse juger!

Vous trouverez également l'explication de mon silence radio, et du peu d'écho qu'ont vos messages que je me réjouis de pouvoir lire enfin. Avec toutes mes excuses...

Toudbon

laurent.

Bandingara, Mali, mercredi 26 mars 2003, 11:00

[Cour chez Gaby. Nous sommes invités au baptême d'un voisin. Les ombres rétrécissent lentement. Des hommes entrent et sortent, en grand boubou gonflé par la petite brise agréable. Presque tous portent le cheich. Le désert n'est pas loin. Comme l'ambiance est calme, je me suis retiré dans la petite chambre sombre de Gaby et son colocataire Moussa (*rasé?*). Je viens de boire le deuxième thé, celui qui est "fort comme la vie" (ou "comme l'amitié" selon les traditions).

Nous sommes arrivés hier soir. Rétrospective sur le voyage.]

Démêlées informatiques

Nous sommes partis de Ouahigouya hier mardi. Heureux et propres. C'est si bon d'avoir pu se doucher deux fois par jours sans souci. C'est si reposant de savoir qu'on peut tirer la chasse à tout moment. Nous étions finalement moins reposés que prévu, mais basta! Il faut partir.

J'avais tenté un premier contact informatique la veille. Échec total. Une heure (chère payée!) pour envoyer en tout et pour tout deux messages. Le gars nous a dit: "venez le matin, de sept à dix, c'est bon." Noté. Nous avons donc prévu de partir relativement tard, avec le bus de dix heures. À sept heures, j'attendais devant la porte.

Le mec est arrivé avec une demi-heure de retard. Ok, c'est le rythme africain. Mais quand il a commencé à faire le ménage, je l'ai prié poliment de lancer enfin la machine! Ce gars m'insupporte, avec sa nonchalance, ses fringues à la mode d'Europe et ses lunettes de soleil à l'intérieur. Comme en plus des heures de connexion surfacturées il vend des natels, il frime avec trois Nokia des plus récents, sur fond de "bruizique" (merci Yan) forte et nasillarde. Quelle plaie.

Au bout d'une heure, j'ai réussi à envoyer les *Carnets* précédents. Rien de plus. Mais c'est déjà ça! Nicole est arrivée, souriante, apaisante, et m'a apporté un thé servi dans une boîte de lait condensé mal ouverte. Jusque-là, je suis resté passablement calme. Le problème est arrivé peu après: le réseau a planté. Le ouaibemestre olympien a terminé doucement sa conversation passionnante avant de nous faire étalage de son incompetence. "réduisez les fenêtres" (les *réduire*???), "il faut tout éteindre", "non, non, il faut attendre un peu". Je suis encore resté calme un moment, le temps d'apprendre que mon voisin d'un roux insolent était Nancéen, fraîchement débarqué. L'autre moitié de mon cerveau calculait la suite. J'ai demandé à être remboursé. Je savais que le *bellâtre* (*Astérix légionnaire*) refuserait, comme il avait refusé la veille. J'ai dit à Nicole de sortir, et ai récupéré mon dû dans la caisse. Inutile de dire que le gars ne m'a pas laissé faire. Au moins, le dialogue pouvait enfin commencer.

J'ai tenu plus de quinze minutes. Calmement. Ils étaient trois. Le beau gosse a perdu tous ses moyens quand il a repris pour la sixième fois ses calculs pour constater que j'avais pris moins que mon dû. Il en est venu aux mains. Alors j'ai payé, bien sûr. Il était plus fort que moi. Il avait perdu toute maîtrise de lui-même. J'ai gagné.

Au sortir, Nicole m'a foudroyé du regard. Elle m'a interdit de lui parler pendant deux heures. Je la comprends bien. L'Afrique couve si bien mes colères... Il faudra que je prévoie de m'allonger sur un divan dès que j'ai un emploi stable.

Question: combien de pages de Cavanna faudra-t-il pour extirper de mon for(t) intérieur toute idée d'"honneur", et toute indulgence envers cette "vertu" ravageuse? Quand réapprendrai-je à tendre la joue gauche¹⁰⁹?

Quahigouya – Bandiagara

Du coup, nous avions plus d'une heure à tuer avant départ. J'ai lu, à défaut de pouvoir bavarder. Le bus pour Koro était un de ces grands cars avec la place qu'il faut pour les genoux de ma longue asperge de co-voyageuse. Devant nous, un couple d'amoureux cossu et tendre. Une rangée devant, à gauche, une petite vieille toute perdue dans ses foulards se levait à chaque arrêt pour vider par la fenêtre un pot-à-vomi plein. D'où sort-elle tout ça? Tout ce beau monde mettait les doigts dans son nez à qui mieux-mieux. C'est qu'avec cette poussière et cette sécheresse, nous en sommes tous réduits à ça. Encore une habitude qu'il me faudra perdre avant de remettre les semelles en mon Helvétie natale, comme celle de jeter les papiers de bonbon dans le caniveau.

Cette fois-ci, tous les douaniers étaient d'une affabilité déconcertante. Ils s'appliquaient à la conversation mondaine tout en tirant leurs lignes scolaires dans des grands cahiers usés avec leur réglet carré en aluminium. Lorsque midi est passé, il n'y avait plus aucune ombre. Le soleil plombait rigoureusement, mieux qu'un maçon italien appliqué. En bord de route, plusieurs huttes de paille, typiquement peuls.

Koro, treize heures.

Attente jusqu'à seize, ou presque. J'avais mal compris, je croyais que le départ était imminent. Trois heures d'imminence, c'est pénible! Nous attendions sous un auvent de paille de mil. Nicole au sol, dos contre nos sacs, moi sur un banc de bois instable. Un instant, j'ai fermé les yeux. J'écoutais. Derrière, la toux sèche de Nicole. À gauche, le plus bruyant: cinq hommes riant et s'engueulant. Avec, par-dessus, la voix d'une vieille qui claironnait par moments. À droite, quelques marchandes. Volume moins élevé; voix plus douces. Devant moi, trois jeunes avaient *posé le thé* dans un des cinq Peugeot customisés "taxi-brousse" en partance. Ils se taisaient, sauf parfois l'un d'eux qui murmurait quelques commentaires rauques d'une voix incroyablement basse. Tout à coup, tout s'est tu. Un vieux flagellait un mendiant venu importuner Nicole. Quelle merde¹¹⁰...

On a fini par embarquer, le gros de la chaleur passée. Nous étions douze sur les trois planches formant banc en U adossé à l'habitacle. Nous étions protégés du soleil par une bâche tendue sur les arceaux supportant le vaste porte-bagages où nos sacs à dos se perdaient parmi les cages à poules et les sacs de pomme de terre. Deux mères. Une jeune qui allaitait son premier-né. Elle était formidablement lippue, ce qui lui donnait un profil d'une rare concavité. L'autre était bien plus âgée, et l'enfant qu'elle protégeait de la poussière en l'emballant dans son propre fichu était sans doutes le dernier d'une longue série. En face de moi, sur la droite, deux vieux qui ne semblaient plus vivre pour autre chose que distribuer avec des sourires d'enfants des aumônes à tous les mendiants qui passaient à portée. À ma gauche, Nicole. Une seule autre jeune femme: à ma droite, bien serrée. Lors d'une pause, elle m'a proposé de partager une brochette qui puait ignoblement. Dommage, tout de même, que je sois si farouchement végétarien...

Poussière. Chacun s'évertuait à s'emballer dans son cheich ou un quelconque morceau de tissu. Poussière, et mal aux fesses. Avant le départ, j'avais eu tout le loisir de dessiner les lames de suspensions échevelées, rafistolées par des liens en boyau de caoutchouc. Je n'avais pas réalisé...

Falaise de Bandiagara. Soir. Plus belle encore que les autres fois. Roches rouges sous le soleil. Ombres. Pour passer la première montée, les hommes ont dû descendre du véhicule. Rémis-

¹⁰⁹ Réponse: quitter l'Afrique, c'est déjà pas mal. C'est fou ce que ce climat m'a fait comme mal. Mais ce n'est que bien plus tard que je m'en suis aperçu...

¹¹⁰ Genre de situations qui me font garder un sale souvenir de l'Afrique!

sion pour les fesses. Occasion de marcher un peu dans ce paysage superbe. Égalité avec les autres voyageurs. Sourires complices. Bonheur.

Bandiagara – km 404

Nous sommes arrivés à Bandiagara avec la fin du jour. Nous nous sommes précipités chez Hablo Bâ¹¹¹ avec d'autant plus d'urgence que les rabatteurs étaient plus agressifs que jamais: merci, nous sommes attendus. Et, par-devers soi: "Mais bon sang, cassez-vous!" Malgré notre jour de retard, le professeur n'était pas là. Des *affaires* le retenaient. Peut-être cette nuit. À défaut d'ordres nous concernant, la famille préférerait nous voir dormir chez Gaby, le polio. Une ribambelle de gosses nous y conduisit dans l'obscurité s'épaississant. Leurs silhouettes étaient déformées par le volume impressionnant de nos sacs à ventre que nous avons dû confier à leur enthousiasme.

Gaby nous attendait depuis la veille. Le pauvre. Il avait même préparé un repas d'accueil qu'il a dû distribuer aux mendiants du quartier. Vous vous souvenez de Gaby? Sa maladie est relativement peu handicapante, mais elle lui donne une démarche qu'il suffit d'imiter pour comprendre de qui il est question. Il a un peu moins de mon âge, mais comme c'est le premier garçon de la famille et que son père est mort il y a une dizaine d'années, il se sent beaucoup de responsabilités, qu'il peine à assumer. Il n'a pas pu pousser très loin ses études: ses mains tremblent trop pour l'écriture manuscrite. Alors il vend des bonbons et des cigarettes, en *tablier*. Il faut que je fasse gaffe à mes blagues: les regards foudroyants de Nicole me rappellent régulièrement que j'ai pris l'habitude d'employer "polio" comme un terme badin...

Nous avons posé nos sacs dans la petite chambre susmentionnée. Et nos fesses sur ces fameuses chaises en fil, combien confortables après les planches cahoteuses du Peugeot! Douche. Dans l'obscurité, je n'étais qu'à moitié à l'aise. Ça fouettait la pisse à plein nez. Beurk. Ablutions minimales. Les gogues, c'est pire. Le sol au-dessus de la fosse est défoncé, et le risque est grand de rejouer "Chat noir, chat blanc". Pour l'instant, je décide d'être constipé!

Ensuite, nous sommes sortis nous restaurer. Dans la rue, juste à droite de la cour de Gaby. Sous un néon: une femme, une table basse, trois bancs autour de la mère nourricière qui aligne les plats devant elle: spaghetti, frites, haricots rouges (je me suis littéralement rué dessus: ils étaient excellents), salade verte. Nicole et moi avons beaucoup mangé, comme souvent. On doit nous taxer de goinfres. Bah! Après tout, nous n'avions guère mangé de la journée. Ici encore, la patronne a dû chasser une phalange de petits mendiants alignés à la limite du cercle de lumière. On voit partout de ces enfants débraillés serrant contre eux une boîte de conserve attachée à une bandouillère de mauvaise ficelle. Les plus heureux ont un seau de plastique à couvercle. C'est abominable. Que faire? Faut-il s'habituer?

Ensuite, Gaby et moi avons encore marché un peu dans *Bandiagara by night* à la recherche de Mama et Tall, en vain. En fait, j'étais un peu naze pour ça. J'ai vite rejoint Nicole sur les toits, tandis que notre jeune hôte passait sa soirée au concert.

[Bon, on m'appelle pour le repas. Partagé dans le plat. J'ai enfin pu cesser de compter les fois où je mangeais à la main. Je parviens même doucement à être propre! Je reprends.]

Mercredi matin

Bien dormi, là-haut. Mais la brise soutenue rend les pagnes superposés en guise de couverture un peu légers! Les nuits ne sont pas bien chaudes, là-haut. Lever avec le jour. Petit déj' en bord de route. *Lipton*, pain, beignets. Gaby prend une assiette de riz aux légumes. Omniprésence du logo *Nestlé*: le café, la boîte de lait condensé, les portions individuelles de lait en poudre... Je

¹¹¹ L'ami de Jacques, vous vous souvenez?

reste un peu perplexe. Certes, la lyophilisation permet une conservation non réfrigérée, mais n'y a-t-il pas d'autres moyens?

Une grande distribution de mil par l'État a commencé. C'est dire que l'année a été mauvaise (à moins qu'il s'agisse des élections de l'année prochaine?). Chaque jour, un quartier. On en parle avec amertume: les fonctionnaires en détourneraient la majorité.

Nous rejoignons Mama à son atelier de sculpture. J'aime cet endroit. Par une porte très basse, on pénètre une petite pièce sans aucune ouverture sinon sur le ciel mal masqué par un clayonnage de branchages maigres. Nous irons chez Tall ce soir. En attendant, nous passons vérifier qu'Hablo est bien rentré cette nuit (il dort encore), et nous rendons visite aux sœurs de Gaby (leur mère est sortie). Deux tisserands tirent peu à peu la grosse pierre qui tend leur travail. On dirait qu'ils font une course un peu étrange, formidablement lente, réservée aux seuls initiés. Et dans le labyrinthe des ruelles sculptées dans la terre ocre, nous tombons souvent sur ces grandes auges montées en adobe où pourrit le mélange de boue fraîche, de crottin et de paille destiné aux réenductions. Ça doit être la saison. Il fait déjà chaud. Gaby joue avec mon parapluie.

Puis, baptême chez Gaby, donc. Comme c'est l'enfant d'un Imam, la fête est des plus calmes. Pas de danses, pas de bruit, pas d'alcool (normal!). Un long temps de palabre en buvant thé sur thé. Croquis. Photos du linge qui sèche, des poubelles.

Bandiagara, jeudi 27 mars 2003, 21:00

[La petite cellule de Gaby. Il fait nuit depuis longtemps. Nicole lit dehors. La radio braille péniblement. La suite:]

Saré Famori 3

Le baptême s'est terminé sans que nous ayons vu l'enfant (et sans que je parvienne à mémoriser son nom). Un dernier thé sous l'arbre parcimonieux de la cour.

Remarque: lorsqu'on se lave les mains, par exemple, on laisse l'eau s'écouler directement au sol. En quelques instants, le soleil et la poussière ont bu les délicates arabesques. Aucun souci d'écoulement des eaux.

Autre aparté avant d'attaquer: pour Gaby, le vent est mauvais. Il est issu de la guerre en Irak. Extension étrange des tempêtes qui bloquent les braves Yankees? Dommage, *cet a priori*: j'adore le vent, moi!

Bon. Nous sommes partis¹¹² pour Saré Famori à seize heures-prout. Nicole viendra en mob derrière Mama, un peu plus tard. Gaby a acheté en route des beignets pour deux. J'aime cette attitude, ne pas prendre les Blancs pour les payeurs systématiques. Merci Gaby.

Marche sous le soleil. Cette fois, je ne me perds pas. Ça tombe bien, je suis le guide, Gaby n'étant encore jamais allé là-bas. Ma longue-vue de poche confirme mon inquiétude: il y a une tente blanche de sinistre augure à côté de la maison que j'aime. 'Paraît que ce serait une bande de Frouzes. De Rennes¹¹³, s'entend-on dire. Quatre? Cinq? Six? Les versions divergent. Et meeeerde...

Tall est venu à notre rencontre. Je l'adore. La tente est bien là, désespérante, mais il n'y a qu'une Française. Salut furtif. Je pars chercher de l'eau au puits avec Van, le principal collègue de

¹¹² Gaby "Hendaye":

¹¹³ La ville, hein!

Tall en matière de musique. Une grosse demi-heure de marche, pour prolonger l'heure de tout à l'heure. Je continue à en redemander: vive la marche! Van est un brave type, motivé, enthousiaste. Il est rentré de Côte d'Ivoire. Son accent détonne sur celui des peuples de l'intérieur.

La merde, c'est une fois de retour à la maison. Nicole et Mama sont arrivés, pour repartir aussitôt faire un tour, et d'autres Français ont débarqué. Et un dernier est signalé sur le chemin par Tall qui brandit ma jumelle. Au total, cinq. Trois filles bronzées genre Moyen-Orient, et deux gonzes qui manifestent avec plus d'évidence leur bretonnicité.

À ma grande honte, je sens une grande poussée de haine raciale m'envahir, avec pour objet mes propres compatriotes, leurs *dreadlocks*, leurs fringues pendantes et loqueteuses, leur herbe et leur nonchalance déplacée. Beurk. Je m'enfuis. Je pensais partir marcher. Je me mets à courir. Je réalise que ça doit être la première fois depuis six mois que je suis en Afrique. Le vent du plateau rend l'exercice agréable. J'escalade une éminence. J'ai un peu perdu en assurance. Quelques équilibres sont laborieux. Mais quel pied, nom de Moi, quel panard! Au bout d'un quart d'heure, je marche. Encore. Longtemps. Lorsque le soleil fait mine de se poser sur l'horizon, je grimpe sur un arbre isolé et chante les deux chants les plus tristes que je connaisse: *Loin dans l'infini* et *Le galérien*. Retour avec la nuit qui épaissit, et le cœur qui s'allège à chaque pas. Le sentiment qui s'empare de moi au cours de ce retour est infiniment au-delà des petits bonheurs sentimentaux du début de l'année. Là, c'est brut, c'est fort, c'est moi, ce sont mes jambes, c'est la Terre, c'est cet arbre, cet autre, c'est le soir. Si je voulais m'appesantir sur ce que je vis là, il me faudrait recourir au vocabulaire religieux, aux termes de fusion, de méditation, de communion. Je ne m'étale pas, vous avez saisi. Et moi, j'ai l'éloquence battue en brèche.

Question: qu'est-ce que j'aime le mieux faire dans la vie? Réponse: si ce n'est pas diriger un chantier, c'est marcher. Mettre un pied devant l'autre du lever au coucher du soleil. Ce soir, j'ai trouvé ce à quoi j'occuperais ma vie si je ne décroche pas un métier qui me convienne. Petits boulots pour me remettre à flot, disons un an, et je pars. Cette fois, à pieds. Non mais. Par exemple, Saint-Jacques de Compostelle – Moscou, en un an, avec un âne. Qui en est? Il y a trop longtemps que je néglige mes bonnes vieilles guibolles. J'aime ce genre de révélations, si évidentes qu'on en sort en se demandant si on a vraiment appris quelque chose. Vive le plateau de Bandiagara¹¹⁴!

Calmé, je parviens même à jouir des discussions qui s'engagent autour des pâtes aux légumes qui cuisent. Entre deux épisodes de notre histoire, j'apprends celle des Bretons. Ils se sont rencontrés en route, au Maroc. Ils sont descendus par le même moyen que nous comptons employer pour remonter, mais par l'autre route. Ils confirment d'ailleurs que la Côte, ça se remonte mal. Bien. Sinon, une des paires (je n'ai pas su si je pouvais parler de couples) a abandonné les zarbos (beaux-arts). Ça, c'est un peu mon domaine. Échange de carnets de croquis. Je n'ai pas grand'chose à leur mettre sous la dent, mais ils sont chaleureux. Quant à eux, je tire mon chapeau. Beau boulot. Vraiment. Et pas avares sur la quantité. Bravo les gars.

Qu'ils me soient devenus sympathiques n'est pas suffisant toutefois pour me faire revenir sur la décision murmurée à Nicole en début de soirée: nous ne resterons pas dormir. Mama la rembarque, et je rentre avec Tall. Un chouette moment d'intimité amicale sous les étoiles, à partager la foulée de nos pas. Gaby nous a précédés: il est rentré avec une autre visite de ce soir fou: un professeur d'anglais-dessin-musique (quel est le rapport entre ces trois matières???) qui n'avait plus revu ses élèves Tall et Gaby depuis pffff (et plus)! Ce n'est pas sans rappeler mes débuts ici, avec Jacques Humbert...

[Tall passe faire ses adieux. C'est son anniversaire. J'aurais regretté de manquer ça! À la prochaine, Tall, mon vieux, et bon courage!]

Péripéties

Ce jeudi matin, le soleil levant nous a réveillés sur le toit de Gaby, comme d'habitude. Bonne douche. Ouf. Petit déj' au même endroit. On s'habitue à nous. J'ai grand'faim. Alors je suis les excentricités de Gaby: sandwich à l'omelette grasse (aux oignons), lait (condensé). Toute la ville est

¹¹⁴ Projet toujours vivace, s'il y a des amateurs. Autre option: suivre le 48° (?) parallèle, du Mont Saint-Michel à la mer du Japon, sans s'en écarter de plus d'un degré de part et d'autre - trois ans.

en effervescence: cette nuit a lieu le grand pèlerinage en l'honneur de la disparition d'El Hadj Omar Tall, juste à côté (dix-huit kilomètres: les enfants y vont à pied)... Difficile de circuler dans les rues assaillies de pèlerins en beau boubou. Mais l'ambiance festive ne m'est pas désagréable, au contraire. Surtout que cette occasion n'attire curieusement pas les Blancs.

Poser le thé avec Gaby nous prend toute la matinée. Nous flemmons avec volupté. Quelques pages. Quelques rêves. Quelques passes de ballon avec les enfants de la cour. Une image du bien-être, plus abordable que celles vendues à coups de publicité dans les supermarchés. Le bonheur qui ne coûte rien, ce n'est pas commercial.

Dormir à la dure sur une natte a un avantage: l'air circule, et il fait moins chaud que sur un matelas. Maintenant, j'ai une bonne raison bien objective pour bouder ces derniers. Quant aux mouches, elles ne sont vraiment pas assez tenaces pour m'embêter autant qu'elles importunent Nicole.

Pour midi, nous avons demandé à la voisine de préparer du riz pour tous. Bilan, c'est son mari qui est venu manger avec nous, pas elle! Ah, l'Afrique... Cette voisine est une femme magnifique. C'est une Dogon, fière. Elle se peint les pieds au noir: ce n'est donc pas un monopole peul, comme je l'ai d'abord cru. J'adore son vaste sourire bienveillant.

Bon. En guise de dessert, Nicole demande à me parler. On se pose. J'écoute.

Elle ne me suit pas au-delà de Mopti, notre prochaine étape. Bon. C'est tout? En tous cas, c'est tout ce que ça me fait: il y a un moment que ça couvait. C'est le coup du cybercafé au départ de Ouahigouya qui l'a décidée. Ça ou autre chose...

Du coup, c'est elle qui a décidé!

Moi, je suis moins désappointé que je suis heureux du bilan qu'on peut d'ores et déjà tirer de notre voyage commun, si bref aura-t-il été. Elle est partie avec moi. C'est génial. Ensuite... Au lieu de terminer avec moi également, elle m'accueillera. Pour moi, c'est encore mieux. Pour son copain aussi: il l'attendra un bon mois de moins¹¹⁵!

Du coup, une tentative vers l'Algérie se profile avec beaucoup plus de netteté.

Ces formalités diplomatiques expédiées, Nicole et moi allons enfin rendre visite à Hablo. Ce personnage important n'a que peu de temps, entre son retour et le pèlerinage de ce soir. De toutes façons, la conversation languit un peu. Inutile de s'en infliger plus. Ensuite, nous optons pour un verre au Cheval Blanc. Au départ, c'était pour l'exception. À la réflexion, ce n'était pas con: Jean, le propriétaire nous a (m'a!) précédés sur la route il y a dix ans, lors de la première crise du Golf. La comparaison est assez tentante. Un avis sur le plateau "pour" de la balance. Ce Jean me botte: son soutien à Tall, son hôtel (certes pour Blancs très blancs) en cailloux ramassés sur place, ses yeux bleus incroyables, mais aussi sa ressemblance avec mon grand-père: même accent neuchâtelois pour une même voix de fumeur systématique.

La journée s'est terminée à courir derrière mes amis: Gaby a disparu. La voisine Dogon, qui pourrait avoir les clés, idem. Et Nicole n'est pas chez Hablo où elle devrait téléphoner. Il me faut une paire d'allers-retours par les ruelles pour retrouver mon monde. Je reste ensuite dans un coin de la cour des Bâ (Hablo), le temps de recharger Béatrice-l'ordinatrice. C'est une belle heure, juste après la disparition du soleil, quand seul demeure le reflet de sa lumière. Puis c'est l'hospitalité africaine: par surprise, on m'apporte un plat de riz. Et deux vieux qui m'invitent. Nous mettons les plats en commun. Le repas est expéditif et silencieux. Comme toujours ici, ils se retirent dès qu'ils ont terminé. Pourtant, l'impression diffuse de partage demeure.

Re-douche. Passage de Tall. Et maintenant, au lit. Demain, nous décollons pour Mopti, notre dernier trajet ensemble avec Nicole. Nous sommes attendus par Amadou, un collègue du *post-grade* de Ouagadougou, qui semble nous attendre avec joie.

¹¹⁵ Ouais, positivons, positivons...

Pas facile de décoller de Bandiagara, avec ce pèlerinage qui doit monopoliser véhicules et voyageurs. À sept heures, nous nous présentons à la gare routière. Bon. On nous prévient quand le *taxi-brousse* sera plein. Ces *breaks* où l'on s'entasse à dix-plus-chauffeur n'amortissent leurs frais qu'en pleine charge. Nous prenons un dernier petit déj'. Huit heures. Nous nous posons chez Gaby, qui a la bonne idée d'habiter l'une des rares cours qui donnent directement sur la gare routière (je veux dire, la place d'où partent les *taxi-brousse*). Nous papotons un peu. Neuf heures. Je continue Bouvier (*L'usage du monde*), qu'il faudrait que je rende à Nicole à notre séparation. J'accroche enfin, à passé la moitié. Ce qui me gênait? Un ton de généralités: lire "En remontant le col on voit une vache" (j'invente), c'est tout de même moins personnel que "En remontant le col, j'ai vu une vache." Du coup, le récit est moins prenant. Dix heures. Je sieste. Une ou deux dizaines de mouches essayent le moelleux de ma peau douce en qualités d'atterrissage. Je parviens encore (au prix d'un certain effort) à trouver leur ballet gentiment chatouillant, et à ne pas tenter de leur intenter une guerre perdue d'avance. Onze heures. Toujours rien. Amadou nous attend déjà, là-bas.

Finalement, nous décollons à 11:30. Nous sommes onze plus chauffeur dans la voiture. Démarrage sans histoires, mais ce n'est que le début. Très vite, nous tombons sur un autre *taxi-brousse* en panne. Arrêt. Problème de passage de vitesse. La première n'enclenche pas. Les pignons hurlent à la mort et le levier de changement de vitesse (au volant) fume. Arg! Heureusement, le chauffeur insiste peu. Les trois passagers de devant poussent tandis qu'il démarre en deuxième. Puis les trois braves passagers courent pour sauter en marche. Épatant.

Une douane, et un arrêt à Sévaré: deux occasions de perfectionner la démarche (je pousse, je cours).

Le paysage de "savane arborée" est superbe. Ocre de la terre poussiéreuse, et arbres semés dessus, flottants, sans rapport avec ce sable sec. Mais de quoi poussent donc ces palmiers, ces manguiers? Plusieurs formations rocheuses captent également mon attention. Même des trucs grimposables, tiens

Mopti. 13:00. Le chauffeur nous a déposés devant la mauvaise banque. Nous cherchons. Nous marchons. Une immense place sert d'atelier de réparation-reconstruction de camions. Des pièces monstrueuses en vrac. Droit comme j'imagine un cimetière d'éléphants. Les hyènes en moins. J'adore. Ensuite, un marché, construit par les Canadiens. En tout, une demi-heure de marche sur des itinéraires aléatoires, mal compris, répondant à des questions mal interprétées. Nicole souffre. Nous avons plusieurs heures de retard.

Lorsqu'Amadou survient soudain, tout change. C'est la Terre Promise après le désert. Il nous enfourne dans la 505 de son frère aux sièges moelleux tendus de velours rouge, et nous emmène chez lui. Nous nous relâchons.

Je m'aperçois soudain que je n'avais pas vu de *rues* depuis pffff (et plus): Mopti, bien que construite surtout en terre comme ailleurs, a des étages aux maisons. Et plutôt que ces "villas" entourées sur quatre côtés d'un mètre de "jardin", on a des bâtiments en limite de parcelle, adjacents, entourant une cour centrale sur laquelle ils prennent le jour. La rue est donc définie par de véritables façades, hautes de deux niveaux en moyenne, et que des baies parcimonieuses animent pourtant suffisamment.

Des rues, donc.

Ensuite, il y a l'enchantement de la maison. La famille d'Amadou occupe deux maisons qui se font face par-delà une intersection desdites rues. Chacune une cour centrale où vivent les femmes, étroite, ombreuse, odorante, animée. À l'étage, une galerie dessert les chambres obscures et fraîches. Ensuite, les terrasses qui couvrent le tout. Comme les Sall (la famille d'Amadou) ont construit des étages généreux, leurs deux terrasses dominant pratiquement tout le quartier. Je passerais des jours (sous abri!) à regarder vivre la ville sous mes pieds...

Repas (ah, cet accueil africain!). Repos. C'est-à-dire, en ce qui me concerne, relevés! Je dresse un plan des deux maisons¹¹⁶. Pour les croquis et les photos, j'attends encore un peu! Et puis, balade vespérale au bord du Niger, au plus bas en cette saison. Grandes pirogues qui glissent en contre-bas, face au soleil. Mmmmm. Quel spectacle, mes amis. Quel accueil! J'oubliais: nous avons chacun notre chambre. Luxe paroxystique s'il en est¹¹⁷...

Cd' A 14 – Carnets de retour 03

Chez Amadou Sall

Gao, Mali, mercredi 02 avril 2003

Coucou-salut!

Un troisième Carnet, juste avant de m'embarquer seul pour le désert... Tous les détails à l'intérieur...

Bonne lecture!

laurent.

Gao, mercredi 02 avril 2003, 06:00

[Sur le toit de chez Ibrahim Sall, un petit frère d'Amadou. Le soleil se lève. Les premiers sons animent les rues dont je ne vois rien: les garde-corps en banco sont trop hauts pour que dépasse autre chose que du ciel en nuances de bleus clairs.]

La vie de château (Mopti – km 479)

Retour sur la vie à Mopti.

En trois jours d'approfondissement, la première impression n'a pas pâli: vivre chez les Sall était un peu une vie de contes. La ville était fraîche, sans mouches ni moustiques. La cour était peuplée de femmes et d'enfants, rarement d'hommes. Nous avons beaucoup dormi et passé de longues nuits sur le toit, avec une partie de la famille. Et si lesdites nuits étaient parfois froides, nous disposions de couvertures *ad libitum*. J'aurais bien planté une grande tente pour vivre sur ce toit, journée comprise. Quelle intimité! Comme un sommet entre le pur du ciel et le grouillant adorable de la rue, de la cour.

Une petite Fanta, deux ans ou trois, me fait des œillades. Que ceux qui n'ont pas relu le premier *Julien Boisvert*¹¹⁸ ("Neekibo") se dépêchent.

L'appel à la prière, amplifié par une mauvaise sono, braille l'heure cinq fois par jour. Là encore, c'est tellement romantique...

Il n'y avait que les gogues et la douche (un de chaque par maison!) qui détonnaient: odeur infecte. C'était la première fois que j'approchais ainsi la nausée (ah, non, il y avait aussi les abattoirs du marché de Ouagadougou qui m'ont foutu un coup). Et cafards en pagaille, gros comme le pouce... Et on avait déjà joué la carte "constipés" l'étape précédente... Tant pis!

Quelques mots de notre hôte et sa famille: Amadou a dix-sept frères et sœurs, dont cinq sœurs cadettes "même-père-même-mère". Les différents frères tiennent les magasins du père: Bamako (*headquarters*), Youssouf à Mopti, Ibrahim et Moktar à Gao. Un dernier travaille et étudie

¹¹⁶ Disponibles chez votre libraire!

¹¹⁷ Mais ô combien nécessaire!

¹¹⁸ Quatre tomes remarquables, par Plessix et Dieter.

(apparemment avec brio) à New York. Ici, à Mopti, les cours abritent une vingtaine de membres au moins. Le moins qu'on puisse dire, c'est que c'est animé!

Quant à Amadou, c'était le plus jeune des Africains du *postgrade*, et le plus proche de nous de par sa situation: comme les petits Suisses, il doit maintenant trouver du travail, un logement, et tout le tremblement. Il est d'ailleurs assez "occidentalisé" (pas seulement par sa casquette *yankee!*), et a beaucoup de distance par rapport à sa famille et ses traditions, pour le meilleur et pour le pire. Il est assez progressiste dans son discours, et quand nous avons pu discuter femmes (sans Nicole!), il est ressorti par exemple que la polygamie ne l'intéresse pas. Il cherche plutôt le bonheur dans un couple.

Son passé explique au moins en partie cette distance envers sa famille: il a peut-être plus bougé que moi! Études à Mopti, Djenné, Bandiagara, Dakar, et que sais-je? Quelle vie! Du coup, on connaît le résultat: un bon célibataire endurci de trente-trois ans, en mal de compagne, de foyer, de travail¹¹⁹...

Par contre, Amadou conduit mal. Nicole a même fini par préférer les transports en commun! Mais ici encore, la notion est relative: la circulation automobile est une plaie, la conduite se fait au klaxon uniquement. Et dix fois par jour j'ai manqué me faire emboutir les guibolles. Respecter la signalisation ou le code est le meilleur moyen d'y laisser une aile, ou la peau du front comme Oumar, mon guide à Gao.

Retour à la vie de château. Quelques visites.

Par exemple, une des sœurs, le deuxième jour de notre séjour. Sympathique, mais chiant à mourir! Nous avons passé en revue détaillée une demi-douzaine d'albums de photos de mariage, et sans commentaires. Le pire, c'est ensuite, avec les hommes: assis devant la télé, sans un mot. Heureusement que ça n'a pas duré un quart d'heure! Deux choses à garder tout de même: 1-une superbe cloche à fromage à bébés, en toile de moustiquaire. J'en ai revu d'autres ensuite: vachement pratique, mais un peu déconcertant (mettre son enfant sous cloche). 2-Ladite sœur est née le même jour que Nicole, à quelques heures près¹²⁰...

Dimanche 30, il y avait mariage chez les voisins d'en face. Vraiment pas la fête au sens de chez nous. Pas de table, pas de repas de noce. Une cour grouillante dans laquelle on entre et sort à tout moment, et où l'on se fait servir à manger en permanence. J'ai pu tâter du *dégué* local. Ben je préfère celui de Ouagadougou! Le bon yaourt est remplacé ici par du lait aigre et du piment. Triste. Le soir, tous les hommes sont sortis dans la rue et se sont posés sur des nattes, je crois pour attendre la mariée. Il ne restait qu'un étroit chemin entre tous ces corps: impossible de sortir chercher de l'eau dans l'autre maison pour nous doucher... *No shower tonight*.

Et puis, nous n'avons pas pu nous taper un film, comme nous nous l'étions promis avec Nicole, histoire de se rendre compte de ce que pouvait être un cinéma populaire en Afrique. Apparemment, les bandes seraient bloquées par la Côte d'Ivoire... Encore¹²¹???

Un événement qui m'est resté en travers de la gorge: la montre d'Amadou a disparu. Il nous a demandé si nous l'avions vue, et tout. Non. Quelques heures plus tard, Nicole et moi écoutions de la musique. Un gamin hurle, puis trois, puis dix, sur fond de claquements secs. On bat tous les enfants de la cour. Ça dure. Et ça doit cogner dur. Et un quart d'heure après, rebelote. Le coupable n'a pas dû se dénoncer...

C'est que le vol est très, très mal vu en Afrique. Je me souviens d'une interrogation d'Alex et MarcO à Ouagadougou. Les premiers temps, ils avaient vu un mec se faire bastonner à mort au marché, pour avoir volé. Leur question, qui m'a travaillé: si on me vol mon sac, je crie "au voleur"?

Pour Nicole, la réponse va de soi: ça fait des années qu'elle se conditionne à ne pas se plaindre si on lui pique quelque chose. Elle a vu le corps calciné d'un voleur...

Encore deux-trois choses vues en faisant les dernières courses avant le départ:

¹¹⁹ Hé hé hé...

¹²⁰ Nicole est plus jolie!

¹²¹ Depuis plus d'un an, tous les problèmes de l'Afrique Occidentale sont dus à la crise ivoirienne...

1-Une famille de quatre, dont le dernier porte une natte sur la tête. Regretté n'avoir pas d'appareil photo.

2-Une bague Nike. Que l'on *tolère* une marque, je veux bien, mais qu'on en *fasse faire* un gros bijou en argent, ça me dépasse!

3-Des mendiants & marchands incroyablement tenaces et encombrants. Assaut permanent.

4-Du sel en plaques, genre 100x50x3 cm. J'ai d'abord cru que c'était du bois flotté.

5-De très jolies fleurs artificielles, faite de ressorts entre lesquels des fils de couleur étaient tendus. Rappel des dessins en fils que faisait ma mère. Mais aussi, une belle leçon de géométrie, avec des surfaces passionnantes. C'était dans un maquis peuplé de dizaines de lézards de plus de vingt centimètres de long, à tête rouge, qui nous courraient entre les jambes.

6-Photos d'identité. Il me faut du stock pour les frontières. En face du magasin de Youssouf, il y a quelques vieux appareils avec voile noir, etc. Vous voyez le genre? J'essaye, pour mieux regarder. L'appareil est en bois. En *bois!!!* Le temps de pose, c'est que le gars retire le cache en comptant un-deux-trois, et le remet. Pas de négatif: le mec prend un premier portrait, format demi-carte postale, en négatif bien sûr. Il le retouche (blanc des yeux), puis il le place sur un support devant l'objectif et le rephotographie quatre fois! C'est fou, fou, fou!

Pendant que je pose, les Frouzettes de Saré Famori passent. Surprise!

Sinon, nouvelles de moi: je suis un peu naze, pour être franc. À rapprocher des premiers mois de Burkina Faso, vous vous souvenez? Cette impression de ne pas toucher terre, de flotter dans mon corps. J'ai souvent l'impression que mon cœur bat la chamade, alors qu'il pulse à moins de la seconde... Je me sens mou, ne parviens pas à faire ce que je voudrais, ni à rien donner. Je comptais sortir *Frankie*, montrer ma guimbarde, proposer à Amadou une partie d'échecs, sinon de tarot ou de *Grandissime Dalmuti*, ou encore montrer la longue-vue, regarder la télé avec eux, discuter, et que sais-je? Eh bien je n'ai rien fait de tout ça... Dommage. Je me shoot au bonbon (les repas sont bons, bon, mais il semble qu'il me faille ma ration de sucres rapides). Nicole aussi. Elle n'a pas l'air d'aller mieux. En résumé: santé = pas "mal", mais un peu "bof".

Parenthèse bouffe, puisque je parle de manque de sucre. Les matins, nous mangeons de la bouillie sucrée et des "galettes", de la pâte frite, servie avec du lait en poudre qui colle aux dents. Pas mal. Le midi, riz. Avec une sauce et de la viande. Lassé. Le soir, ce coucous malien, très fin, dont Nicole raffole, mais qui me donne la sensation de mâcher de la poussière. En sauce aussi. Et du lait frais et fort. Pas mal. Bref, c'est plutôt bon, mais c'est gras et, bien sûr, sans sucré.

Dialogues. Il est difficile de comprendre un Africain. Pas seulement pour moi! Ils semblent ne jamais dire ce qu'ils pensent. Même avec Amadou ce n'est pas facile. Pourtant, Nicole le remarque comme "franc et direct" parmi ses co-nationaux, "un gars qui dit les choses"! Il prend même parfois l'initiative, comme ce soir où il nous a intimé de cesser de remercier. Ici, accueillir est normal, et remercier désobligeant. Bon.

Exemple, donc: il est un peu malade, et Nicole et moi sortons faire des courses. Veut-il nous accompagner? Il enchaîne les "C'est comme vous voulez" aux "Ça ne me dérange pas"... Bilan, nous ne saurons jamais s'il s'est reposé comme il le voulait, ou si nous l'avons méchamment rabroué!

Ce qui me pèse, c'est que Nicole me reproche assez durement mon manque de tact avec les Africains. Mais comment comprendre? Comment apprendre, puisqu'elle refuse de me mettre des sous-titres? Elle a deux ans de plus que moi sur ce continent!

Transition vers nos relations, tiens. Nicole est heureuse dans cette cour. Tant mieux. Elle m'en a même parfois souri. J'exagère, mais bon. Il y a un moment qu'elle ne prenait plus cette peine. Non, soyons francs. Nos relations sont nettement meilleures. Nous aurons sauvé la fin.

Par exemple, je suis plus blessé que vexé par ses piques. C'est toujours ainsi: avec les gens que j'aime, je ne garde aucune protection... Tout me flagelle de plein fouet. Il en a longtemps été de même avec mon autre sœur, Aline. Le problème, c'est que j'empiète en permanence sur ce que Nicole considère comme son intimité. Surtout maintenant qu'on se sépare. C'est pô ma faute: c'est l'habitude des balades dans des conditions où il n'est pas possible de partir chacun de son côté (montagne). Et puis, elle prend au sérieux tout ce que je dis. Avec mon habitude méridionale de

l'hyperbole, ça ne colle pas du tout. Enfin, elle est gênée par moi, je veux dire par mes attitudes. Comme je l'ai dit, elle connaît mieux que moi les usages locaux et souffre de mes maladroites sans pour autant vouloir m'enseigner. Ajoutez l'"affaire cybercafé" (elle est persuadée que je n'aurais pas fait ça en Europe, et donc que je ne respecte pas l'Afrique). Et puis, il y a ces mille travers qui finissent par lui peser à force de nous côtoyer, jeux de mots en tête... Bref, ça a été dur par moments. Mieux sur la fin, avec l'imminence de la séparation, toutefois. Ouf. Pour être tout à fait clair, je me *réjouis* de la retrouver... Plus tard. Ailleurs. Autrement. Ce temps a fait son temps, nous ne l'avons que trop prolongé.

Impression générale: "c'est dommage". Nos efforts sincères ne se sont pas rencontrés. Évidemment: elle tentait de densifier une relation qui s'étiolait, quand je m'appliquais à alléger une relation qui s'embourbait! J'espère tout de même que nous aurons l'occasion de retravailler ensemble: ça, ça nous réussit! Mieux que le voyage¹²².

Dernier jour: scène des partages. décomposition de la pharmacie, échange de livres (j'ai fini Bouvier), je-prends-le-dentifrice-tu-prends-le-savon (authentique!), etc. On dirait une chanson de Goldman...

Allez, la suite, on s'endort, ici!!!

Mopti-Gao

Un départ précipité

Lundi 31: je comprends à midi qu'il n'y aura pas de cars demain matin. Je dois partir ce soir! Il me reste moins de cinq heures. Retour. Repas. Douche. Bagages. Une fois tout terminé, une heure de musique avec Nicole, du Lemay et du Brassens. Très, très triste, tout ça. Elle m'accompagne à pied, Amadou nous rejoindra. Elle ne dit rien lors des adieux. Ça lui est général, dit-elle en guise d'excuses. Moi, je ne suis pas triste: vous le savez déjà, il me faut une paire de semaines pour être triste d'un départ. Et puis, je suis si content de la recroiser bientôt! Bref, nous marchons en silence.

Gare routière, 17:30. Amadou se débrouille aussi mal que nous. Un car plein part sans moi, emportant une *teenager* rousse fantasmatique. Nicole me bourre les côtes. Mmmmmm. Finalement, Amadou parvient à saisir qu'un autre car suit celui-ci. Je balance mon sac en soute, serre la main à Amadou, un gros bec à Nicole, et saute, carrément en marche! Cool, ce sont des adieux comme je les aime.

Du neuf

Cette fois, c'est l'inconnu qui commence! Il est fini le temps où l'on était attendu, et/ou en territoire connu. Trois nuits à Ouahigouya, où nous avons travaillé près de deux mois, dans un hôtel où nous avons été logés. Puis trois nuits à Bandiagara, chez mon ami Gaby. Puis trois nuits à Mopti, dans une ville que ni l'un ni l'autre connaissait, mais où nous attendait un collègue commun. Là, je pars seul, dans une ville inconnue qui me fait rêver (porte du désert: c'est là que je pourrai voir si le voyage continue ou non). Attendu tout de même. Par le(s) frère(s) d'Amadou, que je ne connais pas.

Question soudaine: est-ce encore mon voyage? Quel intérêt à continuer, seul? Qu'est-ce que je vais foutre dans le désert? J'aimerais qu'une offre d'emploi me rappelle à Ouagadougou... Et puis,

¹²² Levons les suspense: au retour, j'ai préféré ne pas la revoir...

ça ne dure pas. Il ne faut pas dix minutes de car pour que le voyage reprenne ses droits, et se passe de motivation. Du neuf commence. Je suis brusquement *content!*

La route de Gao

Le vieux car où j'ai sauté est bondé! Heureusement, tous sont noirs. M'assois par terre, entre les bidons, les sacs, les ignames, les seaux, et un coq. Un mec me céderait sa place assise pour deux mille francs (un tiers du prix de la course!): je le remballé. Tout le car le moque. Je suis adopté.

Le coq piétiné ne bouge plus. Le gars le secoue. Œil vitreux. Mourrant. Beurk. Un couteau suisse passe de main en main. On coupe la mauvaise ficelle qui le lie à la main-courante. Puis le propriétaire tente de l'achever en le décapitant (sur mon sac, le con!). Il n'y parvient pas tant le couteau est désaiguisé. C'est horrible. Pauvre bête. Je finis par tendre mon opinel amoureuxment affûté. J'aurais préféré qu'il ne servît jamais à ça... Le lien pend encore de la main-courante, comme un reproche. Pouah!

La moitié du car, c'est une équipe de handball qui rentre d'une série de victoires. Sport. Musclic. Jeunesse. Beauté. Fiancées superbes. Gaieté. Sympathie. Les conversations naissent. Des liens se tissent. Je ne voyage déjà plus seul. Un Aziz me promet de me trouver une caravane pour l'Algérie. Génial. Un voyage comme je les aime, qui commence là. Pourquoi n'arrivais-je pas à ça avec Nicole? Était-ce nous, ou m'est-il fondamentalement impossible de voyager à deux? En fait, je crois surtout que ma méthode de voyage ne peut pas fonctionner pour deux dans des lieux fréquentés. C'est une méthode pour bouts du monde... À approfondir¹²³.

Paysage sahélien sous couchant, qui défile. Mmmmmmm.

18:30, prière. L'autre car s'est arrêté aussi. La rousse est là. C'est la dernière fois que je l'aperçois. La nuit est tombée le temps de l'oraison. Me couche et dors, la tête sur les ignames. Je refuse les places assises que cette fois on m'offre: je dors mieux couché par terre qu'assis.

20:30, arrêt repas. Aziz me guide, me commande un ragoût de pommes de terre qui me faisait loucher. Les mendiants sont bien plus sympathiques qu'en ville. Pas collants, voire serviables, sans servilité. Bois l'eau du *canari*, car depuis le départ l'eau en sachet fait défaut.

23:00, énième arrêt. Panne. Nous sommes en plein désert. Finis par sortir, poussé par la masse, mal réveillé. M'éloigne. Seul. Mmmmm. Silence tel que l'oreille se retourne et qu'elle résonne de mes propres bruits. C'est précisément ce silence que je cherche en allant dans le désert, et que je connais déjà des Alpes. Sur fond d'étoiles en semis dense, le mamelon parfait d'une formation comme dans les livres: escarpes, parois strictement verticales, chanfrein arrondi, surface plane. J'aimerais être un géant pour pouvoir sucer ainsi la Terre au sein.

01:30, on embarque des bergers, une demi-douzaine. on se tasse encore, pour un quart d'heure. Cette fois, on a changé de peuple! Maigres, fiers, sel en plaques accroché par une *fille-sel*, bâtons. Superbes. "Teint pâle". Look Maghrébins, quoi. Un vieux remet en place le petit excité de service qui gère le troupeau des passagers. Hé hé hé (*Obélix et compagnie*).

Nuit au bac

02:30, contrôle. J'y échappe, étant parmi les sportifs. J'adore couper aux contrôles! Nous sommes au bac (Gao est sur l'autre rive du Niger). On dormira là, en attendant le matin, comme une demi-douzaine d'autres cars bondés. Aziz saisit ma main et me prend encore une fois en charge. Nous louons des nattes. Je m'emballé dans mon cheich (mon sac est resté en soute). Une paire d'heures de bon sommeil, à la splendide étoile... Pas froid. Quel beau voyage!

Arrivée

1^{er} avril, 5:30. Prière. Je me lève doucement, comme tout le monde. Petit déjeuner cher, mais apparemment c'est le tarif commun. Nous embarquons sur la deuxième navette du bac (deux cars par passe). Le soleil se lève doublement sur le miroir parfait du plan d'eau, étonnamment pas ridé par les barques effilées qui glissent dessus. Une colombe se pose sur un toit: il y a des fois, il faudrait croire aux signes!

¹²³ Inutile de revenir là sur la différence de nos façons de voyager avec Nicole.

Cette fois, c'est bien du sable fin en couche épaisse qui accueille mes semelles. Ça sent sérieusement le désert! Gao, me voici! Euh, il reste tout de même un quart d'heure de car, hein!

Aziz me fait asseoir entre ses jambes, à côté de sa fiancée: il me faudra encore du temps pour m'habituer à cette conception de la pudeur si différente! Poussière en diable. Visages qui se couvrent. Les sportifs hurlent des chansons de victoire.

Je suis accueilli par Oumar, le frère d'Aziz, chauffeur de son état, qui va me mettre en contact avec les transporteurs. Ensuite, j'irai chez les frères d'Amadou: je ne veux pas débarquer trop tôt (il est 6:30). Un bon début! *oh, yessssssss!*

Gao, mercredi 02 avril 2003, 21:30

[Gao. La petite chambre d'Ibrahim Sall, encore surchauffée. Nous venons de manger en famille devant les pubs. Note en passant, les pubs africaines sont à ne pas manquer! Chronique de mon atterrissage à Gao:]

Gao – km 1047

Depuis hier, je vis avec Ibrahim (le A est presque muet), un jeune demi-frère d'Amadou. Il a vingt-trois ans et tient la succursale de Gao. Il a un crâne d'Akhenaton, comme un flageolet au creux duquel viendrait se planter le cou, et des lèvres formidables. Dommage qu'il n'y ait pas de Néfertiti à conquérir à l'entour... À part ça, gentil comme tout. Il se met en quatre pour que je parte dans de bonnes conditions. Police, consulat, tractations, courses, tout est prêt pour un départ demain après-midi...

Je vis dans sa cour avec une autre famille dont le père est policier. Un ménage étonnamment progressiste: les femmes mangent avec nous, et le père s'occupe du bébé. Étrange contraste avec sa carrure et son ton qui trahissent l'homme d'autorité! Mais j'ai plaisir à les côtoyer. Et c'est réciproque, je crois. Les femmes (avec lesquelles je suis le plus souvent) ne cessent de rire de moi, de mes maladresses, de mon incompréhension. Elles ont tenté ce soir de m'inoculer quelques notions de *sorai*¹²⁴... Mais ça ne rentre pas. J'ai mis long à comprendre la structure de cette famille, entre le père, la mère, leur bébé, la sœur de la mère, sa cousine et la bonne de douze ans... Ce n'était pas simple. Sans compter le monde qui entre et sort sans cesse comme dans toute cour, et empêche de faire le compte de ceux qui vivent réellement ici!

Bon, quelques choses vues:

1-Ibrahime conduit même sa moto au klaxon!

2-L'eau ne manque pas. Je peux prendre de bonnes douches confortables dans des gogues qui ne sentent pas. *Coulez!*

3-Après la douche, en arrivant hier matin, je me suis rasé. Ça les a scié. Ici, pas un mec s'est rasé la barbe seul ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, alors la tête...

4-Leur cuisine est excellente. Pas trop de riz. Le soir, nous avons eu une fois une grosse salade, et l'autre des lentilles. Ça change. Miam!

5-Les dattes locales sont encore plus sèches que tout ce que j'avais vu jusqu'à aujourd'hui. Il faut les *briser* sous la dent¹²⁵.

¹²⁴ "Songhai" d'après Nicole.

¹²⁵ Mais qu'est-ce que c'est bon!

6-Dans la maison, je note, outre les diplômés d'animateur encadrés, les premiers poufs que je vois, et deux cornes énormes transformées en poissons par l'adjonction de deux billes de verre en guise d'yeux. Très réussis.

7-Bonnes longues nuits sur le toit dans ma nouvelle couverture en *bogolan*. Fier.

8-De la terrasse, je peux suivre des parties de pétanque de rue animées! De la pétanque ici? Il ne manque que le bob "51"!

9-Les fers à repasser de musée, à charbon, sont encore la règle, ici. De même que toute la cuisine se fait sur des petits réchauds à charbon. Ça a d'ailleurs retenu Nicole d'aider à la cuisine: 'faut connaître!

10-À la question "Une fiancée?", je me suis surpris à répondre que oui. L'habitude d'avoir voyagé un peu à deux? En tous cas, un pieux mensonge fort à point pour couper court aux sous-entendus en yeux de poisson. Je garde. Il ne me reste qu'à réactiver mon grand fantasme de Mary, Écossaise aux yeux verts. Où peut-elle bien m'attendre?

11-La chaleur devient incroyable. Plus personne ne fait rien de la journée, et tous se couchent tôt, épuisés par le soleil.

12-J'apprends doucement à reconnaître les peuplades à leur nouage du cheich. Moi, j'ai dû créer mon propre entortillement, afin de garder les oreilles dégagées. Ceux qui m'ont vu à la montagne savent quels extrêmes il faut pour que je les cache...

13-Ce matin, négociation finale, par à la fois Ibrahim-mon-logeur et Oumar-le-frère-d'Aziz, contre un "Arabe" (faire la différence: ils sont tous Musulmans!). Une demi-heure. Ils brûlent clope sur clope. Moi, bonbon sur bonbon. Finalement, le gars m'emporte pour un peu plus cher qu'un concurrent, mais en cabine, et il est plus sûr que l'autre d'après mes deux anges gardiens... Bon, ceci dit, avec le visa, j'ai explosé mon budget prévisionnel... Tant pis. On n'est pas à soixante euros près, non?

14-Les mangues séchées de Ouahigouya surprennent ici, et plaisent assez. Une bonne idée que nous avons eue là, Nicole!

Voilà pour la vie à Gao. Départ demain, donc. Trois jours pour Bordj, la frontière. Ensuite, 'paraît que c'est de la route, avec des cars en desserte régulière et à tarif dérisoire... Je me réjouis de Ghardaïa (accent sur le deuxième A) et de visiter l'architecture en terre du Mزاب, qui a tant inspiré les modernes. Je me souviens encore de Vanessa, une collègue remarquable, sortant le bouquin en imaginant que ça me plairait. Elle ne se trompait pas... C'était il y a sept ans! Prochaine connexion? On verra bien! Mais ça risque de faire plus longtemps que ces derniers jours...

Cd' A 15 – Carnets de retour 04

Sahara

Adrar, Algérie, jeudi 10 avril 2003

Coucou-salut!

Avant toutes choses, j'ai à vous faire part de ma détresse: j'ai beau (ou est-ce à cause de?) enchaîner les "Carnets", je n'ai guère de nouvelles d'Europe! Alors voilà: ce serait cool de chacun me faire un petit message pour me dire où vous êtes, où vous en êtes, ce que sont vos projets, vos rêves, vos désirs, vos buts, et l'état de vos amours... Et tout ce qui vous est important¹²⁶!

Merci.

Quant à ce petit Carnet, c'est le cœur du voyage, le gros de la traversée du Sahara. Huit jours avec du sable dans la bouche...

Bonne lecture!

laurent.

Gao, jeudi 03 avril 2003, 15:00

[Toujours la cellule trop chaude d'Ibrahim Sall]

¹²⁶ Les questions tiennent toujours: avis aux amateurs!

Un premier contretemps. Ibrahim vient me chercher en boguet à 13:00 pour chercher le visa algérien au consulat. On poireaute un peu. Deux Toulousains attendent pour la même raison. On tape la conversation. La communauté d'inquiétudes rapproche... Ils ont descendu toute la côte avec leur camion blanc, sont restés trois semaines à Gao, leur but, et comptent remonter par le désert. Mais comme il manquent d'assurance, ils ont choisi de redescendre sur le Niger pour prendre la route de Tamanrasset (prenez une carte, quoi!). Ensuite, tout pareil: Tunisie, Italie. Mais deux bons mois après moi.

Le moustachu goguenard de service sort. Verdict, je l'ai, pas eux. Ils avaient oublié une signature. Il faudra qu'ils attendent encore. Quant à moi, tout va bien, donc. J'ai droit à un mois d'Algérie! Cool. Jusque-là, tout roule.

On sort. Mais à peine a-t-on démarré que mon chauffeur attitré (et préféré – encore que... non, à choisir, je prends Nicole¹²⁷!) remarque que le pneu avant est naze. Cent mètre jusqu'au premier réparateur de bord de route. Un Arabe en bordeaux. Démontage du pneu. Extraction de la chambre sans quitter la roue. Repérage du trou à l'œil. Râpage. Découpage d'une pièce dans une autre chambre à air. Re-râpage. Encollage des deux surfaces. Nettoyage de l'intérieur du pneu pendant que la colle prend. Pose de la pièce. Pressage à la presse manuelle (à vis). Rhabillage. Gonflage au compresseur, qui y brûle ses dernières gouttes d'essence, mais la pression suffit juste. En tout, quinze minutes, pas une de plus. J'admire...

Mais nous n'y sommes toujours pas, à mon contretemps! Il a fallu que nous arrivions chez mon transporteur. Huit personnes se sont désistées. Pas de départ ce soir. Bon. Demain?

C'est reparti dans le sable fin des rues. Ibrahim m'emmène tout de même faire des courses, des fois que quelques clients de dernière minute fassent changer le programme. Je m'en remets totalement à lui. En fait, je n'ai toujours pas compris si la bouffe était fournie. Bof. Peu importe. J'ai maintenant du couscous (de manioc), des dattes, des arachides et des bonbons. Je ne mourrai pas de faim durant les trois jours du voyage jusqu'à Bordj et la frontière. Quant à l'eau, on m'a dit plusieurs fois que les six litres que j'emporte suffisent. C'est, je crois, la ration d'une journée. J'en déduis que l'eau nous sera fournie jour après jour... Comment ça, je ne sais rien? Mais qu'importe, puisque je suis en de bonnes mains! Et que j'ai besoin de peu.

Bordj, Algérie, lundi 07 avril 2003, 19:00

[La "salle de restaurant" du "foyer" de Bordj. Il y a plus de six cents kilomètres de désert devant comme derrière. J'ai décidé de rester un jour ici pour écrire un peu. Après tout, rien me presse... Flash-back sur mon premier désert:]

Bon, je vous ai laissé sur mon contretemps... Mais parlons plutôt de temps gagné! En effet, ce fameux jeudi soir, j'ai pu me doucher peinard, repasser sur de vieux écrits et lire du Giono. Du Giono? Du Giono. C'est un peu déplacé sous ces latitudes, mais les grandes questions qu'il évoque me sont d'actualité. Et, allez savoir pourquoi, Giono me va, ces temps. J'avais besoin de cette grande respiration. Je suis resté trop près des gens ces derniers mois. J'avais besoin de cette solitude. J'avais besoin de reprendre contact avec les choses. Il me faut des odeurs, des maisons, des températures, des consistances d'air. Je suis bien content d'avoir emporté ce gros "collection bouquins" de ses dix premières œuvres, que Nicole trouvait si malpratiqué à lire.

Le lendemain matin, lessive. J'ai aussi cherché un *maquis* pour le petit déj', mais queud! Il n'y a pas de *maquis* au Mali. Bon... Ensuite, j'ai enfin pu essayer un *Grandissime Dalmuti* avec des Africains. Le jeu a mieux pris que je le pensais. Ils jouent fin. Dire que j'avais peur qu'ils prennent mal le côté "hiérarchique" (et fondamentalement injuste) du jeu... Ils ont même pris l'initiative de réfléchir à comment se fabriquer les cartes (c'est facile, mais iront-ils jusqu'à le faire?). Je suis tout émoustillé par ce succès peu espéré.

¹²⁷ Tout de même!

Désert malien (Gao – Bordj)

Ibrahim vient me chercher à 14:30: tout à coup, c'est le départ. Beaucoup plus tôt qu'annoncé! Tellement que je n'ai pas compris tout de suite de quoi il parlait (je croyais qu'on sortait encore en courses). Adieux abrégés à la famille du policier, comme je les aime¹²⁸. À 15:00, nous sommes au "garage", prêts au départ. Attente.

Je suis tout sourire. J'espère d'ailleurs que ce rire que je retiens en permanence au bord des lèvres ne blesse pas ces hommes secs, rudes, métalliques. J'espère qu'ils savent que certains rires sont aussi profonds que bien des larmes...

Pourquoi cette gaieté? Parce que je réalise peu à peu que je suis absolument dépendant de ce mec qui va nous conduire pendant plusieurs jours. Absolument dépendant. Alors, puisque je ne peux rien faire, comment ne pas être insoucieux? Comment ne pas être heureux? Alors je me prends à penser à une mort romantique dans le désert. Avant de mourir de délire, j'emballerais amoureusement mes carnets pour qu'ils me survivent peut-être, y compris les dernier, celui en cours. Pas ces *Carnets* que je vous envoie, hein, mes carnets papier, l'intégrale inexpurgée, avec tout ce que je ne peux pas dire, et, en première page, la table des matières des beaux moments que j'ai vécus. Et j'aurais ainsi l'impression que tous ces bons temps me survivraient...

16:07, c'est parti!

Dès le sortir de Gao, je note qu'il n'y a plus d'arbres. À peine des touffes d'herbe, des mottes, plutôt, et quelques buissons qui ceinturent la ville comme des suisses une Bastille. Pas bien longtemps, quoi... Le désert est sombre, pas jaune comme sur les clichés de Yann Arthus-Bertrand. Terre brune. Arbres anthracite. Herbe terre de Sienna brûlée.

16:30, nous nous arrêtons déjà. C'est pour attendre un autre véhicule qui ne viendra pas. Une dune¹²⁹. Je monte, en attaquant de biais, comme une pente de neige. Le sable est rouge et noir. Au sommet, je m'accroupis. J'aplanis une surface. Qu'y écrire, que le vent emportera? Qu'est-ce qui est important? L'amour? Non, l'amour n'est qu'une des formes de cette force qu'est la vie. J'écris alors "Aimer la vie", et je pense à Renaud.

Parenthèse: pour le coup, je ne suis pas d'accord avec le *chanteur énervant*: "On r'connais le bonheur, paraît-il, au bruit qu'il fait quand il s'en va"? Non. Mon bonheur, j'ai la chance de le voir venir de loin, et d'en profiter à fond quand il est là. Je le regarde germer, grandir, bourgeonner, s'épanouir, fleurir, offrir ses fruits et ensuite mourir en semant les graines du suivant. Celui qui me saisit dans ce désert, je l'attendais aussi sûrement qu'on attend un enfant. Je l'avais préparé, bercé, nourri. Il m'a saisi dès le début, pour ne plus me quitter. C'est bon, de savoir jouir de la vie¹³⁰...

Vendredi. Samedi. Dimanche. Et aujourd'hui, lundi. Trois jours de traversée. Pour six cents septante-sept kilomètres. Deux cents vingt par jour. En roulant une dizaine d'heures. Pause de midi à trois heures, au plus chaud. Et impossible de rouler de nuit: pas de batterie, pas de phares¹³¹... On doit rouler à une trentaine de kilomètres à l'heure, quand on roule. Mais le moteur a besoin de plus d'un quart d'heure par heure pour refroidir. Et deux bons litres d'eau que le copilote prélève dans deux outres faites d'une chèvre entière évidée, qui ballottent de chaque côté du véhicule...

Le véhicule: un *Toyota Land Cruiser*, la légende. Un vieux, avec les roues qui dépassent l'avant du capot. Dans le moteur, tout le superflu a été supprimé. Des fils et des durites sectionnés pendouillent un peu partout. Le compteur ne fonctionne plus. Le seul indicateur important est ce-

¹²⁸ Les adieux, donc.

¹²⁹ La seule que j'aurai vue, mais j'anticipe...

¹³⁰ Ceci dit, 2003 m'a fourni plus d'une fois l'occasion d'entonner *Mal barrés*, et même ce fameux *Boucan d'enfer*.

Mais ce sont là d'autres histoires.

¹³¹ C'est comme ça.

lui de la température, qui dicte les arrêts. J'ai vérifié: c'est bien avec du caoutchouc que les lames de ressort sont réparées. Une seule roue de secours: passée la première crevaison, il faut réparer les pneus: un gros morceau de chambre à air copieusement tartiné de colle apposé de l'intérieur, et hop! Il faut regonfler à la pompe à vélo! En ville, avant de partir, j'ai pu vérifier que presque tous les pneus de la ville sont recousus quelque part. Recousus! En gros points, comme des cicatrices. Aux départs, on pousse, bien entendu.

Un pick-up. Un chauffeur, un aide. Vingt-quatre passagers. Devinette: on les met où??? Je compte: nous sommes donc trois dans la cabine. Restent derrière vingt-trois Maliens (euh, dans le tas, il y a un Sénégalais, je crois)... Glups. Bagages au fond, jusqu'au niveau des ridelles. Les deux tiers des gars assis dessus, jambes dans le vide. Dans les rétros déréglés, je vois des sandales et des baskets. Du dernier tiers, trois sont sur le toit (et leur jambes et leurs mains pendent un peu lugubrement dans le jour des vitres), et le restant au milieu de tout ça, jambes ramenées contre le corps. Il y a tant de poussière que ces Noirs sont plus clairs que des meuniers. Quand les quelques binocleux retirent leurs verres, ça fait deux ronds de nuit dans une masse gris clair. 'Pas fâché d'être en cabine, finalement. Malgré l'exiguïté...

Bilan bagages: je n'ai perdu sous les fesses des Maliens que mon parapluie (tout tordu) et une bombe de... laque à cheveux. Ben oui, pour fixer les dessins au crayon, tiens! Problème: toutes mes fringues puent, maintenant.

Les Maliens vont en Libye ou au Maroc, tenter de chercher du travail. Au Maroc? Je croyais que ça ne passait pas??? Ils tenteront. Combien passeront? J'aurai plus d'une fois le sentiment assez peu agréable de conduire un convoi de déportés¹³². Dire que ces mecs sourient, et, pour un peu, chanteraient. Cette force de caractère est poignante.

Les pauses-midi, je bande-à-part. Pour faire goûter du *Frankenstein* à tuyaux au désert... Mais il n'est pas possible de jouer plus de cinq minutes, ensuite, les hanches deviennent cassantes. Comment faisaient les sonneurs des bataillons écossais au Pakistan?

Asteur, la double chemise épaisse est de rigueur. Quant il fait plus de quarante degrés à l'ombre et qu'il n'y a pas d'ombre, il faut se protéger de la chaleur, pas juste éliminer la sienne. Je comprends enfin l'épaisseur des vêtements touareg. Le chauffeur porte en permanence une canadienne: entre la chaleur du jour et le froid de la nuit, elle est presque toujours de rigueur.

Les nuits, justement: elles sont longues, mais glaciales. Six cents kilomètres vers le nord, on dirait que ça commence à se faire sentir. Guère plus frais le jour, mais combien froid la nuit! Il y a plus de vingt degrés d'amplitude thermique quotidienne. C'est dur à encaisser. Heureusement que je suis équipé (couverture, pagne, natte, cheich, chemise épaisse)!

Plusieurs contrôles militaires. Bon. Le passeport à croix blanche me donne droit à un traitement de faveur, hors du troupeau des Maliens, mis en ligne et comptés par ces militaires agressifs dont les fusils-mitrailleurs graissés ne sont sûrement pas chargés à blanc. Sales images. J'aurais préféré un camion de marchandises à ce train de réfugiés...

Bon. Le désert des images d'Épinal, je ne l'ai rencontré que le samedi 05. Et encore. Pas de dune, depuis celle du départ. C'est un désert de caillasse, rarement de sable, et dans tous les cas plat comme un encéphalogramme de macchabée. Une véritable mer d'eau jaune (sans trou dedans). Impressionnant. Vous voyez l'effet que ça fait de rouler à trente kilomètres-heure sur une route de campagne? Bon. Ben imaginez ça sous ce ciel immobile et sur cette terre qui ne bouge pas. Un voyage rythmé uniquement par les bouffées de chaleur du moteur... Vous comprenez que très vite, la joie a fait place à la torpeur. Un voyage comme dans un sommeil.

Et puis, cette uniformité crée un problème d'échelle: je prends pour un fût de deux cents litres une batterie plantée sur le coin.

Les dromadaires blancs vont en troupeaux sauvages. Ce qui m'impressionne, c'est leur mouvement. L'amble leur fait un pas mou, qui donne à lui seul la nausée. Je comprends mieux les chansons¹³³. Il faudra tout de même que j'essaye d'en monter un, un jour.

¹³² Certains ont trouvé l'image trop forte, mais tout de même, ces mecs vont au casse-pipe!

¹³³ Et les blagues de Gotlib.

Samedi soir: plus d'eau. On a frisé la mutinerie. Et ça nous aurait avancé à quoi, de lyncher le chauffeur. Heureusement, le calme est revenu sans que j'aie eu à m'interposer. Le lendemain tôt, nous arrivions à Aguelhok, le premier repère mentionné sur ma carte. Trois maisons: les gogues, l'habitation, et la boutique. L'eau, ils la vendent. Dix fois moins cher que l'eau en bouteille de Ouagadougou, mais tout de même, ça fait des remous. Et puis, elle est ignoble, cette flotte...

Pensées de route

1-De plus en plus préoccupé par l'arrivée: logement, travail, argent. Je suis en panne de projet. Voyage à pied? Grande maison pour les amis et la famille? Suivre un maître en architecture? Souvenir de Pedasí: j'aimerais conduire des chantiers à l'étranger. [03 04 03]

2-Il y a quelque chose de plus en plus fébrile dans ce que j'écris¹³⁴... [03 04 03]

3-Question: comment aurais-je pu vivre ce voyage si Nicole (ou quelqu'un d'autre) avait été avec moi? Suis-je condamné au voyage solitaire? J'ai peur que oui. Du moins dans les transports, les villes. Parmi les hommes. Pour marcher, deux, c'est bien. [04 04 03]

4-Inquiétude: je dormirai où, en Algérie? Je n'ai qu'une adresse, à Alger, où je ne prévois pas de passer (directement vers la Tunisie)... Jusqu'ici, c'était facile, mais si me tenir à mon principe d'éviter les hôtels risque soit d'être difficile, soit de m'imposer d'enchaîner les étapes, ce qui serait bien dommage... [05 04 03]

Note: pour l'heure, j'ai deux nuits assurées: ce soir au foyer, et demain dans le désert.

5-Il me semble que j'ai l'écriture de plus en plus fébrile (une idée fixe, hein!). Est-il temps que j'arrête le voyage? J'aurai eu ainsi ma période "Carnets", comme j'ai eu mes deux ans de jeux de rôle, deux de ballet & chant, deux de montagne, et deux de philo-écologie? Qu'est-ce qui viendra ensuite? Je suis en panne de projet¹³⁵. [05 04 03]

6-On a un peu tendance à me prendre pour une pharmacie ambulante: maux de ventre, de tête, plaies... Heureusement que Nicole m'a laissé quelques trucmuches: d'habitude, je n'ai rien. [06 04 03]

7-Je sens déjà un de ces trucs qui va me saisir à la gorge en Europe¹³⁶: les papiers. Au Burkina Faso, rares sont ceux qui ont des papiers d'identité. L'État n'a même pas une vague idée de la population nationale, et le cadastre ignore encore le propriétaire d'une majorité des parcelles de la capitale. De l'autre côté de la Méditerranée, on sait les habitudes de consommation de chacun, individuellement. Lequel de ces extrêmes laisse le plus d'air à respirer? N'existe-t-il pas, là encore, un juste milieu? [07 04 03]

Bordj – km 1724

Dimanche soir, nous avons dormi dans une sorte d'immense camp militaire désert, comme un champ de ruines. Romantique à souhait. Une nuit glaciale. Je n'ai plus pu dormir au-delà de minuit. Au matin, on changeait de véhicule (en raquant, une fois de plus), pour être conduits à toute allure dans le petit matin frigorifique à Bordj, en Algérie. Les cahots sont tels que je ne peux lâcher une main pour changer de position.

Nous débarquons dans un "foyer" pour les immigrants. Une cour, une pièce, un vécé "à la turque" en émail (ça fait rire les Maliens) et une paire de douches. De l'eau. Et une salle qui sert de restaurant public. Pas de soldats. Le tenancier est désarmant de sourires et de bonne humeur, mais

¹³⁴ D'une certaine façon, écrire était devenu la justification de ce voyage.

¹³⁵ Deux ans d'errances parmi les ONGs?

¹³⁶ Je veux parler du fameux choc culturel qu'on a tous en rentrant au pays.

ces vingt, puis quarante gars dans une cour de pas autant de mètres carrés, ça force le souvenir... Même sans gardes ni miradors, comment ne pas filer la métaphore du train vers les plaines de Pologne? Tous les jours, il passe une centaine de Maliens par deux tels foyers...

Et c'est sans compter le racisme! Ici, deux peuples se heurtent. Le Sahara est une frontière. Et moi, je réalise soudain combien sont différents ces Noirs d'Afrique, et ces Arabes du Nord. Ces derniers moquent l'attitude perpétuelle d'esclaves des premiers. Ils n'ont pas tort, mais dans leur bouche, le propos est vite raciste. À partir de quand commence la ségrégation? En tous cas, j'ai changé de bord: on m'a déjà pris pour un local: j'ai le vêtement, peut-être le look, en tous cas ma peau me met plutôt côté "locaux".

Huit heures, les formalités douanières sont expédiées. Je suis en règles pour un mois d'Algérie. Mais j'ai perdu une heure: il est neuf heures, on a changé de fuseau horaire...

Le gars du foyer confirme avec un grand sourire que je peux rester, gratuitement. Seuls les repas sont payants. Impeccable. Je m'installe. Les Maliens reviennent au compte-goutte des postes officiels. Ils se préparent à partir. Ils m'offrent cent fois de partager leur nourriture. J'en suis gêné. Et que répondre à ceux qui veulent mon adresse en France, des fois qu'ils "passent"? Comment leur faire comprendre que je n'en ai pas, d'adresse? Puis-je faire à ma mère, ou à quelqu'un la surprise d'avoir à accueillir de tels réfugiés si d'aventures ils "passaient" (les mines, j'entends)? J'ai fini par me décider à donner une ancienne adresse, en tentant d'expliquer que le courrier suivra, mais qu'ils n'y trouveront personne. J'espère à ne pas avoir à le regretter, ni dans un sens, ni dans l'autre.

Tout de même, j'ai beau jeu. Si j'avais eu une adresse, la leur aurais-je donnée? J'aimerais être sûr de répondre oui.

Balades dans les rues. Au fond, l'horizon étal du désert. À l'intérieur, des chèvres sauvages mangent du carton, les deux petits pis altiers pointant en avant. Les sandales, ce n'est pas une bonne idée: c'est bouillant, ce sable dans les rues, partout, omniprésent! Bouillant, et si fin, comme de l'air, comme cet air épais qui écrase tout de sa chaleur. En face, c'est l'école. Marrant, d'entendre par moments ces centaines de rires d'enfants qui montent clairs sur le ciel uniforme du désert...

Les Maliens partagent toujours le peu qu'ils ont. Je bouquinais peinard, et à force de ne pas refuser un petit peu par-ci, un petit peu par-là, j'ai fini par plus manger que si j'avais commandé mon propre repas!

Bon. Bientôt vingt et une heures dans la salle de restauration. Les clients affluent pour le repas du soir, et me regardent, bien sûr. Je ne vais tarder à les rejoindre. Le patron m'a filé des vieux CD à faire passer. Une petite poule picore dans une cagette qui sert de poubelle. Note: en Algérie, il y a des poubelles, eh oui! Ça, c'est un changement...

J'arrête. À la soupe.

Adrar, mardi 09 avril 2003, 20:30

[Une petite chambre d'hôtel pas trop chère, à deux lits car les chambres simples sont complètes]

(Bordj) On m'a préparé un beau lit, avec des vraies couvertures: ma première nuit en intérieur depuis Ouahigouya (deux semaines)...

Matinée de mardi peinard. Je bouquine. Le tenancier (j'aurais tout de même pu retenir son nom, crotte!) m'offre des livres, puisque j'aime ça. Une bible, et deux livrets de prières qui sentent le "Moins de Jéhovah" à cent mètres. Mais le geste est adorable... Du coup, j'en profite pour relire un peu les trois passages que j'aime bien, Job, l'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques...

Thé sur une terrasse. Réflexions.

1-J'ai plaisir à ne pas créer l'événement partout où je passe... Ici, le Blanc n'est pas vu comme un émissaire de Dieu. Ça soulage. Il n'y a plus dans les manières cette servilité qui m'a tant choqué et qui colle à la peau dans presque toutes les relations.

2-J'ai dû me départir de cette défiance systématique que j'avais développée en Afrique de l'Ouest, et réapprendre la spontanéité, ce sourire engageant qui permet le contact.

3-Je connais déjà deux mots d'arabe: chouya et bezef! C'est toujours plus qu'en mooré...

4-Je me suis perdu longtemps dans les questions de change. Ce, pour trois raisons: 1-on travaille sur trois monnaies (CFA, dinar et euro) 2-je n'ai pas le cours officiel. Je dois donc le deviner en comparant les taux... De tête! 3-il existe un centième de dinar qu'ils appellent aussi parfois "franc", et dont ils se servent beaucoup pour les petites sommes.

Tout se résout lorsque je réalise que 1dinar = 1cent de dollar: comme le niveau de vie est visiblement semblable à celui du Panamá, je me retrouve étalonné d'un coup. Ouf!

5-J'aime décidément ce peuple.

6-Passe un enfant laid, quasi "modaux"¹³⁷, avec les incisives qui dépassent et un sac de toile grossière sur l'épaule. L'air vaguement hostile. Je souris. Son visage s'anime, et ses difformités disparaissent pour se faire engageantes. Oui, j'ai réappris à sourire. C'est rassurant.

7-Il fait nuage. Il n'est pas crédible, ce désert!

8-Depuis quelques étapes, de plus en plus d'hommes se frottent les dents avec un bâton. Entre brosse à dents et cigarette!

9-La chaussure Africaine de base, et c'est commun entre le sud et le nord du désert, c'est la tapette (© Nicole), les tongs, les schlaps, les nus-pieds. Vous connaissez des synonymes de chez vous¹³⁸? Pour ma part, je n'aime pas ça: j'ai l'impression de toujours entendre traîner des pieds.

Désert Algérien (Bordj – Adrar)

Le départ était initialement prévu pour 15:00. Puis il a été annoncé à 16:00. Puis 17:00. À 18:00, je suis laissé en rade par le premier véhicule: il n'est pas bâché, et le chauffeur a peur pour mes bagages délicats. Bon. Bref, j'embarque à 18:45, dans un *Land Cruiser* fermé, entendez avec porte-bagages (nous ne sommes donc que neuf passagers, et le chauffeur et son aide). Nous ne sommes pas partis pour autant: 1-déclaration¹³⁹. 2-Achat de dix cartouches de cigarettes par le chauffeur. 3-Bruit suspect (le chauffeur cale les lames de ressort avec du bois et ça passe). 4-Chargement de cartons à transporter. Les huit Maliens s'énervent. Ils profitent de la pause pour prier. Du coup, c'est le chauffeur qui est "vénère" grave. Mais que je confirme être "Français" le calme un peu. Ça le change des convois de Maliens? Bref, nous quittons Bordj à 19:30. Nuit noire.

La route est revêtue! Et, tenez-vous bien, elle est séparée en deux par une ligne blanche. *Une ligne blanche!* Encore un de ces trucs que je ne me souviens pas avoir vus depuis mon débarquement en Afrique! Oh, le joli petit pointillé maladroit qui serpente, se resserre à l'approche des virages, pour tourner en ligne continue... C'est si bien figolé que l'extérieur desdits virages sont balisé de frêles bittes blanches à bout rouge. Comme c'est poétique¹⁴⁰, toutes ces petites lumières. Je redécouvre ce que c'est qu'une route!

Premier panneau: "attention dromadaires." Avec une silhouette de l'animal. Ok.

¹³⁷ Ha ha ha.

¹³⁸ Pascal: *toungalettes* (© Wako), *claquettes* (© famille Faas), *slashes* (© Marjorie).

Dahlia: *toungalettes* (sans U).

Alexandre-l'archi: *chlapettes*.

¹³⁹ Aux autorités de la frontière.

¹⁴⁰ Si on n'a pas l'esprit mal tourné, bien sûr!

Sur le second, il est écrit: "attention, sable". *Attention, sable!!!* Nous sommes sur la médiatrice du plus grand désert du monde, et ils mettent "attention, sable". C'est à se taper la tête contre les portières de rire¹⁴¹...

Ensuite, attentions aux moutons, puis aux virages. Normal, quoi.

Il ne reste bientôt plus que les " Reggane, 640", " Reggane, 630", " Reggane, 620"...

Jusqu'à 590, qui n'existe pas: la route s'arrête. Tout de même! Je suis sensé traverser le désert, moi, pas faire de la plaisance le long d'une autoroute. C'est vrai, quoi. À quand un magdo au "Bidon 5"? *Bidon 5*, c'est aussi une BD de Ptiluc, non?

Nous roulons jusqu'à minuit ce soir. Les Maliens sont volubiles. Et les phares caractériels: ils changent de régime à chaque cahot, aléatoirement. Feux. Phares. Positions. Phares. Ça n'a pas l'air de gêner le chauffeur, sauf lorsqu'il se retrouve en "positions" dans une passe sableuse difficile...

Le désert doit être si plat qu'il faut un quart d'heure pour croiser des phares lorsqu'on les aperçoit. À quarante kilomètres-heure, j'en déduis qu'on voit à vingt bornes. Tcheu...

Nuit au Point Kilométrique 400 (comptés de Reggane). Comme mon bagage est resté sur le toit, je n'ai que mon cheich pour m'emballer. Je dors dans la cabine, tiens. De toutes façons, 1:00 – 4:30, c'est pas de la grosse nuit!

Départ. Le chauffeur croque une pomme. Mmmmm, le bruit mouillé de la peau rouge qui cède sous la dent! Pschiit.

6:00, l'autre véhicule (toujours circuler en convoi: les chauffeurs se sont acoquinés cette nuit) est en panne. Une heure d'attente. Je les vois préparer de la colle à deux composants. Un vagissement me surprend: devant l'autre *Toyot'*, une mère auréolée de foulards tiens ses deux petits sur fond de désert. On dirait une photo de Boubat. Je croque¹⁴²...

Jour gris.

J'avais vu juste. C'est plat. Infiniment plat. Il nous reste plus de trois cents kilomètres à parcourir, avec pour uniques modulations quelques carcasses noires qui apparaissent à l'horizon devant, et disparaissent à l'horizon derrière. Plus monotone qu'un poème de Supervielle.

Heureusement, cette surface uniforme est roulante: on file à quelque quatre-vingts kilomètres-heure! Et dire que rien ne permet de s'en rendre compte...

Pensée, entre deux somnolences (ennui + fatigue): ça va trop vite, tout ça. C'est trop facile. "Astreins-la", je ne vais rien voir de l'Algérie: dans trois jours, embarquement, et hop! Il faut réagir. Deux solutions: soit je m'impose de rencontrer des gens (ça ne m'est *pas* naturel, bien au contraire), et dormir chez eux, voir l'intérieur des maisons, leur vie, la vie. Soit je change de technique, et tente le stop. Mais fait-on du stop en Algérie?

9:00. Bruits mats sur le pare-brise. Il pleut. Il *pleut!!!* Nous venons de passer le Tropique du Cancer, et il pleut! Ce désert a vraiment décidé de me faire passer pour un con. J'avais compté pour nulle la pluie des mangues de Ouahigouya, mais celle-ci, impossible de la disqualifier... Première pluie du voyage? En plein Sahara, eh! La hooooonte...

Poste du PK200. Le garde-chiourme a un frerot à Marseille. Il est tellement tout-content que je prenne son adresse qu'il oublie d'enregistrer mon passage. Niark!

11:00. Retour de la caillasse. Le désert s'anime. Le chauffeur aussi. Et le soleil apparaît, parfois. Banc de lumières qui marquent l'espace. Et c'est à nouveau la route et ses lignes blanches. Déjà blasé. Bon. "Reggane, 90". Moins d'une heure... Palmiers. Ça commence à ressembler aux images d'oasis des livres que j'ai feuilletés, enfant. Ça commence. Enfin!

Et puis, il y a dans l'air quelque chose que je connais. C'est... le Panamá. Non en tant que pays, mais en tant que niveau de développement. Ce qui avant n'avait été qu'une abstraction est ici une réalité palpable. Je ne suis plus en Afrique Subsaharienne. État des routes (revêtues et propres), état des véhicules. Confort, aisance, et allure des passants. État des bâtiments. Béton, poreux, mais béton quand même. Et puis, une certaine *densité* des constructions: à la fois plus com-

¹⁴¹ Aïe.

¹⁴² = dessine un croquis, qu'allez-vous imaginer?

pactes et plus libres, dégagées de cette gangue de crasse et de commerces improvisés. Pas d'égouts à ciel ouvert, pas d'ordures et de feux dans les rues. Tout clame que les structure collectives fonctionne à un certain niveau: si ce n'est celui de la mécanique fine de suisse, ce n'est pas le chaos burkinabé.

Et puis, il y a la température: depuis Gao, j'ai perdu sur les moyennes journalières six degrés en six jours (il fait plus frais jour comme nuit). Je respire.

Formalités. Cette fois, nous sommes connectés au réseau viaire du pays. Il n'y a plus qu'à se laisser porter par les bus!

Taxi avec cinq Maliens, pour Adrar. Ils ont de la famille à Ouargla et Ghardaïa, dans le M'zab. Je suis invité. Chouette: enfin des contact. Pas des Algériens, mais au moins je pourrai poser mon sac. Ceci dit, ça ne résout pas mon problème de ce soir: je compte rester ici à Adrar. Mais où?

Thé sur une terrasse. Croquis. Musique. C'est la musique qui m'a fait changer de monde. Cette musique mi-nasillarde, mi-ensorcelante. Une musique *Orientale*. Je ne suis plus dans le monde musulman africain, je suis dans un monde arabe, oriental. C'est ça, le changement.

Et puis, je suis bien. Na.

Adrar – km 2508

Deux Noirs. Ils sont NigériAns (Lagos). Conversation en anglais. Ça faisait une paye. Plaisir de la langue à reformer à nouveau ces sons-là. Ce sont des commerçants aisés, en voyage. Pas de différentiel financier entre nous. Parfait. Leur hôtel est plein, mais nous en dénichons un, voisin, au même tarif modique. On entre par un escalier escarpé jusqu'au premier. J'adore ce type d'entrées qui donnent l'impression de vivre en arrière-cour, presque sur l'envers du décor. La grande mosquée est juste derrière. Les appels à la prière sont tonitruants, mais je doute que ce soit l'explication de la modicité du prix...

Rendez-vous pour manger ce soir. Je me douche (au pommeau, aaaah!). Repos. Paré!

Téléphone à Alger: non seulement je suis très bien reçu par son père, mais j'apprends que Malik sera là la semaine prochaine! Pour une surprise... J'ai donc tout soudain un itinéraire, un programme, et des gens qui m'attendent! Monstre bien. Il me reste une petite semaine pour arriver à la capitale. D'ici-là, archi du M'zab, en pensant à Vanessa¹⁴³...

Le couscous de ce soir, je l'avais attendu. D'abord, parce que mon dernier vrai repas date lui aussi de Gao. Ensuite parce que le couscous malien, moi... Je vous ai dit ce que j'en pensais. Enfin, parce qu'il était servi sans viande et avec plein de pois chiches. Un vrai couscous, comme à Marseille (celui de ma mère¹⁴⁴)! Enfin un repas réellement végétarien! Servi par un sosie de Zidane (avec cheveux), en maillot de terrain et... tapettes trop courtes.

Je me suis baffré rabelaisiennement, en arrosant ça de soda. La boisson à bulles aussi, je l'attendais depuis un dernier tonic avec Nicole, à Mopti. Burp.

¹⁴³ Cette collègue (et, depuis, amie) de deuxième année d'architecture avait été la première à me parler ce cette architecture de terre qui avait tant inspiré les modernes, ces architectes que j'idolâtre.

¹⁴⁴ Ma mère fait très bien le couscous: je n'admetrai pas les remarques!

Coucou-salut!

Retraite en Kabylie. Montagnes. Mer. Printemps. Paix.

Changement de style, puisque la façon "journalistique" était trop "fêbrile": je reprends une rédaction posée, avec ce temps de retard qui permet le recul sur les faits.

J'ai enfin ralenti un peu ce voyage échevelé: quatre nuits à Ghardaïa, dans le M'Zab. Récit.

Bonne lecture! Bonne vie.

laurent.

Durant la seule nuit dormie à Adrar, dans mon petit hôtel sans électricité, j'ai rêvé de sons, ce qui m'est plutôt inhabituel: bruit de clous de pneus sur une surface résonnante, comme un tissu infini qu'on déchirerai continuellement. Le voyage se ferait-il obsédant?

Au matin, je me fais un premier bilan sur l'Algérie.

1-Il ne fait plus trente degrés, alors qu'on passait les quarante tous les jours au sud du désert! Pour moi, il fait frais, et j'entends sans cesse tout le monde se plaindre de la chaleur croissante! *Jeje* (hé hé hé en espagnol).

2-Ce pays manque de femmes! Je croise certes mes premiers voiles, mais ce n'est pas de ça que je parlais!

3-Les Algériens parlent moins français que je le pensais. C'est aussi lié au fait que je suis encore dans le sud du pays. Par contre, cet accent "africain" que je prends maintenant sitôt que je veux parler clairement devient totalement déplacé! *Rôôôôô*, que c'est compliqué.

4-Leur thé est dégoué. C'est dans le désert qu'ils savent le préparer! Ici, c'est de la tisane, ou pire. Ah, il me manque déjà, ce thé de Tall, si long, si serré, si fort, si moussu, si caramélisé, si amical, si amer, si stimulant, si doux, si saharien...

5-Je jouis sans cesse de ce splendide défi permanent: faire accoucher d'un sourire ces visages fermés de méchants de western-spaghetti. Chacune de ces mines patibulaires cassantes comme des bouteilles de bataille de comptoir, lorsqu'elle s'anime, est une victoire. C'est beau, la vie. J'aime ce pays.

6-Peurs. Vous avez dit peur. Il en avait été question. Un jour... Mais si loin! Quoi? Peur? Avec cet accueil? Avec cette bienveillance omniprésente? Avec ces sourires conquis? Non, il ne faut pas pousser. Peur de quoi, d'abord?

Il y a vraiment des cloisons étanches entre les styles de voyage. Tandis que les Katkats sont rappelés par leurs gouvernements européens, les autostoppeurs vivent dans un réseau où on les considère, sinon comme des frères, au moins comme des cousins éloignés dans la visite honore. Si je tente plus d'éloges sur la chaleur de cet accueil, je serai maladroit sans atteindre à la vérité. Lisez entre les lignes, j'y cache toujours plein de joies, de beaux moments et de sourires en coin¹⁴⁵.

J'avoue pourtant qu'il m'a fallu plusieurs jours pour que me passe la paranoïa contagieuse de Nicole, voire celle de tous les amis qui nous conseillaient la prudence. Ils n'avaient pas tort, bien sûr. Il était tellement impossible de se faire la moindre idée sur la réalité de la situation dans le pays. Et ce dernier singulier est si trompeur: les situations sont tellement différentes suivant le mode de voyager, l'attitude des voyageurs, le genre, le nombre, le but... Mais pour nous, c'est Byzance. Je dis nous, car j'ai croisé des pairs, j'y reviendrai.

Il n'y a que pour mes affaires que j'ai parfois des appréhensions. Mais il faut bien se faire une raison: je ne peux pas vivre avec tout mon barda en permanence sur le dos. Donc, j'en suis réduit, bon gré mal gré, à jauger des gens à qui je peux les confier. Il faut bien faire un peu confiance, sous peine de s'empêcher de vivre en rond (de fumée)...

Bon. Ce jeudi 10, je suis donc au Cybercafé. Tous les ordis sont en arabe, bien entendu! Que ça change la langue, c'est une chose, mais toutes les positions gauche-droite sont inversées! Tous les repères visuels perdus. Argl... J'avoue que je peine un peu. Et puis, ça rame, ça rame, ça rame. Plus de trois heures pour envoyer des messages qui étaient déjà tout tapés! 'Faut qu'vous m'manquiez!

¹⁴⁵ Toujours!

Midi. Je prends billet pour Ghardaïa. Départ pour 18:00. Plein de Maliens attendent depuis ce matin. Pas mal me reconnaissent. Je laisse mon keus au guichetier. Na. Il fait faim. Je retourne me faire servir par "Zidane", des frites qui ne valent pas le couscous d'hier, mais dont il m'offre une portion de rab, comme ça, pour mon charme ensorceleur légendaire¹⁴⁶. Alors que l'heure de fermeture est passée!

Je sors m'assois sous les palmiers en bordure de la grand'place d'Adrar, armé d'un carnet et de mon appareil photo, et surtout d'une solide détermination à ne pas tuer le temps, ce pauvre ami innocent, mais à lui demander de m'aider à saisir un peu la vie de cette petite ville, d'une façon ou d'une autre.

Par exemple celle-ci:

Un nommé Boutfer¹⁴⁷ m'invite à boire le thé sur sa natte. Le gars: un petit rond, la quarantaine, en costume un peu élimé, pied nus pour jouir de son repos sous ces palmiers de bord de place. Le thé est servi par un Malien qui partage cette ombre sous laquelle il abrite les deux planches, trois bouilloires et dix verres qui lui servent de fond de commerce. À côté, encore un *tablier* qui vend bonbons et cigarettes, presque exclusivement. Un coin tranquille, quoi, une version du banc-aux-vieux d'*Astérix en Corse*.

Après le thé, Boutfer m'offre un clou de girofle "contre le stress du voyage". Il tombe bien, je suis encore un peu nerveux et fatigué. Je commence à cerner l'homme. Professeur. Artiste. Esthète, peut-être. Il a pour valeur suprême: prendre son temps. Parfait! Il parle beaucoup, mais pour tout dire assez mal le français. Je suis tout "ouille", puisque ce que j'ai de meilleur à offrir à cet intellectuel solitaire, c'est cette oreille justement. Il aborde un peu tous les sujets. J'écoute. Je regarde. Parfois, je l'interromps, le temps de fixer sur pellicule une lumière, un arbre, et il reprend.

Au bout d'une heure peut-être de cette discussion lente et agréable, il propose de me montrer un peu la ville. Volontiers. Les vieilles fortifications sont géniales, et les passages de mine sombres sont frais. Ceci dit, je fatigue. Il me conduit chez lui.

Je me demande tout de même s'il n'est pas un peu homo. Et tout de suite après: bah, qu'importe? Quelle crainte peut inspirer ce petit gars de quarante ans? Confiance, j'ai dit. Et puis, quand bien même il aimerait les hommes, et que ma compagnie lui fasse un plaisir que je ne partage pas, tant mieux pour lui! Oh, et puis, étron: je n'ai pas l'impression de dire ce que je veux dire. Bref, je le suis, et c'est très bien. Il me présente ses trois beaux enfants. J'aperçois sa femme, comme quoi il n'est pas "trotraditionnaliste". Il me fait les honneurs de la demeure, du poste télé. Il fait le tour des chaînes, puis laisse "Question pour un champion" sans le son (!). Albums de famille, qu'il montre deux fois. Diplômes, livres en français pour les enfants.

Thé (toujours aussi déçu) et un gâteau excellent, ni trop gras, ni trop sucré.

Au départ, il me comble de mille cadeaux impossible à refuser... Encore une rencontre comme ça, et je dois me racheter un sac!

Il m'accompagne encore jusqu'au marché, qui sent comme celui de Neuchâtel au printemps (légumes, humide). Enfance. Entrée discrète, tout au contraire des marchés d'Afrique Noire qui me choquaient tant: encore un de ces indices de mon "étrangeté" dans ces pays où j'ai pourtant vécu la moitié d'une année... Boutfer m'impose de passer par le rayon boucherie. J'ai failli verser. Tapette!

Bref, il me pose au bus.

Alors? Comment ne pas aimer l'Algérie? Ce pays est génial. C'est "grave bien" de voyager! Dire qu'il suffit souvent de se poser avec un carnet de croquis ou un appareil de photo mathusalemien (sans s'en servir, surtout) pour se faire inviter comme l'ami-qu'on-attendait! Dire qu'il suffit de faire le pas d'entrer dans un pays et d'ouvrir son cœur pour que l'un ou l'autre prenne pour un honneur d'y porter son présent.

Ben ça promet...

¹⁴⁶ Ne riez pas, quoi!

¹⁴⁷ Ça ne s'invente pas!

Adrar – Ghardaïa

Un quart d'heure de marche pour la gare routière avec un Malien, guidés par un local. Le Malien n'aime pas l'Algérie, et le dit, ce qui embête notre guide (on le comprend!). Quant à moi, j'explique que je regarde ce pays avec des yeux qui ne sont pas les miens, mais ceux de mes amis qui y ont vécu leur enfance. L'Algérien sourit. Il a compris. Il nous explique que le car roulera lentement "parce qu'il y a des dromadaires sur la route"!

Gare routière d'Adrar, donc: le Malien s'énerve lorsqu'il faut payer l'accès aux quais. Je lui explique que ça m'avait fait le même effet la première fois, au Panamá...

Car d'une bonne cinquantaine de places. Pas plein. La moitié des passagers, ce sont ces Maliens que j'ai plus ou moins côtoyés ces derniers jours. Deux Syriens. Deux femmes, voilées. Pour la première fois, nous voyageons à l'aise, et le car part "pilaleure", avec le crépuscule. Je réalise tout de même qu'une partie des sièges sont déglingués... À chaque contrôle, nous jouerons aux "chaises musicales"... Par contre, le chauffeur passe deux fois nous arroser de pshitt-pour-chiottes, et ça pue¹⁴⁸. Beurk!

Premier contrôle, à peine partis. Fouille. Je dois tout de même vider mon sac jusqu'à moitié. C'est la première fois depuis au moins le Panamá! Grrrrrr.

Route. Soir. Je pense à mon pétage de plombs de Ouahigouya (au cybercafé). Je suis fâché: personne ou presque n'a réagi¹⁴⁹! Eh, je vous avais demandé de m'engueuler quand je faisais une connerie, vous l'avez déjà oublié? Les amis, ça ne sert pas à psalmodier "amen" à tout ce qu'on entreprend, ça sert aussi à dire "stop, là, tu fais une connerie". C'est vrai, quoi, zut! Je vous en veux un peu¹⁵⁰...

Bon. Donc, j'ai fait une vraie connerie à Ouahigouya, et j'ai dû m'en rendre compte seul, puisque vous avez manqué le coche. Je vous laisse une chance de vous rattraper: j'ai trouvé quatre causes à cette attitude qui ne m'est pas habituelle. Vous qui avez du recul, qu'en pensez-vous¹⁵¹?

1-"Soudanite". C'est le terme qui a conclu mon passage en conseil de discipline à Ouagadougou. C'est le coup-de-lune des pays chauds. Vrai, je l'ai déjà mentionné, sous ces latitudes, j'avais la testostérone qui circulait mal, à passer mes journées à en faire le moins possible.

2-Colère contre les Burkinabés. Contre cette différence sans cesse soulignée. Contre cette ségrégation par la couleur, omniprésente, révoltante, aliénante.

3-Nicole. Une façon comme une autre (plutôt maladroite, à tout prendre) d'évacuer la tension qui s'était accumulée.

4-Impuissance, colère accumulée à force de vivre dans un pays pour lequel je n'ai rien pu entreprendre, rien, rien de rien. Je crois que j'en veux au Burkina Faso de ne pas m'avoir laissé la moindre ouverture pour que je puisse faire quelque chose, pour que je puisse agir, ou tout au moins le tenter.

J'attends vos avis. Quant à moi, je me console en me disant que ça n'arrivera pas ailleurs, et qu'un sale enchaînement de circonstances, qu'une accumulation de frustrations m'ont arraché à ma bonne vieille habitude mélancolique de transmuier la colère en tristesse¹⁵²...

22:00, pause. Le mec insiste lourdement pour qu'on bouffe. Il doit toucher sa commission. J'ai pas faim, bordel! 'Me contente de chercher les gogues. Na!

Considération sur le voyage, bis.

¹⁴⁸ Clin d'œil à mes pitites sœurs.

¹⁴⁹ Par email, bien sûr: je venais de relever mon courrier.

¹⁵⁰ Et si ce n'était pas une connerie ? Heureusement qu'il y a eu mon parrain-à-moi pour soutenir cette idée - Merci Parrain!

¹⁵¹ Avec le recul, je vote pour la première. Sérieusement.

¹⁵² C'est vrai que c'est plus mon caractère, ça.

C'est toujours trop rapide. C'est toujours trop facile. Il faut que je m'arrête! Traverser huit cents kilomètres de désert comme ça, de nuit, sans s'en rendre compte, comme un voleur, c'est nul! Nul. Il faut trouver quelque chose.

Ce voyage en bus, c'est une bonne expérience, mais ce n'est pas encore ça. Jeune-Eulfrai plus. Il n'y a décidément que la marche¹⁵³...

Minuit: deuxième contrôle. Projecteur agressif dans les yeux. Reflets sur les crosses et les chargeurs. Je réalise doucement que ça fait des trous, ces poinçonneuses-là... Paradoxalement, ça me rend triste. Très triste. Là, on dirait que je reviens à des sentiments qui me sont plus communs. Je me retrouve¹⁵⁴.

Heureusement, un camion passe avec des loupottes bleues et rouges sur la cabine. Les deux couleurs se mélangent pour former exactement ce violet que j'aime tant, et qui me met un peu de baume au cœur. Les rangers des soldats leur font de jolies chevilles fines. Ça ira.

J'aurais dû rester huit jours à Bordj, en plein cœur du Sahara. J'aurais dû... Alors j'aurais peut-être entendu quelque chose... J'aurais connu, apprivoisé quelque part. J'aurais pu parler d'un endroit avec des yeux attendris.

D'autant plus qu'avec les Maliens, je ne courrais aucun risque: ils ne se tiennent que trop à carreau! J'étais peinarde.

Une opportunité manquée...

2:30, troisième contrôle. Fouillent encore les bagages. Je parviens à y couper, mais j'ai dû attendre un bon quart d'heure dans le froid. Les trouffions commencent à me brouter grave. Je comprends soudain que faire chier le monde n'est que rarement une vocation, mais ça devient vite une habitude...

Il me reste une chance: Alger. Peut-être que là je pourrai vraiment lier quelque chose. Si je suis autorisé à rester suffisamment! Oh, j'attends beaucoup de cette capitale. Pourvu que je puisse l'aimer. Pourvu que je puisse prendre le temps de l'aimer!

3:30, quatrième contrôle. Malentendu: le chauffeur me dit de ne pas sortir, alors que j'aurais dû. Du coup, je suis plutôt mal traité (mais tout de même pas maltraité!)... Les deux Syriens me sourient. Ils compatissent, emballés dans leurs nappes à carreaux. Sympa. Merci. Je pense à l'étranger de l'*Auvergnat* de Brassens.

Bilan Burkina Faso

Pour tout dire, bof. Bien sûr, il n'y a que dans un an que je pourrai tirer un vrai bilan de cette expérience. Et j'y inclurai sans doute ce voyage, qui sauvera tout. Comme en Finlande. En attendant, je ressasse mes déceptions. Des gens trop demandeurs. J'ai été trop sollicité. Trop "Blanc". Trop polarisant toute une rue. Une population entière qui se focalise sur le "Nassara" qui ne demande qu'à passer inaperçu. Trop de déférence obséquieuse. Trop de références impossibles à faire taire à des sociétés de classes, à des systèmes castés. Je ne peux pas assumer d'être appelé "maître".

Je réalise un peu tristement que je n'ai l'adresse d'aucun Burkinabé¹⁵⁵.

6:20, cinquième contrôle. Rognutudju. Ce coup-ci, le garde-chiourme grimpe. Il ne sait pas ce que ça veut dire, "architecte". Ce n'est pas le premier à me faire ce coup-là. Rien de plus grave: on continue... Marre. Et dormir, on peut, oui?

¹⁵³ De toutes façons, ce voyage dans son ensemble est un peu absurde, puisqu'il était prévu à deux... Mais ça ne l'a pas empêché de finir par être merveilleux!

¹⁵⁴ C'est peut-être là que je me suis repris en main, et que le voyage a cessé d'être une fuite. Ce n'est qu'une hypothèse...

¹⁵⁵ Si ce n'est pas un constat d'échec, ça!

Lever du soleil. À travers les vitres sales j'aperçois un nouveau désert. De profondes vallées rocheuses, dorées sur les crêtes, encore endormies dans l'ombre. Un désert avec du relief, de la roche, et, au fond, tapie, la vie. Parfois.

Ghardaïa. Aube. Comme une carte postale.

La petite ville s'alanguit entre ses collines comme un boa à sa digestion. Mes souvenirs de Marseille me reviennent. D'un coup. En masse. Caillasse. Maisons sur les pentes de plusieurs collines dont les sommets portent le minaret mozabite à quatre cornes. Un jour, il se complètera sans doutes de son antenne téléphone...

Dans la ville, mes premières rues en escaliers. Génial.

Ghardaïa – km 3296

Arrivée à Ghardaïa

Le car entre en ville. Premier arrêt. J'aperçois soudain le Malien qui m'avait proposé de loger dans sa famille. Il est descendu et me fait un sourire. Zut! Je fais arrêter le car. Sors pieds nus. Le temps de me harnacher, il a disparu. Rue. Quelques Algériens matinaux. De Malien, point. Il n'a pas dû voir que je l'avais suivi.

Bon. Tant pis. Je ne vais pas le poursuivre, non plus. Minibus. Centre-ville. Bonbons, et chocolat noir! Le barbu lance de derrière son comptoir une vaste discussion théologique. Je suis en forme. Je joue le jeu, un bon quart d'heure. Il parle de vie future. Mon gars, la vie, c'est aujourd'hui, ce n'est pas demain!

Balade dans le marché qui s'éveille. Ruelle en pente, sans fin, abritée du soleil par des nattes et des couvertures suspendues. Génial. Odeur comme le précédent, frais et humide. Mmmmm.

Me pose au café. Croissant monstrueux - Miam! Thé dégueulasse. J'abandonne, et me mets au café.

Passent mes premières momies. Les Mozabites sont des fondamentaliste d'origine berbère. Ils sont sympas avec les étrangers, mais assez intégristes de tradition. On reconnaît les hommes à leur pantalon bizarre, avec une poche entre les jambe qui tombe plus bas que genou, en mille plis. Immobiles, ça peut faire une assez belle silhouette, rappelant le port du kilt. Mais en mouvement, c'est grotesque. Cette poche qui ballotte me fait penser à ces course à handicap où l'on doit courir une balle serrée entre les genoux. C'est laid, mais c'est innocent. Mais pour les femmes, c'est horrible. Une fois mariées, elles sont vêtues de sacs écru ne laissant paraître qu'un seul œil. Un seul œil! C'est ignoble. Les autres Algériens les appellent les "Cyclopes". L'effet est saisissant. En trois jours, je ne m'y habituerai pas. Je retrouve cette même boule dans la gorge à chaque fois. Note: ce voile-à-un-œil s'appelle un Haïko. Saloperie¹⁵⁶!

La maison mozabite est du même genre. Quand c'est un homme qui veut rentrer, il appelle son copain à grands cris. Celui-ci envoie les femmes au fond de la maison, et fait entrer son invité en se tenant dans le couloir vers l'intérieur. Ils se posent dans le salon (première porte en entrant), et les femmes ne peuvent pas sortir puisqu'elles auraient à passer devant la porte dudit salon. Si c'est une femme qui veut entrer, elle frappe. La femme vient lui ouvrir, et la fait entrer si le mari n'est pas là. S'il est à la maison, une autre que son épouse ne peut pas rentrer. J'oubliais: le beau-frère parle à sa belles' à travers un rideau. Même eux n'ont pas le droit de se voir. La femme n'a droit à montrer son visage qu'à son époux, et ses frères de sang si elle a la chance d'en avoir. Pour son père et son beau-père, je n'ai pas pu savoir.

En tous cas, c'est ce que j'ai compris... Lisez un bouquin d'ethno si vous voulez la vérité. Moi, tout ce que j'ai à dire c'est qu'on a quitté le désert à un signe: les mozabites sont gras. Ils ont ces

¹⁵⁶ Expérience faite, c'est encore plus saisissant que la Burka.

têtes de commerçants affables et débonnaires au menton rond sous la barbe traditionnelle. Sympathiques, tant que le regard ne tombe pas sur une de leurs femmes. C'est comme si tout le mal en eux, toute leur violence s'était concentrée sur leurs compagnes.

Belaïd et Ahmed.

Au café, je tape la discute avec deux voisins, Belaïd et Ahmed. Présentations. Conseils. Sympa. Ils m'emmènent à l'Auberge de Jeunesse de Ghardaïa. Je ne suis jamais allé dans un de ces trucs-là, moi, mais ce sera à l'évidence le moins cher. Et puis, Belaïd a sa carte de membre, alors je n'ai pas osé refuser, au moins d'y aller voir.

L'auberge est à Daïa, une petite ville à une quinzaine de kilomètres (en bus) plein ouest. Un vallon entre ses sommets arides. Superbe. Le cadre me convainc: envie de rester là un jour ou deux, pour me promener dans ce désert en trois dimensions qui m'évoquerait les Calanques si on y semait quelque garrigue.

10:00. L'auberge est fermée. Mais quel spectacle! Le quartier est en construction. Murs de pierre, montés par assises. Chaînes et chaînages en béton. Sobre. Parfait. Lumineux. Chants d'oiseaux, des myriades. Fleurs (fleurs!). Drapeau fatigué qui anime un peu le ciel quand je m'allonge. Pas trop chaud.

11:00, un goujat hugolien paraît. Je peux laisser mon gros sac, mais l'auberge est fermée tous les jours de 8:00 à 17:00. Bon. Retour à Ghardaïa. Re-Marché. Mes deux gars caressent les têtes des enfants, j'aime ça. Ce sont des paumés, qui essayeront de me faire prêter du fric à la fin, mais à part ça, ils sont plutôt sympathiques...

Ils me laissent à la douche publique. Pour cinquante centimes, serviette, savon, eau chaude avec pression. Mmmmm... Mais les chiottes sont immondes! Me balade encore un peu seul. Midi: pois chiches trop aillés dans une gargotte minuscule. Un guéridon. Une immense corbeille de bouts de pain à tremper. Sur deux murs, une tablette-bar pour d'autres clients éventuels. Le comptoir et sa cuisine deux-feux (deux plats à choix), un présentoir et un frigo. Pour unique baie, la porte sur rue animée. Mangent avec moi trois Mozabites, dont deux grosses femmes sans voile, même pas le petit triangulaire. Cool. Échange de sourires.

13:00, tout s'arrête. Prière. En Algérie, c'est le vendredi qui est férié. Logique, non? Je retourne attendre mon bus pour Daïa¹⁵⁷. Le prêche relayé par sono sur toute la ville est agressif et nasillard. Un gamin vient jouer. Marrant, même si nous ne pouvons échanger une parole. Mais je le quitte déçu, car à la fin, je dois gueuler pour qu'il ne tente pas de jouer avec mes lunettes. Dommage.

Auberge. Sieste et attente.

Émilie et Attilio

Peu avant le 17:00 fatidique arrivent Émilie et Attilio. Je vous bousille tout le *suspense* en expliquant tout de suite que c'est avec eux que je vais passer les trois jours à venir. Donc, suivez un minimum le double portrait. Je ferai court. Émilie est marseillaise d'adoption. Attilio est Milanais. Émilie est un peu plus jeune que moi, et voyage en Afrique du nord. Elle a une production artistique, mais refuse énergiquement l'étiquette d'"artiste". Attilio est un peu mon aîné, et est lui aussi architecte. Tenez-vous bien, le dernier bureau où il a bossé est à Pertuis (où vit ma mère). Ces *Carnets* parlent un peu souvent d'architectes: j'imagines que nous nous attirons mutuellement, ce n'est pas possible autrement! Bon. Ils voyagent à pied. Leur projet, c'était quinze jours de marche en caravane du côté de Djanet, dans le Sud, mais vues les disparitions en série de ces dernières semaines (trente et un disparus en un mois et demi, pour ceux qui ne sont pas au courant), ils sont un peu paumés. Ils ont décidé de se poser un moment à Ghardaïa pour aviser. Ce sont les premiers Blancs que je côtoie depuis longtemps, et curieusement j'y prends un grand plaisir. Une chose est sûre, j'aurais désormais d'autres personnes que ma mère à visiter dans le sud de la France!

17:00, donc. Le goujat ouvre. Nous entrons. Re-douche. Miroir. Me trouve beau. Me rase. Me fringue propre. Mes sandales d'apôtre ont du succès. Nous cherchons tous les trois un restau dans le crépuscule. Longue marche dans Daïa. Finalement, un bouiboui comme nous voulions,

¹⁵⁷ Sans gare - là où est l'auberge de jeunesse.

mais ils veulent nous faire bouffer dans une petite salle à part, "pour les familles". En fait parce qu'il y a Émilie avec nous. Je commence à réaliser ce que c'est qu'être femme en pays arabe (et non simplement musulman). Et je me demande ce que ça aurait donné si Nicole avait été là. Un exemple entre cent des difficultés qu'Émilie et Attilio rencontrent au quotidien: il est interdit de prendre une seule chambre dans les hôtels si l'on ne peut produire un certificat de mariage.

Finalement, nous mangeons en salle: on ne refuse rien à des hôtes, n'est-ce pas? Retour. Discussion. Récits croisés. Cool soirée.

Samedi 12 avril 2003

Matinée de merde s'il en est! En six temps bien marqués.

1-Mal dormi (moustiques).

2-Enfermé *dans* l'auberge. Heureusement, un prof me libère, mais il est vénère. "C'est pas mon boulot, je fais ça pour vous rendre service, moi!". Bon, skusez...

3-J'attaque donc les colline, *Frankie* sur une épaule, mon appareil photo sur l'autre. Tout à coup, des aboiements. Trois chiens sauvages, noirs comme la mort. Putain, je n'ai même pas un bâton. Il y a de la caillasse, mais pas un arbre pour m'abriter le dos. S'ils attaquent à trois, je suis foutu. Je rebrousse chemin. Sans courir. Il sont encore loin, mais bien moins loin que le premier élément secourable, trique, aide ou mur contre lequel s'adosser.

Ils ne suivent pas. J'ai dû quitter leur territoire.

Une chose est sûre: si on me demande si j'ai eu peur en Algérie, je pourrai répondre "oh, oui!"

4-Je tremble tellement qu'en voulant malgré tout souffler un peu dans *Frankie*, je pète ma dernière hanche. *Frankenstein* est dans le coma jusqu'à ce que je repasse par Paris. Chiotte.

5-Retour à l'auberge, tremblant encore, dépité. Toujours fermée. Attends une demi-heure. J'aurais dû prendre un bouquin, tiens!

6-Ils ouvrent à 7:30, pour qu'on ait libéré à 8:00! Attilio et Émilie sont aussi vénères que moi, eux qui voulaient grassemater.

Grrrrrr.

Bon, à trois, nous nous ressaisissons. Attilio et Émilie m'invitent 1-À passer le journée ensemble, 2-À ce qu'on dorme une dernière nuit ici, et 3-À ce qu'on bouge ensemble demain. Cool! Je sors donc avec juste un sac léger. Ça me change.

Au petit déj', nous discutons longuement sur les cultures et leurs distances... Respect, propriété, intimité, bruit: autant d'"évidence" qui sont tout sauf universelles¹⁵⁸!

Nous passons la journée en balades à la recherche de divers commodités (banque, poste, campings, hôtels, cybercafés). De retour à l'Auberge de Jeunesse, nous sommes accueillis par une bonne nouvelle, enfin! Le groupe annoncé prend toute la place, et le directeur nous cède son appartement de fonction en construction, rien que pour nous trois. Génial. Nous montons voir: on pourrait facilement se croire dans un squat. Mais c'est vaste, et le couple prend son intimité loin de ma grande chambre. Balai. Un coin pour se poser. La vie est belle. Surtout qu'avec le groupe, l'auberge restera ouverte, plus à craindre ces attentes devant la porte!

Perle finale: ledit groupe nous invite à partager ses repas. Nous rejoignons donc la joyeuse compagnie entassée dans le petit réfectoire. Tous les regards sont vissés sur nous. Ils sont trente-sept étudiants, entre vingt et un et vingt-cinq ans. Un bon tiers de filles, pas voilées. "Aménagement du paysage" (technique, pas "paysagisme"). Une petite ville de l'ouest. Ils sont avides d'entendre parler du monde. Je laisse Attilio raconter. C'est dans sa nature. La conversation un peu laborieuse ne le rebute pas. Tant mieux. Moi, je les trouve éminemment sympathiques, mais je ne sais foutrement pas quoi leur dire...

Dimanche 13 avril 2003

Ce dimanche, je laisse mes compagnons à leurs visites, et me préoccupe de répondre à mes émaux. C'est tout de même impressionnant comme notre relation avec Nicole a mal été comprise. J'avais pourtant trouvé une comparaison parfaite. Ma sœur Aline. J'ai eu avec l'une la même relation qu'avec l'autre. Engueulades comprises. Et elles me manquent autant l'une que l'autre.

¹⁵⁸ Autant de thèmes à méditer.

Pourquoi tant de lecteurs ont cherché des sous-entendus, de la pudeur masquée, ou que sais-je? Je reste un peu perplexe. J'ai beau relire les *Carnets du Burkina Faso*, je ne vois rien qui ne soit pas la stricte relation de notre histoire "de famille". Pourquoi vouloir imaginer autre chose?

Ensuite, je me balade quelques heures à Ghardaïa. Apercevant une plaque, je rentre dans un cabinet d'architecte. Pour le plaisir. Une demi-heure de discussion sympa. Je ne cherche même pas à bosser là. Pas d'enjeu, donc. La principale préoccupation du gars: il manque de documentation. Papier ou CDrom. Tous ces *Taschen* que nous jetons sans les avoir lus, lui aurait donné cher pour les étudier page par page! Et puis, il nous joue le complexe de la taille. Il croit que toutes les agences de France ont cent employés et sont publiées. Il ne se rend pas compte que la majorité des architectes outre-Méditerranée sont à la même enseigne que lui et ses deux associés!

Je rentre à l'auberge. Je suis fatigué. Sans allant. 'Broie du noir. Je n'arrive même pas à sies-ter. Lis un peu de Giono, jusqu'à ce que ça aille mieux. Surtout, ne pas penser à l'avenir, puisque ça m'angoisse. C'est que je commence à être impatient de rentrer. Je me languis de me coltiner à cette recherche d'emploi qui m'obsède¹⁵⁹...

C'est vrai que ce retour diffère du précédent. Après le Panamá, je savais tellement bien où j'allais que je n'ai pu voir qu'une fraction de ceux avec qui il me tenait à cœur de partager des moments. Là, j'aurai en théorie plus de temps. Pourvu qu'il ne soit pas pollué par mes angoisses professionnelles...

Je m'aperçois aussi, en y pensant, que mon regard a bien changé, en deux ans. Mon regard sur le monde, sur ces pays dont je viens, sur moi, sur mes amitiés. Tout cela a pris bien de l'importance...

Soir. Attilio et Émilie rentrent. Ils ont été couverts de cadeaux par des amis d'amis d'amis de gens qu'ils ne connaissaient pas il y a deux jours. Avec sa nouvelle djellaba, sa besace à gros bouton rouge, ses sandales, ses cheveux mi-longs et son visage tanné, Attilio aurait dû jouer Jésus: il aurait fait un carton. Nous parlons longtemps sur cette façon de voyager d'ami en ami d'ami. Ça me rassure, je croyais que j'étais un peu seul à le faire. Le principe choquait même Nicole. Mais ici, ça marche tellement bien qu'Émilie explore les limites du système. Il leur est impossible de dormir ailleurs que dans l'auberge qu'on leur a déniché, sous peine d'humilier celui qui s'était vu recommander deux amis voyageurs qui lui faisaient honneur, etc. Bref, mes compagnons naviguent dans les hautes sphères de la diplomatie pour ne vexer personne malgré les excès de gentillesse et d'attention. Moi, je me marre.

Café du soir.

Loongue considération sur les *Backpackers* et autres *Real travellers*. Je ne savais pas que ces gars-là existaient vraiment. Or, ils ont leur monde. Leurs idoles. Kerouak, Bouvier. Jules Vernes? Leur credo ("voyager pour voyager"). Ils vivent de peu, travaillent parfois de-ci de-là. Ou vendent des objets d'artisanat. Et quand ils sont au bout, ils consacrent leurs derniers sous à téléphoner à leur mère qui leur envoie un "Traveller-chèque". Ils cherchent quelque chose de nouveau. Or, comme le disent Émilie et Attilio, il n'y a plus rien à découvrir sur Terre: nous ne serons jamais que le dix-millième à nous asseoir dans une assemblée Dogon, ou à serrer la paluche à un Pygmée "authentique". Il y a quelque chose d'artificiel et de terriblement *désespéré* dans tout ça. Comme si la planète était trop petite, trop connue. Comme si l'on prenait soudain conscience de sa sphéricité, cinq siècles après la révolution copernicienne. La Terre est une planète. Elle est limitée. Il serait d'ailleurs bon que nous allions doucement jusqu'au bout de cette prise de conscience, et que nous cessions de l'exploiter comme une ressource infinie! Je m'égare¹⁶⁰.

Le pire, c'est que nous trois en faisons partie. Quoi, j'étais un *backpacker* et je ne le savais pas! Beurk. J'ai vaguement honte. Moi qui avais fait mienne la pensée d'Alain: "À aller de ruisseau en ruisseau, on découvre toujours le même ruisseau. Tandis qu'à observer le même ruisseau tous les jours, je le trouve chaque matin changé" (de mémoire). Je n'ai plus envie de voyager! D'accord, c'est de l'anti-mode primaire, mais j'assume cette primarité-là! C'est vrai, ça sert à quoi de voyager?

¹⁵⁹ En effet, il valait mieux ne pas y penser! Heureusement que je ne savais pas ce qui m'attendait...

¹⁶⁰ Mais quel beau sujet!

Bon. Nouveau projet. Je rentre, et je me mets enfin à construire cette grande maison pour enfants adoptés du monde entier. La loi n'autorise pas l'adoption aux homosexuels, mais un homme seul peut adopter à partir de vingt-huit ans. Parfait. *Just in time*. Qui en est?

Lundi 14 avril 2003

Pour le petit déj', Attilio offre des nêfles: j'y goûte pour la première fois.

Notre question pour la journée: où dormons-nous ce soir? Auberge? Camping? Hôtel? Pour moi, c'est la dernière nuit. Mais eux ont envie de se poser un peu sérieusement. Ils sont partis depuis aussi longtemps que Nicole et moi.

Au cybercafé, une note: "Interdit d'aller sur les sites sensibles". Sensibles, c'est joli comme adjectif, non?

Je retrouve Émilie et Attilio au camping de Ghardaïa. Les deux gars qui nous accueillent ont l'air de mafieux de mauvais film. Nous parlons d'abord longuement des disparitions du Sud. Si longtemps que l'un des mafiosi se barre. Et puis, Attilio se met à débattre prix. Je me balade dans la palmeraie superbe. Émilie me rejoint: elle a un coup de parano. C'est qu'elle, les disparitions, c'était pile où elle devait aller. Elle a un peu le sentiment de ceux qui ont loupé un avion qui s'est écrasé juste après¹⁶¹. Nous parlons également des esclaves contemporains, ces hommes qui sont nourris et logés mais sans droits ni liberté, oisifs la moitié du temps et qui refuseraient une autre condition. Bonjour l'ambiance!

Bref, les palmiers sont magnifiques: j'aurais tiré un plein rouleau de pelloche s'il n'avait pas fait gris. Émile sort doucement de ses petits souliers. Attilio nous obtient un premier prix. Excessif. Hésitations. Ils se laissent un jour de réflexion. Ils dorment une dernière nuit à l'AJ. Moi, je dors à l'hôtel ce soir, pour pouvoir partir tôt vers Alger demain.

Recherche d'hôtel. C'est mon tour de faire un coup de parano: quatre refus d'affilée. C'est quoi? Mon Cheich? La djellaba d'Attilio? Une femme non-voilée? Un groupe? Le volume de mon sac à dos? Attilio se fait engueuler parce qu'il feuillette un journal sans l'acheter.

Je fatigue salement. Heureusement, il y a la complicité. Nous nous posons à un café. nous blaguons. Et puis, on trouve. Un tout petit hôtel jaune alambiqué et étriqué. Une cour sur des joueurs de domino (encore une évocation du Panamá - décidément). Terrasses sur la ville. Tout près du bus de demain. Coool.

Repas. Adieux. Je veux dire, au revoirs. Pour une fois qu'on est sûrs de ne pas se quitter pour des années!

La grande question qui me taraude ce soir: Italie ou Espagne?

Ghardaïa – Alger

Mardi 15 avril 2003

Bus pour Alger. Départ 6:00. Arrivée à 15:00. Aucune contrôle, malgré les nombreuses jeep blindées en bord de route. Commence par dormir. Vanné. La vitesse me rend nauséux. La télévision de bord passe un film d'action de merde. Mes pieds sont propres, doux et sages: tout le contraire de ce qu'en disaient Natacha et Nicole à Ouagadougou.

Du désert, je passe à la montagne. Brume épaisse. Mouillée et froide. Premiers burnous. Les mouches, glauques, collent plus qu'en Afrique Noire.

Considérations tristes sur le Burkina Faso.

Chaque kilomètre vers le nord me soulage. J'ai le regret de le constater. Comme si à chaque degré de mercure perdu, à chaque degré de latitude parcouru, une grosse pierre que j'ignorais tom-

¹⁶¹ "Syndrome du survivant" disent les psys.

bait de mes épaule. Le BurkinaFaso me pesait. et je ne m'en apercevait pas. C'est maintenant que je le comprends, en réapprenant à respirer en plein. Je suis fait pour réchauffer. Là-bas, la chaleur de ma main dans le dos gêne au lieu de réconforter. Il fait déjà trop chaud. Moi, j'ai cette chaleur un peu bourrue du feu paysan. L'Afrique n'a pas de place pour moi. Il faut qu'il y ait un vide pour que je puisse apporter quelque chose.

J'ai appris qu'on ne s'intégrait pas comme ça à une culture qui ne "parle" pas. Plus je rentre, plus je m'aperçois que je ne suis pas "rentré" dans cette Afrique. Nous sommes restés étrangers l'un à l'autre. C'est dommage, mais c'est comme ça. Par contre, et du coup, chaque pas vers le nord me réserve des surprises, des intimités, et me rend un peu plus heureux de rentrer chez moi. Où, je ne sais pas, mais en tous cas dans ces pays où sont mes racines. Et je redécouvre cette évidence: une mer sépare moins qu'un désert, l'Algérie est plus européenne qu'Africaine.

Fenêtre. Champs, verts! Terre végétale. Conifères. Il a plu. Villes. Immeubles. Béton, et brique rouge alvéolée. Ça sent la Méditerranée. 13:15: vaches laitières. Pas ces zébus émaciés qu'on imaginerait produire directement du lait lyophilisé! Robe sombre, tête blanche, tache sous l'œil. Il ne manque que la grosse sonnaille.

Descente. Vallée. Combes humides. Cascades! Roche mouillée. Brume épaisse, poisseuse. C'est l'hiver. Je peux enfin imaginer la neige dont me parlait certains émaux reçus récemment. Un chemin de fer déroule son serpent luisant. Il passe d'un côté à l'autre de la route, comme un chien de berger facétieux. Ouvrages d'art. J'aime. J'imagine ce tracé dans quelques siècles, quand sera abolie la société issue du pétrole: un valet en sabots guidant une demi-douzaine de percherons tractera un char plat en bois monté sur d'antiques essieux piaillant.

Bir-Mouled Raïs, banlieue d'Alger. Me fais déposer. Demande ma route (la poste). Le gars fait un tour avec moi pour demander. Sympa.

Il pleut. Ou plutôt, il bruine. Eau en apesanteur, sans gravité. J'adore. Mon t-shirt choque déjà. Je n'ai pas froid. Je suis heureux. Je me fais remarquer. Mais moins pour ma couleur que pour les légèretés de mon humeur et de mes vêtements. Je retrouve mes habitudes! Je respire à pleins poumons cet air frais et humide qui me sied si bien. Les gens sont sympathiques. Ils ont ce regard auquel je suis accommodé: amusé, surpris, bienveillant.

Télécentre (en Algérie, on dit "taxi phone"). Personne. Attente, en tapant la discute avec le tenancier. le gars Ouhmed est super sympa. Il me propose l'hébergement si Laïd (le père de Malik, que je cherche à joindre) ne répond pas. M'invite à grailer. Frites et pain dans une guinguette. Ils servent une sorte d'Irn-Bru¹⁶² local, sans la couleur orange, qu'ils appellent *Selecto*. Pas mal. La discussion tourne autour de l'adoption (sa belles' est stérile). La rue est pleine de jolies filles, sans voiles, en imperméable... Mmmmmmm.

Quelle accueilance, ce pays (et quel joli mot).

Cd' A 17 – Carnets de retour 06

Kabylie

Tunis, Tunisie (si, si!), le 26 avril 2003

Salamaleikoumme!

Voilà enfin la suite: le rythme heb-dromadaire se relâche. C'est que j'ai passé une semaine cooooooooooule en Kabylie, histoire de récupérer un peu. C'était aussi inattendu que bienvenu.

Avant de vous laisser à votre lecture, un mot encore: j'arrive doucement en Europe, et donc à la fin de mes "vacances" universitaires. Je retourne au turbin, avec un gros avantage, j'en ai maintenant bougrement envie! Vous pouvez peut-être m'aider... Dans un premier temps, je vais chercher en parallèle:

1-Un pied-à-terre à moyen terme (= plusieurs années tout de même) dans une grande ville, volontiers en colocation¹⁶³,

2-Un premier boulot rémunérateur de court terme, en n'importe quoi, pour me permettre de chercher pour le long terme, et

3-Un squat où je puisse rester plus de trois jours sans gêner.

Merci.

¹⁶² Plus écossais que le ouiski.

¹⁶³ Toujours valable...

Maintenant, je vous laisse à la découverte des derniers "Carnets de Retour"... Les derniers? Non, je risque de vous faire un petit bilan de ma réacclimatation... Et rendez-vous dans un an pour un vrai bilan avec recul, plus optimiste que mes dernières considérations sur cette pauvre Afrique Noire!

Bonne lecture!

laurent.

[Tunis. Un hôtel bon marché (hem!). La chambre: deux lits comme toutes mes chambres d'hôtel précédentes, et un lavabo. Principale caractéristique de la pièce: elle est plus haute que longue ou large. L'effet est étrange. À trois mètres du carrelage, la peinture verte qui donne cette ambiance glauque s'arrête sur une belle horizontale, et laisse place à un mètre du même blanc que celui du plafond nu. Une seule fenêtre, au-dessus du lavabo. Allège au menton. Elle mesure près de deux mètres de hauteur, mais comme elle ne donne que sur un puits de lumière, il faut allumer le plafonnier même en plein après-midi. Tout à l'heure, un voisin s'initiait à la trompette, sur l'air de "Titanic". Dans quarante-huit heures, je serai en Europe.]

Alger – km 3921

Vous vous souvenez? Je suis arrivé à Alger sous la bruine, mardi quinze. J'ai tapé la discute trois heures avec le gars du "Taxi-phone", et, à 18:00, Laïd et Abderrahmane sont venus me chercher. Laïd, c'est le père de mon ami Malik. Médecin retraité, dans la septantaine. Il ressemble furieusement à un de ses autres fils, Kamel, dont j'ai été colocataire.

Abderrahmane, je ne le connaissais pas, mais prenez bonne note, vous verrez pourquoi. Il est de leurs amis. 39 ans. Agriculteur. Timide. Impressionnant de "excusez-moi d'exister". Et triste en diable. Dès qu'il ne sourit plus, on dirait qu'il va pleurer. Sinon, il a un peu le long visage de Camus, l'Oranais. Remarque: une extrapolation linéaire de mes 15-18 m'aurait fait un portrait furieusement semblable¹⁶⁴!

Pentes, pentes, pentes. Rue étroites. La maison, l'endroit, je suis de plus en plus dans mes évocations de Marseille. Je vais arrêter avec cette ville, on dira que c'est tout simplement la méditerranée!

Il y a enfin du vitrage aux fenêtres! Et des fleurs. Ici, c'est bel et bien le printemps. D'ailleurs, il fait encore frais. Laïd remet le chauffage pour que la température intérieure ne chute pas en-dessous de 20°C.

Douche tiède, enfin! Mmmmmmm. Rasage fin. Lessive complète. Pleine de sable. Une femme pend la sienne au balcon en-dessous et me sourit. Tisane, discussion. Malik arrive. Nouvelles de France. Paquet pour ma reum.

Le lendemain, visite de la ville. En bagnole. La conduite est difficile. Malik est nerveux. Bon. Aperçu la casbah au loin. Mais nous ne sommes pas rentrés. Malik disait: "Il faut un guide pour ne pas nous faire agresser." J'aime cette nonchalance! La grande poste légendaire est effectivement superbe (surtout à l'intérieur, ce qui est moins visible sur les cartes postales). J'ai aimé également un quartier par Pouillon¹⁶⁵.

Laissés seuls à la maison, j'ai ma première discussion avec Abderrahmane. Je détruis joyeusement ses idées sur les absolus. Il confesse qu'au début il m'avait pris pour un "sportif", maintenant il me prend pour un intellectuel. Dans les deux cas, je me marre.

Je tente de lui faire découvrir Pink Floyd (*The great gig in the sky*), mais il n'accroche pas. Par contre, Malik-de-retour adore (mais il était déjà conquis). Pour terminer la journée, Abderrahmane

¹⁶⁴ Je ne suis donc pas devenu ce qu'on aurait pu augurer alors, c'est pourtant clair, non?

¹⁶⁵ Fernand de son prénom.

me propose de loger chez lui, en Kabylie... *Why not?* Je vérifie, il a tout ce qu'il me faut: électricité à la maison, et taxi-phone et cybercafé à une heure de marche. Parfait. J'y réfléchis toute la nuit. Au matin, je lui demande si je peux l'accompagner. Ok. C'est la fin de mon aventure à Alger. J'adore les centres-villes, mais les banlieues, bof.

Adieux. Cadeaux. Que faire, sinon remercier (pas trop, sous peine de vexer leur sens de l'hospitalité)?

Nâques en Kabylie

Jeudi. Départ tôt. Il y a plus de cent cinquante bornes à faire jusque chez mon hôte. Nous allons en voiture jusqu'à Tizi-Ouzou. Le chauffeur, c'est Moustafa, un ami d'enfance de Malik. Abderrahmane et moi derrière. Moustafa parle avec plaisir et abondance. C'est reposant, il suffit d'écouter. Par exemple, il raconte que ces anciens châteaux vinicoles qu'on voit partout sont impossibles à détruire, tant est épais leur béton (comme nos bunkers de la Manche). Ils feront de belles ruines éternelles dans la campagne algérienne.

À la station-service, il achète une clef à molette à un vendeur à la sauvette: on trouve vraiment n'imp! Il confirme également que c'est l'hiver le plus humide qu'ils ont eu en trente ans. J'avais remarqué, té!

Tizi-Ouzou. Cette fois, nous sommes en terre kabyle: les robes, colorées, vives, sont superbes, et elle ne sont pas "traditionnelles" au sens où ici elles sont portées au quotidien. Les filles sont magnifiques. Elles ont des yeux noirs envoûtants. Toutes ne sont pas voilées.

Malik a bossé plusieurs années à l'hosto (il est médecin, comme son père), et il n'y était pas revenu depuis douze ans. Retour sur son passé, donc.

Des affichettes: ces trois prochains jours, il y a le second anniversaire d'une émeute kabyle sanglante. Et nous sommes en plein cœur de la région! Mais Malik et Abderrahmane sont confiants. Encore une fois, j'adore leur nonchalance. Parfois, ils paranoïent autant qu'une mère, et parfois... Juste après les affichettes, Abderrahmane me demandera si j'ai fait des arts martiaux. Avant d'ajouter: "C'est toujours utile." Et chez lui, il m'offrira une casquette pour descendre en ville. Crâne comme cheich sont trop voyants à son goût... Quant à leur bi-anniversaire, personne ne l'a vu passer!

Bref, adieux à Malik et Mous' qui continuent leur pèlerinage dans les souvenirs. Nous poursuivons tous les deux avec Abderrahmane. Un premier bout de bus (les petits, genre dix vraies places), un second. Jolies filles, derrière. Nous parlons philo. L'existentialisme déconcerte ce brave Abderrahmane.

Montagne. Au détour d'un virage: la mer! Tiens, pour une fois, je la trouve belle, cette Méditerranée! Il fait grand beau. Enfin.

Voilà. Nous sommes à Azeffoun, sur la côte. Les vagues grondent à dix pas. Mais vue la température, je n'ai pas envie de m'en approcher. Bizarre, je n'aperçois pas Marseille au loin! C'est un bled agricole: il y a des tracteurs partout.

Courses en ville. Nous posons les sacs chez un épicier ami de mon hôte. J'achète une bouchée au chocolat. C'est fourré genre sésame: succulent. Grand escalier urbain pour aller de la route au marché, car c'est jour de marché. Tomates (énormes, sans pépins), pois chiches. Un calendos (lux!). Pain. Abderrahmane est aussi panivore que moi!

Sacs. Taxi. Peut-être quatre kilomètre en montée. Timlouka, le hameau. Accroché à sa pente douce. Vert incroyable, anglais. Il fait un temps d'après la pluie, si cher aux Orientaux.

Je pense à Goldmann: "Ça ressemble à la Toscane..."

Montagne douce qui penche vers la mer... Terre verte, presque dorée. Jaune des pisse-en-lit en vastes semis. C'est le printemps. La première rose d'Abderrahmane pointera mercredi 23.

Ambiance sonore: bourdonnements, d'abord. Et puis, le vent qui chante dans la portée des fils (dans ces cas-là, je pense toujours à Jean-Séb' et sa plume quintuple). Les poteaux semblent semés au hasard sur la colline tant ils sont nombreux: il ne forment plus des lignes. Parfois, le ronronnement de la mer, très loin. Par-dessous tout, le silence. Un silence absolu, qui fait comme la neige d'un poste dérégulé à l'intérieur des oreilles. J'adore ce silence palpable, physique.

La maison d'Abderrahmane semble tout ce qu'il y a de plus banale. Cubique, car l'étage manque encore (quatre chambres). Seule fioriture: les terrassons en demi-cercle autour des portes qui sont en joli carrelage brisé. Je pense à Gaudi.

Mais l'intérieur surprend: blanc subtilement rehaussé de couleurs et entrelacs, superbe, riche, complexe et fin. La maison est vaste. On dirait un cours de Loos!

Je m'installe au salon, où trois lits servent de canapés. À la cuisine, l'horloge est bloquée sur 10:10, l'heure souriante. Partout, des petits tableaux encadrés. Pour lustres, des CD ou des saladiers. Aussi original l'un que l'autre! Mais les persiennes sont mal foutues: elle ne peuvent se rabattre dans l'épaisseur du mur, et claquent lorsqu'il fait du vent.

Il y a l'électricité, mais pas l'eau. Il faut aller la chercher au puits, ou à la source. C'est un problème pour la chasse. Ça me fait parfois "chier" de devoir chausser bottes et frontale...

J'ai parlé de retraite. Le terme n'est pas surfait. J'aurais moins eu l'impression d'être entré dans les ordres en vivant à Saint-Michel-de-Cuxa.

Nous nous levons tôt. Nous prenons en général nos repas en silence. La journée, je lis et j'écris, enfin. Abderrahmane travaille sa flûte, ou sors, ou je-ne-sais. À l'approche du soir, nous sortons nous promener, toujours le même itinéraire sur le dos de la colline. C'est tout.

Pour la cuisine, je retrouve mes habitudes: pain, pois chiches, lentilles. Mais, curieusement, ça passe mal. Alors ça, si je m'y attendais! Abderrahmane m'enseigne à faire du fromage. Je me réjouis de réessayer! Par contre, toujours pas de pinard. Crotte, je n'aurai pas goûté les fameux vins algériens...

Mais surtout, il fait froid chez Abderrahmane. L'hiver n'est pas loin derrière, et lorsqu'il pleut, glagla! Il me faut réapprendre à vivre par moins de vingt degrés à l'intérieur. Les fenêtres sont trop petites pour chauffer, puisque nous sommes en mi-saison! Mais c'est surtout la douche qui est difficile... J'opte pour un jour sur deux. À peine! Pour la première fois, je chauffe l'eau (à la casserole). En fait, c'est bougrement confortable...

Abderrahmane

Abderrahmane est trop gentil. C'est vite encombrant. Voilà la limite à l'accueil sur laquelle je me suis extasié précédemment. Genre, il attendra trois minutes pour ne pas pénétrer avant vous dans sa propre maison.

Un exemple: première journée en ville, pour me connecter. D'abord, il tient à m'accompagner. Bon. Ce qui signifie tout de même qu'il perd sa journée. Du coup, j'aurai mauvaise conscience à durer! Ensuite, le premier cybercafé où il me laisse a un problème de connexion. Je dois attendre. Mais ne peux m'éloigner, puisqu'il m'a promis de repasser. Grrrrr. Note en passant: record de lenteur sur la ligne: cinq heures de "connexion" pour envoyer une quinzaine de messages déjà tapés (et en récupérer autant).

Soyons directs, Abderrahmane se fait chier. Il attend si visiblement de la compagnie... Alors si vous cherchez où passer quinze jours de retraite pas-cher, avec possibilité de jardinage et de maçonnerie, à quelques heures et pas cent euros de Marseille, pensez à Azeffoun! Vous ferez un heureux.

Je reviens à mon bonhomme. Une des raisons de ma présence chez lui est vite devenue de lui proposer un petit voyage en terre existentialiste. Mais pour être franc, il ne suit pas: que rien n'ai de justification, le platonicien en lui ne peut l'admettre. Il reste indéfectiblement lié à ses archétypes. Abderrahmane ne parvient pas à adopter le point de vue d'un autre avant de le juger. Quelle pitié de voir un homme aussi intelligent se buter! Bref, il est fasciné, tenté, mais il n'arrive pas à lâcher ses certitudes le temps d'un exercice. Il reste à ergoter au niveau des mots. Et moi, je man-

que un peu de patience, pour tout dire. J'ai passé l'âge des joutes oratoires¹⁶⁶. Ça m'amuse du temps de notre 'plôme. Bref, le voyage avorte vite, d'un commun accord. Ça vous rappelle quelque chose?

Du coup, Abderrahmane me définit comme "chiant", et "coupeur de cheveux en quatre", mais je crois que c'est un compliment.

Anecdotes

Samedi 19: Première descente au cybercafé (déjà mentionnée), dans sa petite voiture blanche aussi âgée que moi. Nous descendons un petit vieux qui a vécu en France vingt-cinq ans. Accent terrible, qui sent le terroir à pleine gorge, mais d'où? Une autre fois, nous descendrons un couple, tout aussi vieux. Je dois monter devant: j'oubliais. Ne pas s'asseoir à côté d'une femme!

Mardi 22: barbier (passage pour endormir les lectrices). Je le souhaitais depuis longtemps. Depuis Ouagadougou, en fait. C'est la toute première fois que c'est quelqu'un d'autre qui me rase. Tête ou barbe. Un peu déçu tout de même, il n'utilise pas un vrai coupe-chou, mais un à lame. J'aurais voulu voir l'effet de l'aiguisage au cuir. Dommage¹⁶⁷.

Attente, d'abord: deux vieux à l'épaisse chevelure blanche. On dirait de la crème chantilly! Les gars prennent bien leur temps. Pour moi aussi, d'ailleurs: le gars mettra une demi-heure exactement. Seul, un quart d'heure me suffit. Mais c'est normal: il met déjà cinq vraies minutes rien qu'à mettre le savon. Et que je fasse mousser, et que j'étale, et que je refasse mousser, etc. Moi qui n'avais jamais utilisé de blaireau... Et qui n'avais plus employé une quelconque mousse depuis des années!

Il attaque. Peur. Un peu, tout de même. Lame qui approche du tendre du cou. Il fallait que les rois aient 'achement confiance en leur barbier: un accident est si vite arrivé! Impression bizarre de ne pas diriger la lame, de ne pas savoir où elle sera l'instant d'après, de ne pas pouvoir anticiper les sensations. Ça me colle des frissons partout!

Résultat? Moyen. Zéro coupure, bien sûr. Mais je fais aussi bien, en tous cas quand je me concentre et que j'ai un miroir (c'est rarement le cas). Mais avec lui, ça ne fait pas mal quand il m'asperge copieusement d'eau de Cologne!

Mardi 22, toujours: visite au vieil Ali. Présenté par Abderrahmane comme un "fou de Brassens". C'est un vieux terrible de septante-trois ans. Il ressemble à ce que sera Rafik-du-Panamá dans quinze ans. Grand lecteur. Grand colérique. Il tourne un peu misanthrope avec l'âge. Comme moi qui n'aime plus l'Humanité-grand'tache.

Il nous accueille dans son atelier, en train de réparer une crémone. C'est que ses menuiseries sont originales: les volets ouvrent sur un axe horizontal. Avantage: permet la gestion de la lumière. Car Ali construit sa bicoque (en cours, il a peur de ne terminer jamais: fatigue, argent). Pierre et bois. Bien foutue. J'aime. Trois "tantes" dont je ne comprends pas bien le rôle ici préparent un café succulent. Miam!

Discussion passionnante. Tout ce que j'aime, de Brassens à Charlie¹⁶⁸ en passant par Tolstoï! Abderrahmane est perdu. Quand il tente d'intervenir tout de même, le ton monte avec Ali. C'est moi qui temporise. Tiens? Encore? Il est dur de la comprenette, notre ami! En tête-à-tête ensuite, je mets toute modestie de côté et lui explique qu'il y a des fois il faut qu'il écoute! Il a l'air d'admettre.

Angoisses de retour

Une retraite, c'est surtout pour la tête. D'abord, il y a eu *Béatrice-l'ordinatrice*, et tout ce temps dont j'avais besoin pour écrire, enfin. Je n'avais rien écrit d'autre que des *Carnets* depuis le début de l'année (enchaînement terrain-rendu-voyage). Le clavier me démangeait. J'ai des pages et des pages de notes à rédiger. J'ai pu abattre quelque chose comme la moitié de mon boulot. Ce qui est prêt est à disposition de ceux qui ont de longues veillées à occuper!

¹⁶⁶ J'en vois qui rient, au fond!

¹⁶⁷ Mais ô combien plus sain...

¹⁶⁸ Hebdo.

Et puis, j'ai fait la moitié (aussi) de mon bouc. J'ai enfin une ébauche de document présentable avec le travail de mes années d'étude. Et il y en a qui prétendent que je ne cherche pas?

Enfin, il y a les temps où la pensée peut suivre ses voies. Quelques méditations:

1-Voyage. Je m'étais trompé, en voyageant. "Voyager" ne figure nulle part dans mes projets de vie. Travailler à l'étranger oui. Mais travailler à l'étranger implique y vivre, s'y installer, en parler la langue, prendre des vacances en Europe. J'étais parti dans cette optique au Panamá, et peu à peu j'ai glissé, et insensiblement je me suis retrouvé à voyager, à être à l'étranger pour l'étranger, pire, j'en suis arrivé à devoir admettre que je suis assimilable à un *backpacker*. C'est ça qui ma fait comprendre que j'étais sur le chemin d'autres. En tous cas plus le mien! Bref, le mien passe par le travail. Je n'ai pas pu le trouver sur place au Panamá ou au Burkina Faso, alors je change de stratégie, je bosse en Europe, et je bougerai ensuite, cette fois à coup sûr.

2-Boulot. Du coup, j'ai envie de bosser. Vraiment. Un fond de peur, bien sûr, comme de tout ce qui est important. Mais j'ai un peu l'impression que certains émaux reçus qui me reprochent comme les yeux de mon grand-père de ne pas vouloir gagner ma vie se sont un peu trompés d'interlocuteur. D'ailleurs, j'ai ma première offre de travail temporaire en archi, et premier rendez-vous pour un emploi sérieux... Comme quoi, Internet, ça sert. Rien n'est décidé, bien sûr, mais c'est en bonne voie. Bref, je suis tout guilleret!

Reste qu'il me faudra sans doutes commencer par un petit boulot: tout est bienvenu! Et puis, je commence à vraiment avoir besoin d'un pied-à-terre où rassembler mes bagages épars. Ça devient intenable de n'avoir qu'un contenu de sac à dos pour vivre...

3-Peur. Il y a une angoisse sourde, pourtant. Que ces considérations n'apaisent pas, au contraire. Elles la dénudent. Qu'est-ce qui me fait donc peur, dans ce retour? Ce que, bien sûr, j'attendais le moins: mes amis. J'ai peur de ne pas vous retrouver. Il y a si longtemps que je suis parti, presque deux ans. Et mon regard a tant changé. Et mon accoutrement si peu! Saurez-vous me reconnaître sans le prisme déformant de *Carnets* si commodes et si faux parfois? Il est si difficile de parler de soi. Retrouverai-je ceux que j'ai appris à connaître en Afrique? Qui sont-ils en Suisse? Et ceux que je vais retrouver mariés, parents? Serai-je à la hauteur de ce personnage que vous imaginez traversant ses dunes à la poursuite du Petit Prince de ses rêves?

J'ai peur de rentrer. J'ai envie de me faire tout petit, de ne revoir personne? Envie contradictoire avec ce que vous me manquez, avec le besoin de me remettre vos voix dans l'oreille, de me réapproprier votre présence, vos attitudes. J'ai besoin de vous serrer à nouveau dans mes bras étrangement bronzés, un peu bizarres.

J'ai peur...

Téléphone à Marta-sans-H et Enrico: ils se marient cet été, pour ceux qui les connaissent. On fait une voiture? Avant l'été, ils m'attendent à Rome mercredi. Départ pour la Sicile, donc. Il me faut aller d'abord en Tunisie. Abderrahmane refuse que je passe par la côte, car les routes ne sont pas "sécurisées"... Retour sur Alger, donc.

Je me heurte de plein fouet à ce que j'appelle désormais le "complexe d'Émilie": Trop de sollicitude de la part de l'hôte. Abderrahmane veut m'accompagner. Jusqu'à Alger. Jusqu'à Annaba (frontière). Jusqu'à Tunis! Il considère ça de sa responsabilité, c'est presque impossible à refuser. Alors que ça le fait chier (et il ne s'en cache presque pas), et que c'est moi qui banque! Et tout ça pour quoi? Ou alors, il voudrait que je prenne l'avion pour Annaba. L'avion!!! Pauvre Abderrahmane...

Alger – Tunis

C'est parti, donc. Vendredi 25 avril. Tous les deux. Mon ange gardien ne sais pas encore jusqu'où il me chaperonnera. Il faut qu'il "sente"... Moi je sais, mais je ne le lui dis pas pour ne pas le froisser.

Azeffoun-Alger

Départ à 6:00. Le soleil n'en finit pas de se lever: au fur et à mesure qu'on descend à pied vers la mer, il se soulève à moitié d'une crête ou d'une autre. Toujours cette impression de vivre dans un décor de tragédie grecque ou une toile de Poussin.

Attente. Nous avons oublié que le vendredi était férié. Pas de direct pour Alger. Du coup, il faut faire le trajet par sauts de puce, comme à l'aller. Arrivée à 10:00 à la gare routière d'Alger. Ici, on ne paye pas pour embarquer, mais ils fouillent les bagages à l'entrée. Je n'y coupe guère. Grrrr! Bus à 11:30 (en fait 12:00, bien sûr). Je refuse qu'Abderrahmane m'accompagne plus loin. Mais je ne peux refuser qu'il perde son temps à attendre avec moi. Jus de fruit, madeleines et chocolat.

À la réflexion, je lui ai salement secoué les puces, tout au long de cette semaine chez lui. C'est que je le comprends si bien, j'étais tellement bloqué au même point il y a juste dix ans. J'aurais pu être plus "gentil", bien sûr, mais il me maque la case, quelque part dans le cerveau. Pourtant il me remercie pour ça, pour les discussions, pour les secousses, et il a l'air sincère. Peut-être que je suis plus doué pour les pieds au cul que je le croyais?

Alger-Annaba

Le grand bus, au contraire du précédent, n'a pas de télé. Ouf! Par contre, toujours aussi peu de femmes. Les Algériennes voyagent-elles seulement??? En route, le bus continue heureusement à se charger. Ah? Une fille debout, en *jean*. Jolie. Elle tient sa main gauche sur le chaud de sa cuisse. Je rectifie ma position. Je réalise que mes mains caressent mon *Giono*. C'est incroyable la puissance d'une présence: il a suffi que cette fille soit là, silencieuse devant moi, avec sa main dans mon champ de vision, au-dessus du blanc des pages, pour que je devienne autre, et que je me mette à penser à des choses qui me rendent heureux! Je ferme les yeux. Il me semble que le car se voit pousser des ailes, et qu'il prend son essor vers le bleu froid du ciel. J'ai retrouvé tout mon plaisir de voyager. Et l'envie de revoir ceux que j'aime submerge mes peurs.

Pause à 15:00. Derrière le car à l'arrêt, une rangée de collines à petits bosquets, et encore derrière, légèrement estompé par la chaleur, le bleu métallique de montagnes plus aiguës. Dégoulinants des sommets, des névés de neige sale. De la *neige*! J'ai vu la neige en Afrique. Et j'aurai vu la neige cet hiver 2003... Croquis.

Nous repartons. Il y a enfin des femmes. Je suis au deuxième rang, contrairement à mon habitude de me caser tout au fond. Devant moi, la Sainte Famille, comme peinte par de Vinci. Une fillette d'une dizaine d'années en couettes et col blanc empesé. Elle a une grande bouche chevaline qui lui fait un rire de prairie où l'on galope. De sa mère, je ne vois que le fichu noir sur ses cheveux, qui laisse tout à l'imagination. À côté d'elle, Sainte Anne, en blanc: un visage comme une boule de cuir fripé, dont les rides infinies rayonnent à partir des charbons incandescents des yeux.

À leur gauche, une mère et sa fille, endormies l'une sur l'autre. La plus jeune doit avoir vingt ans. L'autre est plus belle. Derrière elles, immédiatement à ma gauche, deux gars, eux aussi endormis l'un contre l'autre. Mon voisin a l'exact tenu de bouche de Cousin Pyou: il m'a fallu long pour comprendre pourquoi je me sentais en famille. Je note que ces contacts entre hommes me choquent de moins en moins. Ne m'en veuillez pas si au retour je vous mets parfois la main sur l'épaule!

Avec le soir, nous quittons les montagnes pour la plaine. Impossible de me sortir Brassens de l'oreille. Pourquoi Brassens? Je ne sais pas... Surtout cette chansons "sans le latin"! Nous arrivons à Annaba peu avant minuit. J'ai parcouru 2788km en Algérie, 4512 en tout, plus le trajet pour Azeffoun.

Quelques remarques oubliées sur l'Algérie

1-Mon voisin de siège fait des mots croisés en Arabe. Ben oui, mais ça me choque. Cet alphabet est tellement cursif que j'ai du mal à y reconnaître des lettres cruciverbables (tiens, le mot n'existe pas?).

2-Je mets moins mes doigts dans mon nez depuis qu'il fait plus humide. Peut-être que je parviendrai à en perdre l'habitude avant de débarquer en Europe?

3-Les prix sont les prix: plus d'une fois, on m'a poursuivi pour me rendre un surplus de monnaie. C'est sympa¹⁶⁹!

4-Pas vraiment entendu d'appels à la prière en Algérie. L'Islam local est-il plus de vêtement que d'acte? Laissez, je provoque.

5-Les hommes sont pour moitié en *jogging*. Je trouve ça horriblement veule ("veule", c'est un mot poli pour "beauf").

6-Sur la fin, la route est doublée de vendeurs de poterie, en continu sur des centaines de mètres!

7-Il y a des cigognes sur les pylônes. Moi qui ne les apercevais jamais à Strasbourg...

8-L'Algérie est un pays en construction. On y voit partout le rouge des briques de bâtiments en cours. Partout. Et les Algériens soignent leurs plafonds, ce qui est tout à leur honneur, même si c'est souvent de façon un peu kitch.

Annaba-Tunis

Annaba, donc. Il est près de minuit quand le grand car me dépose. On m'indique le chauffeur du taxi pour Tunis. Belle voiture. Il prend trois ou quatre passagers pour une course de six heures. Évidemment, on commence à quitter les tarifs du désert, mais apparemment, je n'ai pas le choix. Avantage de la solution: je dors dans le véhicule tandis qu'il cherche d'autres clients. Ça m'économise l'hôtel.

Départ à 5:00. Il n'a trouvé qu'une petite vieille à fichu qui va rendre visite à son fils. On dirait une poupée russe emboîtable. Je suis seul à l'arrière. Luuuuuxe. Le soleil se lève droit en face. Montagne, une fois encore. Tout est vert. Mais de ce vert de cul-de-bouteille, sombre. On sent la terre juste en-dessous. C'est un vert de circonstance. J'ai du mal à imaginer la couleur normale de ce pays, lorsqu'on ne sort pas d'un hiver pluvieux. Ça doit être sombre, âpre.

Partout, des soutènements de gabion, pour retenir cette terre précieuse, qui recouvre mal la roche, cette caillasse concassé qui fait des échines lugubres au dos des collines. Au loin, les plis de la roche ressemblent à d'immenses sillons.

Un berger. Ce n'est pas le premier que je vois. Ça sied à mon *Que ma joie demeure* (dont, au demeurant, je recommande la lecture).

Un âne renverse son jeune cavalier d'une ruade. Dans la voiture, nos sourires se croisent.

Une femme en vêtement d'un autre âge, debout au bord de la route. Vent. Une image hors du temps.

Douanes. 7:00-8:00. Les uniformes sont moins militaires et les pistolets de plus petit calibre que ce à quoi l'Algérie m'avait accoutumé. Je vois moins des soldats que des fonctionnaires. Enfin. Et à partir de là, il y a de l'eau dans les chasses.

La plaine.

Dernière pensée de route: il est facile d'émousser en soi le désir, de vivre calmement et de mourir désespéré, il y a cent façons de s'abrutir ou de se saouler. Mais il est aussi un art d'aiguiser le désir, de rendre la vie sensuelle, vibrante, chaude, palpitante, d'en faire une chanson, un bouquet, une joie, une feu d'artifice: c'est la leçon de tous ceux qui vivent vraiment depuis Épicure... "Savoir-vivre": pensait-on si bien dire?

Tunis – km 4814

¹⁶⁹ Et tellement peu dans le cliché qu'on se fait de l'"Arabe"!

Voilà la fin de la route. Près de cinq mille kilomètres d'une Afrique à une autre. Je tourne une heure sans trouver d'hôtel bon marché (ma chambre en hauteur me coûte... attendez... presque deux fois plus cher que celle de Ghardaïa, et je n'ai pas de prise électrique).

Et puis, il n'y a pas de bateau avant lundi. Deux nuits d'attente à l'hôtel avant le départ hebdomadaire pour la Sicile. Bon.

Pour une fois, et contre mes habitudes, je me balade un peu dans le souk et dans la ville.

Il fait un soleil de fin de printemps. Déjà chaud.

Il y a de l'eau, des jets d'eau! Les embruns sont agréables.

Il y a des femmes partout! Des chevelures de femme, des odeurs de femme. Et, bien sûr, l'odeur du caramel!

Il y a des magasins de lingerie, et des pubs *Lise Charmel*. Au fait, ce sont mes premières affiches publicitaires, non¹⁷⁰?

Il y a des touristes, des myriades de touristes qui puent la crème solaire. Si j'ai un conseil à vous donner, fuyez la Tunisie, et allez en Algérie. J'y ai été accueilli comme un roi, et pour moins cher!

Mon cheikh fait archi-touriste, mais bientôt il fera incongru, comme à mon habitude... Hé hé hé!

Et puis, il y a un parc avec des fleurs blanches, genre muguet mais en buissons. L'odeur m'est familière, même si j'en ignore le nom: forte et fraîche, un peu amère, printanière. Elle donne envie d'embrasser quelqu'une...

Considérations sur le dinar. Il y a le dinar Algérien, qui vaut un centime d'euro. Je l'ai dit. Mais les Algériens ont des centimes de dinars, qu'ils appellent parfois "franc", et le plus souvent... "dinar"! Et qui vaut un dix-millième d'euro. Seulement, ils comptent souvent en milliers de centimes, comme nos vieux avec leurs anciens francs. Le millier de centimes valant donc un dixième d'euro. Inutile de dire que je suis souvent faux d'une puissance de dix! Maintenant, j'arrive en Tunisie. Le dinar tunisien vaut 0.70 € Il n'est pas divisé en centimes, mais en milimes. Un milime valant donc 0.07 centimes d'euro, soit sept (centimes de) dinar(s). Bref, je suis perdu!

Et puis, en Tunisie, le dimanche, c'est le dimanche! Je me suis encore fait avoir cent fois!!!

Bon. Mercredi, je serai rentré en Europe, comme prévu (ceux qui pinaillent noteront que j'avais dit "avant le premier mai": pas mal, hein?). C'est la fin de ce voyage en Afrique. Mais comme je l'ai dit, je ferai un dernier *Carnet*, je pense, pour commenter la réacclimatation...

Cd' A 18 – Carnets de retour 07

Printemps italien

Pertuis, France, jeudi 08 mai 2003

Tagazok à vous!

Cette fois chuis là... Et j'ai déjà plein de remarques à faire sur cette vie étrange que nous menons en Occident! Bref, un dernier petit Carnet pour fêter tout ça.

À tout bientôt,

laurent.

[Premier réveil dans la nouvelle maison de ma mère (nouvelle adresse en signature). C'est une vieille bâtisse rénovée de frais, sur trois étages. Il est 6:30. Je rédige au niveau intermédiaire: cuisine-séjour. Les deux chambres pour ma mère et Lanilà sont en haut. En bas, le garage transformé en chambre-d'ami-salle-télé-et-informatique, d'où je monte¹⁷¹.

Je me suis immédiatement plu dans cette maison. Elle est intime et fraîche, urbaine et paisible, solide et rajeunie. Et puis, j'y ai été accueilli par mon courrier: outre une bonne demi-douzaine de lettres persos, une quinzaine de réponses d'ONGs... Je n'ai pas encore osé les ouvrir, mais quinze

¹⁷⁰ Oui.

¹⁷¹ Vous en déduirez que je suis un ami!

réponses, en plus de la moitié de courriers électroniques: jamais mes mailings n'avaient rencontré un tel écho. Et puis, dans l'*Urbanisme* n°329, ma première publication... Fier.

Un accueil mieux que je pouvais en rêver, comme à chacune des étapes qui ont précédé. Une succession ininterrompue de grands moments. Vive l'Europe!!!]

Tunis – Roma

Tunis, lundi 28 avril. Contrairement à mon habitude désinvolte, je fais des courses pour deux jours: pain, fromage et olives. Récupère mon éternel balluchon à l'hôtel, et direction le port. Ce coup-ci, le métro, je le connais bien. Aucune appréhension pour ce voyage. C'est à peine le début d'après-midi, et le ferry ne partira qu'à la nuit tombée. Je me poste sur quelque ruine de fort Renaissance pour bouquiner. Brise soutenue qui joue avec les pages. Soleil doux qui rougit peu à peu (enfin!). Chats qui se battent. Bouffe, lentement. C'est bon. Je ne parle pas seulement de la nourriture.

Marche une dernière fois sur une plage africaine¹⁷² et embarquement. Je commence à être habitué à ces gros bateaux de fer: allers-retours France-Angleterre, allers-retour Helsinki-Stockholm, et aller-retour Marseille-Ajaccio. Mais je reste tout émoustillé par ce nouveau bâtiment (comme on dit), j'explore une fois de plus, je parcours les ponts, tout chargé de mon gros sac, j'arpente les coursives. "Les solitaires aimentent le regard" (Christian Bobin): je l'ai rarement autant éprouvé que ce soir. Peu voyagent sans compagnie, et moins encore parmi ceux qui n'ont pas pris de cabine¹⁷³.

Enfin seul dans la nuit de la terrasse supérieure, je chante pour cette terre qui s'en va. Déjà pleine de bons souvenirs. Passé le choc de ce soulagement inattendu qui m'a saisi à l'arrivée en Algérie, les bons souvenirs déchantent déjà leur miel¹⁷⁴. Adieu, Afrique...

Je me lève pour voir le soleil rose se lever sur les Îles émietées autour de la Sicile. Falaises et brumes. Un phare. Embruns.

Hésitation à la douane: file "Europe" ou "Autres pays"? C'était la première. J'avais cru l'autre.

Trapani, Sicile, 7:30. Un banc au soleil, mais je devrai rapidement émigrer à la recherche d'ombre. J'aurais voulu faire du stop pour me faire embarquer par un des passagers du ferry vers Rome: je suis sûr que la moitié au moins y passent. Je ne l'ai pas fait. Je l'aurais tenté avec quelqu'un d'autre. C'est toujours pareil, il y a mille choses que je n'entreprends pas pour moi seul. C'est comme cuisiner.

Je suis donc sur mon banc à me refaire un gueuleton de pain-fromage-olives en attendant l'après-midi que parte le train pour Rome. Je réalise soudain que j'ai *encore* perdu une heure: heure d'été? En tous cas, toujours ça de moins à attendre...

Trapani-Palermo. Vert, vert, vert. Colline. Caillasse. Grimper! Il y a là-bas en Charente, dans une cantine, une paire de chaussons qui frétille. Palermo: j'ai le temps d'acheter deux kilos d'excellentes tomates, de "pommes d'or" comme ils disent. Sur le quai, des scouts: Marta est déjà proche¹⁷⁵! Je regarde tous ces adieux. Ça m'arrive si rarement, je veux dire, qu'on m'accompagne sur un quai, ou qu'on m'y reçoive... Ailleurs, une mère passe: ses deux enfants pleurent silencieusement de chaudes larmes qui sentent furieusement l'amour du père. Allez Laurent, c'est le printemps, 'sois pas triste.

¹⁷² Pour combien de temps?

¹⁷³ Et ô combien peu gardent leur sac au dos!

¹⁷⁴ Ouais, positivons, positivons...

¹⁷⁵ J'ai toujours connu Marta avec des scouts.

Palermo-Roma. C'est un train à compartiment. Je partage le mien avec un blond balèze qui écrit. Je lis. Au crépuscule, je me tartine posément un immense sandwich tomate-&-Mozart-est-là pour finir mes restes. Éclairé par le couchant, le rocher de Cefalú. Une "forteresse-site" parfaite. Je fais plein de taches sur mon carnet pour saisir cette image avant qu'elle soit emportée par la motrice implacable¹⁷⁶.

Et puis, nous nous animons: mon voisin est Suédois, auteur. Conversation dans un anglais impeccable qui me ravit l'appareil articulatoire. Résumer ma situation la dédramatise. Après tout, j'ai tout ce qu'il faut pour trouver le boulot que je cherche, maintenant. Lui me raconte sa vie d'auteur, les scandales de ses premiers ouvrages rabelaisiens. Il est aussi amateur de musique baroque que moi (lui jusqu'à Bach, moi incluant Haydn) et de Pink Floyd. Nous nous entendons pour comprendre le lien entre ces deux types de musique. Mais nous sommes tous deux bien fatigués: il serait trop bête de ne pas profiter des nos quatre-sièges-en-ligne chacun!

Rome

Au débarquer, mon Suédois m'attend. Il me désigne les directions à prendre pour les différents "grands monuments" (je suis déjà venu une fois à Rome, mais j'étais mal fichu), et nous nous séparons. J'ai toute la matinée à attendre: je m'installe au *foro romano*. Des calèches passent: ça doit être la nouveauté touristique. Mais c'est vachement cool de voir des vrais chevaux dans tout ce bitume! Les chats sont monstrueux, énormes, gras, obèses. Et une petite vieille arrête sa voiture pour répandre sur des pierres le contenu puant d'une douzaine de boîtes à leur intention. Beurk!

Allons-y, c'est l'heure de mes premières retrouvailles... Tin-tiiiiiiiiin.

'Pas déçu...

Marta & Enrico, ce sont ceux qui m'ont tendu la main au plus sombre de la partie sans étoiles de ma vie. Il n'en ont bien sûr rien su: il ne faut jamais que ceux dont l'aide a été décisive le sachent, ça pourrait toute relation en créant des relents de reconnaissance qui empêchent l'amitié à cœur ouvert. Bref, leur amour était toujours aussi fleuri: il m'ont ouvert les bras tout grand, et plus encore. Pourtant, les préparatifs de leur mariage occupent tout leur temps libre.

Ils venaient de louer un appartement à rénover deux étages en-dessous de Cecilia, la petite sœur de Marta que je ne connaissais pas encore. Ils m'ont filé les clés de l'appartement vide: j'avais mon indépendance. Ils venaient me chercher le matin. Je les suivais dans leur programme surchargé. Et, parfois, ils me laissaient aux bons soins d'amis tandis qu'ils allaient discuter liste de mariage ou essayer des robes.

J'adore cet apprat' vide: il faudra absolument, le jour où je m'installe, que je pense à me garder une pièce bien vide. Ça permet, après les journées pleines de vie et des autres, ce silence nécessaire à l'écoute des voix ténues qui chantent à l'intérieur de la peau. Une pièce vide, c'est comme un ciel étoilé.

Contrairement à mon premier séjour où j'ai surtout visité (avec eux, quand même) les monuments incontournables, ce coup-ci je n'ai rien "vu", rien de rien. Mais j'ai rencontré cent personnes. Ou plutôt dix, ce qui m'a laissé la possibilité de nouer solidement un premier lien, qui ne demande qu'à être confirmé en juillet si je peux descendre pour la cérémonie¹⁷⁷. Bref, Roma ou ailleurs, c'était un voyage social, le seul qui m'intéresse. La capitale Italienne est désormais un endroit dont l'évocation fait battre mon cœur. Je pense alors à Cecilia & Saverio, dont la petite fille Elena est une poupée incarnée, avec un sourire ravageur qui ravale les Betty Temple (c'est bien elle, le petit prodige hollywoodien¹⁷⁸?) au rand de *vulgus* potiche. La petite a une façon d'être sur-

¹⁷⁶ Si c'est pô bô, ça, "la motrice implacable"...

¹⁷⁷ J'ai pu. Coule.

¹⁷⁸ Shirley, Merci Dahlia.

prise de ce sabir étrange que je parlais avec ses parents (l'anglais)... Une concentration tendre pour saisir sa poupée et la présenter en cherchant des mots simples. Et des boucles blondes qui sont à l'auréole ce que le soleil est au réverbère!

Et puis, il y a eu l'autre sœur de Marta, Flavia, qui a l'âge de ma petite-sœur-à-moi, et leur cousine Caterina si belle, et les parents (le père a des contacts sérieux dans les ONGs italiennes), les grands-parents qui produisent du vin rouge dans les Pouilles, voilà pour la famille. Il y a eu aussi mon vieux Luca, que je connaissais depuis Paris. Et deux Français, un Alexandre que je vais retrouver à Paris un de ces jours, et une Claire qui m'a écouté refaire le monde des heures durant tandis que nos amis mastiquaient (des trous dans le murs, eh!) à qui mieux-mieux autour des mes sacs éparpillés. Bref, autant de noms qui me font dresser l'oreille et sourire les entrailles. Vivement Roma sous régime de juillet! Note: l'autre fois, c'était en février, j'ai toujours du mal à me figurer que Roma puisse être une ville chaude!!!

Mon séjour a ainsi été rythmé par les anniversaires et autres brunchs de baptême. Ainsi, le premier mai, nous avons mangé des tartes au légumes dans une utopie: une propriété de campagne (une demi-heure du centre-ville), où quatre familles accueillant des enfants-à-problèmes ont créé une architecture semi-collectiviste, mais dans un sens tout ce qu'il y a de plus mélioratif. Et on dirait que ça marche! Un plaisir pour moi qui ai aimé suivre les pensées des Gaudin et autres bâtisseurs de Vienne-rouge.

Le soir du deux, nous sommes allés nous baigner dans des sources chaudes avec les scouts de Marta. Ce sont des grands de vingt ans, majoritairement des filles, mmmmm. Hem, j'en reviens à notre "organisation italienne": rendez-vous à 8:30, départ à 9:30, route en caravane de quatre voitures, portables qui sonnent sans arrêt (untel qui a manqué une sortie, et j'en passe), arrêts en bande d'arrêt d'urgence ("Mais je vous dit que c'est cette sortie!"), et grands débats. Il y a des dizaines de sources. Chacun vante celle qu'il connaît, mais personne n'est sûr d'y pouvoir retourner!

Qu'importe: avant minuit, nous sommes tous au bain. Il s'agit de sites "sauvages". Un bassin de quinze mètres au carré qui n'est pas plus profond que mi-cuisse, et ça pue le soufre ignominieusement. Tout le monde s'accroupit au fond, et on ne voit que ce bouquet de têtes qui flottent dans le noir (personne n'a pris de lampe de poche, bien sûr). Soudain un ankylosé se dresse et semble marcher sur l'eau! Au bout d'une heure, l'ambiance s'échauffe, et ils se mettent à se couler les uns les autres en riant. Les filles se défendent en balançant des poignées de cette boue blanche à l'odeur écœurante. Moi, sans mes lunettes et ne comprenant pas un "traitreumot", je tente en vain de reluquer les angesses qui s'ébattent en commérant dans leur langue mystérieuse.

Au retour, nous chantons dans la bagnole¹⁷⁹. Enrico cherche une croissanterie, mais il est tout de même trop tôt.

Bon. Vous avez compris que cette arrivée en Europe est un point d'orgue sur une mélodie en crescendo. Mais c'est également mon premier contact avec le monde vraiment occidentalisé, après l'Afrique du Nord qui l'était à moitié (comme le Panamá) et celle de l'Ouest qui ne l'était pas. Et j'avoue que le choc a été sensible! Quelques notes en vrac:

1-Une "vraie" douche, chez Cecilia. C'est bien la première fois que j'interromps une douche parce que je me dis que j'ai consommé assez d'eau! Même pas d'eau chaude: d'eau, tout court. Tout de même, je mets mes mains sur les oreilles et j'écoute le chant de cette eau qui coule dans ma tête. Moment privilégié, un de ces instants qui justifient l'existence d'un monde et d'hommes dessus. Si j'avais à répondre au fameux "Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?", je dirais "Pour qu'on puisse se boucher les oreilles pendant une douche chaude."

2-Il y a partout des fontaines. L'eau coule fort, et en continu! C'est impressionnant, toute cette eau. J'ai envie de m'asseoir à côté et d'attendre la fin. Je ne parviens plus à me figurer que ça durera. Et puis, cette eau des hauts des Apennins est bonne, bonne! D'une façon générale, je reste effaré par la pression dans les robinets: de l'eau, il y en a souvent eu en Afrique, mais une telle pression!

3-Je découvre (et non "je retrouve") le goût des glaces, des *pizze* (y compris de la "*pizza bianca*", sans rien dessus que quelques épices), les capuccino et des pâtes "al dente". Par contre, je ne

¹⁷⁹ Joie!

digère toujours pas mieux qu'en Afrique. Je dois avoir des trucs et des machins pas catho qui squattent. Bon, je verrai au retour. Skusez, j'aurais pu éviter. Bon.

4-Dans un sac d'Enrico, un piolet. Je suis tout ému. Et puis, il fait pour d'autre un "slaïd-chaud" de son ouikène dernier à la Meije. La Meije, le pied. Toute cette neige... Deux hivers que j'ai manqués, deux! J'espère que mes crampons n'ont pas rouillé. Ni mes cuisses!

5-Il fait encore jour à vingt heures: du coup, je suis tout décalé. Quand nous nous couchons à trois heures, j'ai l'impression qu'il n'est que minuit. Par contre le matin, c'est plus dur¹⁸⁰!

6-Langue: l'autre fois, ça allait. Je rajoutais des "o" à la fin des mots français, et je parlais un italien intelligible. Mais depuis que je sais un peu d'espagnol, je mélange tout! La comprenette, ça va (surtout qu'il a les gestes!), mais pour aligner trois mots... La dèche! Heureusement, ils comprennent tous un peu de français. Bref, entre ma langue et l'anglais, je me débrouille.

7-Mais surtout, il y a ce pour quoi je ne trouve pas d'autre substantif que "bourgeoisie". Ça a commencé chez Cecilia-la-sœur-de-Marta. Dire qu'elle n'a pas mon âge! C'est difficile à définir, je ne pense pas que la "bourgeoisie" réside dans un élément ou un autre, mais sans doute dans leur somme ou leur conjugaison. Il y a ce petit nain de jardin conçu pour tenir ouverte la porte de la salle d'eau. Il y a cette éprouvette à ventouse qui sert à accrocher une rose au milieu d'une fenêtre. Il y a ce bitoniau pour qu'on ne fasse pas de goutte en versant le pinard. Et malgré ça, il faut mettre la bouteille sur sa petite soucoupe en étain. Chaque chose est mignonne et à propos, mais une telle accumulation m'étouffe, j'ai l'impression de ne plus pouvoir vivre, inventer, penser dans tant d'objets si pleins de sens, si pleins d'eux-mêmes! Je repense à ces peuples dont les (des?) anthropologues pensent que la capacité à inventer des histoires souffre d'en avoir trop à mémoriser. Notre profusion d'objets pourtant idoines ne finit-elle pas par nous en aliéner la jouissance?

8-Le goût italien pour le deux-roues m'était connu. Mais quels deux-roues! Pas une "P50" ou une "Yamaha", ici. Pas une! Ce ne sont que des scooters monstrueux. Pour descendre le sien de sa béquille, Marta doit lui imprimer un mouvement de balancement! Ce sont des monstres qui montent jusqu'à 150cc, des motos, quoi, capables de dépasser sur autoroute! Quel changement!

9-Dans la Lancia du père de Marta, il y a un immense écran digital. Horloge et jour de la semaine, jusqu'à ce qu'il branche le guidage GPS. Je croyais que c'était dans les films, moi! C'est ouf: dans une telle bagnole aux fauciers si doux, je n'ose qu'à peine prendre place. L'objet est trop prégnant, trop savant, trop luxueux pour un véritable usage.

10-Et pis (de chèvre), je croyais qu'on avait harmonisé les prises, avec l'Europe. Ben non. Déjà qu'en Tunisie je devais forcer, là il m'a carrément fallu un adaptateur. Ben zut alors!

11-Enfin, il y a les femmes. Ah, les femmes. Et pour une fois, je peux écrire "les femmes", et non "les filles". En Italie, ce sont les femmes qui sont belles. Quel bonheur de voir passer ces dames plus désirables que des adolescentes nordiques! Quels corps, quels visages, quelles peaux! Quel plaisir de ne pas les voir encombrées d'hypertrophie mammaire! Quelle joie dans leur démarche légère. Et, ce qui ne gâche rien, quelle élégance!

Et puis, il y a ces thèmes de discussion qui deviennent standards. D'abord, mon résumé d'un cours pour ne-pas-travailler dans le développement. Passée le premier regard d'incompréhension, je peux expliquer la vanité de ce prétendu "développement". Le rappel des chiffres de la première semaine en Afrique suffisent à donner le ton: par exemple la mise en comparaison des 50md de budget de toutes les "aides au développement" confondues, et des 200md de service de la dette, qui fait que le flux financier reste en faveur des déjà-riches, et ce de façon écrasante. Ou alors cette petite démonstration qui explique ce fait bien connu dans nos (désormais) milieux de 2.1: pour une unité investie dans l'"aide au développement", plus de deux sont récupérées par les industriels "développés". Aider au "développement", c'est aggraver l'hémorragie des quelques ressources qui ne sont pas exploitées directement par les maîtres du monde¹⁸¹...

Ensuite viennent les considérations sur le choc culturel. D'abord par le biais de la compréhension du terme de "développement" de part et d'autre des rôles. Ensuite, sur les chapitres religion, relations (l'amitié-par-delà-la-différence-culturelle est-elle possible?), pauvreté (réelle et per-

¹⁸⁰ J'ai plus vingt ans, ma bonne dame.

¹⁸¹ C'est clair, où je développe?

que). On discute le rapport à l'argent ou l'omnipotence du "modèle" culturel occidental. Ou encore, j'explique qu'avant tout "développement" il existait "quelque chose", et que dans ce "quelque chose", des hommes vivaient, aimaient et trouvaient la force d'être heureux. Tant qu'on n'a pas compris ça, on reste prisonniers de l'image de "libérateurs des peuples" qu'on se plaît à se composer. Enfin, je raconte mon combat de "là-bas" pour déconstruire pas à pas l'image de l'Occident que véhiculent la boîte à images internationale et les légendes dorées véhiculées par les émigrés porteurs de tant d'espoirs.

Pour conclure, j'aime à répéter que l'on associe souvent violence avec pauvreté, Islam et/ou différence ethnique, et que le Burkina Faso en est un magnifique triple démenti: c'est le pays le plus stable, politiquement, de la région, alors que le pays est également le plus pauvre de la zone, qu'il est à plus de nonante pour cent de confession musulmane, et qu'on y dénombre plus de soixante ethnies! Mort aux idées reçues!!!

Rome – Nice

Lundi 05 mai. Train. De jour, une fois encore. Toujours ces paysages de rêve. J'entends mes premières voix française avé l'assent. C'est plutôt agréable, sommes toutes. Deux mois semblent suffire, pour apprécier.

Aux gares, je ne peux m'empêcher de chercher parmi ces femmes qui attendent et vont embarquer dans la même destination que moi celle qui va s'asseoir à côté de moi, celle qui m'aimerait, et qui recevrait de façon privilégiée tout cet amour mésemployé que j'ai moi aussi. Parfois, je me flétris durement et m'impose devant les yeux l'évidence du ridicule de cette attente puérile et vaine. Mais il est des jours comme aujourd'hui, des jours pétris de printemps et d'amitié, où je sais que j'ai raison, où la simple contrariété de ne les connaître jamais ne me retient pas de les aimer, de voir en elles ce noeud de gestes tendres et de désirs, cette vie qui sourd de leurs yeux et qui fait que le monde en vaut la peine. Je suis par nature plus porté à regarder les femmes que les hommes. Aujourd'hui, plutôt que de chercher celle qui me manque, je contemple celle qui est là. Qu'importe si j'existe ou pas pour elle: elle existe, et mon monde en est plus beau, et ma journée en est toute éclaircie, comme par un chant d'oiseau. "Contempler", c'est comprendre ce que les yeux ne font que percevoir. D'une femme qui passe, debout à côté de son bagage en attendant que le train s'immobilise, je pénètre peu à peu ce qui la fait unique. Je devine sa façon bien à elle de toucher le menton de l'homme qu'elle aime. Je devine sa petite moue blessée lorsqu'un ami cher la contredit et manque à la deviner. Sa façon d'accorder son pas à celui de son père souffrant. Elle aurait dans les yeux ce clair, cet écarquillement discret, toujours le même, devant la mer épaisse d'un certain Van Gogh, et c'est à une clarté semblable qu'un certain homme se sait aimé pleinement, totalement, follement. Elle aurait cette façon à elle de participer à une conversation en s'appropriant les gestes de son interlocuteur, en faisant corps avec le dialogue. Je pourrais partir sur des considérations de modulations de voix ou les odeurs de pain aigre au réveil. Qu'importe: quand on comprend ces gestes, comment ne pas se sentir aimé? Et si la "femme parfaite" existe, elle a un défaut qui flétrir toutes ses qualités supposées: elle n'est pas là, au contraire de celles-ci qui vont monter dans mon train.

Je m'égare. J'étais censé raconter que je jouis paisiblement de mon bonheur d'avoir été si bien reçu en Europe. Je me réjouis de m'apercevoir que mon amitié avec "mes Italiens", n'a pas souffert de la distance, mais qu'au contraire elle a crû dans l'ombre.

Tunnels. Je termine doucement mon gros Giono. À la grande surprise de mes compagnons de voyage, je saisis soudain ma godasse qui traînait quelque part. C'est ma belle chaussure artisanale du Panamá. Je ne pourrai plus jamais la regarder du même œil, maintenant que j'ai lu dix pages durant la lumière des gestes de ce cordonnier qu'était le père de l'auteur.

Soudain, un choc: c'est un rayon de soleil qui frappe la page et m'éblouit: nous sommes sorti du tunnel, le temps d'apercevoir la mer et, comme une excroissance des roches à pic, quelque cons-

truction sans âge. Puis on replonge dans l'obscurité blême. Le voyage se poursuivra ainsi, faisant se succéder tunnels et regards fugitifs sur l'à pic.

Et à côté, encore une Sainte Famille, version III bis petitas: une fillette, sa mère au long visage comme ceux qui m'émeuvent, et la grand-mère qui est la plus désirable des trois: quand je dis que les Italiennes vieillissent bien!

Une musique si bien orchestrée ne s'arrête pas après le premier point d'orgue: Nice, c'étaient d'autres retrouvailles, c'était la découverte de la petite Maëlle née quand je partais pour l'Amérique, c'était ma première bouteille de Sidi Brahim, pour l'anniversaire de Christophe, c'étaient mes premiers jeux de mots (enfin des francophones de naissance!), c'étaient les discussions anenplufinir en baladant le chien et le chat poursuivis pas l'excitation exploratoire de Maëlle. C'était cette matinée seul à la babysitter où elle m'a forcé à dormir avec elle dans le grand lit de ses parents¹⁸²...

Mais je ne vais pas vous raconter tous mes amis: c'est là que commence mon intimité, et la leur. Maintenant, je suis de retour, le propos de ce (dernier?) *Carnet* était de faire état d'une part de mes premières surprises et d'autre part de ma joie, si belle, si entière, si débordante que je ne peux pas la garder toute pour moi.

Bonne vie,
laurent.¹⁸³

¹⁸² Hum.

¹⁸³ PS: une explication donnée hier à un ami, qui m'a éclairé moi-même: mon temps au Burkina n'était pas folichon au niveau de la pénétration de la culture. Mais le voyage à travers l'Afrique m'a donné des outils pour comparer. Bref, depuis que je suis passé par l'Algérie et la Tunisie, l'Afrique de l'Ouest a pris du "relief". Je ne suis toujours pas rentré dans la culture, mais j'ai enfin un cadre qui me permette de croiser des impressions, etc. Par exemple, la comparaison entre les Islams de part et d'autre du Sahara est passionnante, et il m'arrive d'en parler pendant plus d'une heure. Bref, je commence à apprécier mon voyage, quoi que j'aie pu en dire lors du choc qui m'a atteint en Algérie. Je tenais à te le dire (je ne sais pas pourquoi). Peut-être pour clore cette narration sur la note d'optimisme qui me caractérise?